

G Æ T H E

WERTHER

HERMANN ET DOROTHÉE

TRADUCTIONS DE SEVELINGES ET DE BITAUBÉ

SOIGNEUSEMENT REVUES ET COMPLÉTÉES PAR

ERNEST GRÉGOIRE

AVEC UNE PRÉFACE DE

SAI N T E - B E U V E



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT

GÖTTE

WERTHER

HERMANN ET DOROTHÉE

TRADUCTIONS DE SEVELINGES ET DE BITAUBÉ

SOIGNEUSEMENT REVUES ET COMPLÉTÉES PAR

ERNEST GRÉGOIRE

AVEC UNE PRÉFACE DE

SAINTE-BEUVE

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

PRÉFACE

Werther est un des livres qui ont eu le plus d'influence et qui ont le plus excité la curiosité publique en tout pays. On en sait maintenant l'histoire, et l'on démêle la double part de vérité et d'invention dont il se compose, presque aussi bien que l'auteur lui-même. Il est vrai que c'est par l'auteur qu'on le sait et de plus par ceux des principaux intéressés qu'il y a fait entrer tout vifs. Ils se sont plaints, ils ont réclamé, on a leurs lettres ; l'auteur seul n'aurait pas tout dit : « Préparé à tout ce que l'on pourrait alléguer contre *Werther*, a dit Goëthe en ses Mémoires, je ne me fâchai pas de toutes les contradictions ; mais je n'avais pas pensé qu'une souffrance insupportable me serait réservée par des âmes bienveillantes et sympathiques : car au lieu de me dire d'abord sur mon petit livre quelque chose de non désobligeant, on voulait savoir avant tout ce qu'il y avait de réel dans les faits ; ce que je ne me souciais pas du tout de dire, et je m'en expliquai hautement d'une manière très peu aimable : car pour répondre à cette question, il m'aurait fallu remettre en pièces l'opuscule auquel j'avais si longtemps pensé pour donner à ses nombreux éléments une unité poétique, et j'aurais dû en détruire la forme de telle sorte que les véritables éléments constitutifs eux-mêmes, là où ils n'auraient pas été complètement anéantis, eussent été au moins défaits et dissous. » – Il se compare encore à l'artiste grec qui composa sa Vénus de traits divers empruntés à diverses

beautés ; et c'est ainsi qu'il a fait dans *Werther*, dit-il, tout en y laissant à sa Charlotte le caractère dominant du principal modèle. Quant à nous, aujourd'hui, qui venons de lire la Correspondance de Goethe avec la vraie Charlotte et avec Kestner son époux, et qui avons en même temps relu *Werther*, il nous semble (pour emprunter aussi une image à la Grèce) que nous pourrions dessiner la ligne sinueuse qui unit l'épaule d'ivoire de Pélops au reste du corps vivant, c'est-à-dire séparer les parties artificielles et factices d'avec celles qui étaient la vérité même. Nous serions étonné si de ce simple exposé il ne ressortait pas pour tous une leçon d'art et de goût. Essayons un peu.

Goethe, âgé de vingt-trois ans, dans la plénitude et le vague d'un génie qui est à la veille de produire, mais qui hésite encore, le front chargé de nuages et de pensées qui vont en tous sens, le cœur gonflé de sentiments et ne sachant qu'en faire (sera-ce une passion ? sera-ce un poème ?), Goethe docteur en droit, beau, noble, aimable, après de fortes et libres études commencées à Leipzig, continuées à Strasbourg, et ayant su résister dans cette dernière ville à l'attraction vers la France, est rappelé à Francfort sa cité natale, et delà il est envoyé par son père à Wetzlar en Hesse pour se perfectionner dans le droit et y étudier la procédure du tribunal de l'Empire ; mais en réalité, et sans négliger absolument cette application secondaire, il est surtout occupé de lire Homère, Shakspeare, ou de se porter vers tout autre sujet « selon que son imagination et son cœur le lui inspireront. »

Et en effet, dans cette période d'entreprise encore confuse et de méditation ardente où il se trouvait, il s'était dit, pour un temps, de s'affranchir par l'esprit de tout élément et ascendant étranger, de donner un libre cours à sa faculté intérieure, à ses impulsions et à ses impressions, de se laisser faire naïvement à tous les êtres de la nature, à commencer par l'homme, et d'entrer par là dans une sorte d'harmonie et d'intimité avec tout ce qui vit. En parlant de Goethe, il faut nous défaire de quelques-unes de nos idées françaises par trop simples, et consentir à nous mettre avec lui dans cet état, pour ainsi dire, d'enthousiasme prémédité, qui ressemble un peu dans l'ordre de la poésie à ce que Descartes a fait dans la sphère philosophique. La préméditation, d'ailleurs, n'était pas aussi nette pour lui

dans le moment même qu'elle lui a paru depuis et qu'il nous l'a exprimé lorsqu'il y est revenu avec la supériorité du critique contemplateur dans ses Mémoires. Quoi qu'il en soit, il se fit Werther, ou, si vous aimez mieux, il se laissa être Werther pendant quelques saisons, sans l'être au fond véritablement. Ce n'était qu'une forme de la vie, la forme la plus exaltée et la plus fougueusement expansive qu'il avait à traverser avant d'arriver à l'équilibre définitif et à cette activité sereine qui comprendra tout.

Goethe était donc à Wetzlar dans l'été de 1772. Après les premiers ennuis de l'installation et un premier coup d'œil peu favorable donné à la ville, il cherche à se distraire par des promenades solitaires dans la charmante vallée de la Lahn ; il emporte avec lui son Homère, l'*Odyssée* qu'il lisait beaucoup alors, tout occupé de revenir à la nature, et il croit voir des tableaux approchants et des idylles dans ce qu'il observe à chaque pas. Les premières lettres de son *Werther* expriment cette disposition enivrée et enchantée avec un feu, une vie, un débordement d'expression que rien n'égale et que lui-même, vieilli, se reconnaissait impuissant à ressaisir : « En vérité, disait-il en écrivant ses Mémoires, le poète invoquerait vainement aujourd'hui une imagination presque éteinte ; vainement il lui demanderait de décrire en vives couleurs ces relations charmantes qui autrefois lui firent de la vallée qu'arrose la Lahn un séjour si cher. Mais, par bonheur, un Génie ami a depuis longtemps pris ce soin, et l'a excité, dans toute la force de la jeunesse, à fixer un passé tout récent, à le retracer et à le livrer hardiment au public dans le moment opportun : chacun devine qu'il s'agit ici de *Werther*. » Observation bien juste et sentie ! il est des fruits (et ce sont ceux de l'imagination et de la fleur de l'âme), qui ne se cueillent bien qu'à l'heure unique et désirée. Attendez, laissez passer la saison, allez vous figurer qu'ainsi, selon le vieux précepte, vous les laisserez mieux mûrir et que vous saurez les perfectionner en les retardant : erreur et oubli de la fuite rapide des Heures, de ces Heures qui s'appellent aussi les Grâces ! Vous aurez peut-être d'autres fruits, mais vous n'aurez plus les mêmes, et si ce sont ceux d'autrefois que vous voulez après coup cueillir, ils n'auraient jamais plus pour vous ni pour d'autres leur duvet, leur saveur et leur parfum.

Werther est le livre et le poème de sa saison. L'auteur d'abord place exactement son héros dans la disposition où il était lui-même. Werther est artiste ; au milieu de toutes ses expansions et ses abandons, il a souci de son talent : en face de cette belle vallée, par une matinée du printemps, il ne songe pas seulement à en jouir, il songe à en tirer quelque parti comme peintre, et, s'il reste inactif, il a du regret. On entend la plainte profonde du talent ; et lorsque ce talent réussit à se faire jour et à trouver des sujets tout préparés qui se détachent au milieu de ces exubérantes images, l'ivresse est complète, et il semble qu'il ne manque rien à la jouissance du promeneur. Lire Homère, s'asseoir sous les tilleuls d'une cour d'auberge rurale, y dessiner le pêle-mêle d'un devant de grange et l'enfant de quatre ans qui, pendant que la mère est absente, tient entre ses jambes son petit frère âgé de six mois, qu'il appuie doucement contre sa poitrine, – voilà une journée délicieuse : « Et au bout d'une heure je me trouvai avoir fait un dessin bien composé, vraiment intéressant, sans y avoir rien mis du mien. Cela me confirme dans ma résolution de m'en tenir désormais uniquement à la nature : elle seule est d'une richesse inépuisable ; elle seule fait les grands artistes. »

Ce que Werther dit là de la peinture, il l'entend également de la poésie : « Il ne s'agit que de reconnaître le beau et d'oser l'exprimer : c'est, à la vérité, demander beaucoup en peu de mots. » Et il cite en exemple une rencontre qu'il a faite, le jeune garçon de ferme amoureux de la fermière veuve, et amoureux tendre, timide, passionné : « Il faudrait te répéter ses paroles mot pour mot, si je voulais te peindre la pure inclination, l'amour et la fidélité de cet homme. Il faudrait posséder le talent du plus grand poète pour rendre l'expression de ses gestes, l'harmonie de sa voix et le feu de ses regards. Non, aucun langage ne représenterait la tendresse qui animait ses yeux et son maintien ; je ne ferais rien que de gauche et de lourd. » Dans toutes ces premières pages de *Werther*, on se sent dans le vrai, on est avec Goethe tel qu'il était alors ; et toute la première partie de la relation avec Charlotte produit le même effet.

Goethe, après quelque temps de séjour à Wetzlar, avait fait connaissance avec la famille de M. Buff, bailli de l'Ordre allemand, et il avait été frappé tout d'abord de la beauté, de la dignité virginale, de l'esprit de sa fille

Charlotte, âgée de près de vingt ans, qui, sans être l'aînée de la maison, servait de mère depuis près de deux ans à ses frères et sœurs, et n'en était pas moins aimable dans la société, où elle déployait une gaieté vive et naturelle. Ce fut le 9 juin 1772 qu'il la rencontra pour la première fois à un bal champêtre à Wolpertshausen ; et peu auparavant, tout près de là, au village de Gauubenheim, il avait fait la connaissance de Kestner, sans savoir sa liaison avec Charlotte. Les circonstances de la rencontre du bal, telles qu'elles sont consacrées dans *Werther*, ne diffèrent du vrai que par de légères variantes. Ainsi le village de Gaubenheim est devenu *Wahlheim*. Il n'est pas exact que durant le bal, entendant prononcer le nom d'*Albert*, c'est-à-dire de Kestner, Goethe ait demandé qui il était, et que Charlotte ait répondu : « Pourquoi vous le cacherais-je ? c'est un galant homme auquel je suis promise. » Le lien qui unissait alors Charlotte et Kestner était tout moral et tacite, et Charlotte n'en aurait point parlé ainsi à première vue. Il n'est pas exact non plus que, dans le jeu innocent, improvisé pendant l'orage, Charlotte ait donné si lestement des soufflets à ceux qui ne devinaient pas juste ; ces soufflets sont un enjolivement et un ressouvenir de quelque autre scène arrivée ailleurs et avec une autre, et ils ne s'accordent point avec le caractère de gaieté sans doute, mais non de folâtrerie, de la véritable Charlotte.

Comment savons-nous si bien tout cela ? C'est que Kestner, l'Albert du roman, a écrit et donné tous les éclaircissements désirables sur *Werther*. Kestner, né à Hanovre, âgé en 1772 de trente et un ans, résidait depuis quelques années, en qualité de secrétaire d'ambassade, à Wetzlar ; il y avait été introduit de bonne heure dans la famille de M. Buff, et il avait contracté avec Charlotte un de ces liens de cœur purs, respectueux, patients, que le mariage devait couronner. Il y devint l'ami de Goethe, qu'il eut le mérite d'apprécier du premier jour à sa valeur ; et ce qui est vrai encore, c'est que pendant toute cette belle saison de 1772, Goethe, accueilli par lui, adopté par Charlotte et par toute la famille, mena une vie d'exaltation, de tendresse, d'intelligence passionnée par le sentiment, d'amour naissant et confus, d'amitié encore inviolable, une vie d'idylle et de paradis terrestre impossible à prolonger sans péril, mais délicieuse une fois à saisir. Il eut, en un mot, une saison morale toute poétique et divine, quatre mois célestes et

fugitifs qui suffisent à illuminer tout un passé. Voilà ce qu'il a peint admirablement dans son *Werther*, ce qui en fait l'âme, et qui en reste vrai pour nous encore, à travers toutes les vicissitudes de la mode et des genres.

L'orage toutefois était imminent et s'amassait en lui, un orage qui n'éclata point. L'idylle resta pure. Goethe, sage et fort jusque dans ses oublis, s'éloigna à temps. Il avait fait la connaissance de Charlotte le 9 juin 1772, et il partit brusquement de Wetzlar le 11 septembre. Sauf une courte visite de trois jours qu'il revint y faire du 6 au 10 novembre de cette même année, il ne revit plus Charlotte que bien tard, lorsqu'il avait soixante-dix ans, et elle plus de soixante, et qu'elle était la respectable mère de douze enfants.

Goethe ne songea point à faire tout aussitôt un roman et un livre de cette liaison qui n'avait rien pour lui d'une aventure. Ses Mémoires sont un peu vagues sur ce point et ne suivent pas les événements d'assez près. On y voit qu'il fit, au printemps de l'année suivante probablement (car les dates précises n'y sont point marquées), un voyage près de Coblenz pour s'y distraire, et qu'il y devint légèrement amoureux d'une des filles de madame de La Roche : « Rien n'est plus agréable, dit-il à ce sujet, que de sentir une nouvelle passion s'élever en nous lorsque la flamme dont on brûlait auparavant n'est pas tout à fait éteinte : ainsi à l'heure où le soleil se couche, nous voyons avec plaisir l'astre des nuits se lever du côté opposé de l'horizon : on jouit alors du double éclat des deux flambeaux célestes. » Cela nous apprend du moins que l'amour qu'il pouvait avoir gardé pour Charlotte n'avait rien de furieux ni d'égaré.

Les lettres qu'on a de Goethe, adressées à Kestner pendant les mois qui suivent l'instant de la séparation, nous le prouvent aussi, tout en nous donnant assez bien la mesure de cette espèce de culte d'imagination et de tendresse idéale, mystique, pourtant domestique et familière, mêlée de détails du coin du feu. Il a beau souffrir, il ne regrette point l'emploi qu'il a fait de ses derniers mois : non, ce n'est pas un mauvais Génie qui l'a conduit à ce bal où il a fait la connaissance de Charlotte : « Non, c'était un bon Génie, s'écrie-t-il, je n'aurais pas voulu passer mes jours à Wetzlar autrement que je ne l'ai fait ; et pourtant les Dieux ne m'accordent plus de tels jours, ils savent me punir et me *Tantaliser*. » A Francfort, où il est

revenu vivre près de sa famille, il a dans sa chambre la silhouette de Charlotte attachée avec des épingles au mur ; il lui dit le bonsoir en se couchant, et le matin, il prend plus volontiers ces épingles-là que d'autres pour s'habiller. Il a (comme dans *Werther*) le nœud de ruban rose qu'elle portait au sein la première fois qu'il la vit ; il est fort question à plusieurs reprises d'une certaine *camisole à raies* bleues dans laquelle elle est adorable en négligé, et qu'il regretterait de loin de lui voir quitter. Pourtant, dans tout cela rien de sensuel, et quand il dit à Kestner que ce n'est jamais dans le sens humain qu'il la lui a enviée, on le croit. Seulement sa Laure et sa Béatrix ont le costume et le déshabillé d'une idylle des bords du Rhin ; on a quelque peine à s'y faire. Comprendons l'amour vrai sous toutes les formes et dans tous les costumes avec ce qu'il a de désintéressé. Saint-Preux, chez Jean-Jacques, n'a-t-il pas dit : « Assis aux pieds de ma bien-aimée, je teillerai du chanvre, et je ne désirerai rien autre chose, aujourd'hui, demain, après-demain, toute la vie. » Goethe, qui cite ce mot du cœur en se l'appliquant, le renouvelle par une légère variante : « Avec vous (Charlotte et Kestner), je désirais autrefois de cueillir des groseilles et de secouer des pruniers, demain, après-demain, et durant toute ma vie. »

J'ai dit qu'après les avoir quittés, il ne se mit pas tout aussitôt à écrire *Werther*. En effet, s'il le médita et le couva dès auparavant, il ne dut point commencer à l'écrire avant le mois de septembre 1773, c'est-à-dire un an après son départ de Wetzlar, et lorsqu'il eut publié son drame de *Götz*. Dans l'intervalle, il s'était passé deux événements. Le jeune Jérusalem, fils d'un théologien connu, et secrétaire de légation, qui se trouvait à Wetzlar en même temps que Goethe, jeune homme romanesque et lettré, épris d'une passion malheureuse pour la femme d'un de ses collègues, se tua d'un coup de pistolet à la fin d'octobre 1772. Sans être très lié avec Kestner, c'était précisément à celui-ci qu'il avait emprunté des pistolets sous le prétexte d'un voyage. Goethe, comme tout le jeune monde allemand d'alors, fut très frappé de cette mort sinistre, et il s'enquit très curieusement des détails auprès de Kestner, qui les lui donna par écrit. C'est alors qu'il conçut l'idée d'identifier bientôt l'histoire de ce Jérusalem avec celle d'un amoureux comme lui-même l'avait été ou aurait pu l'être, et de faire du tout un personnage romanesque intéressant, et qui aurait pour le vulgaire le mérite

de finir par une catastrophe. Mais l'idée sommeilla en lui environ dix mois avant qu'il la mît en œuvre. Un second événement, qui dut lui donner de l'aiguillon dans l'intervalle, fut le mariage de Kestner avec Charlotte, qui s'accomplit vers Pâques 1773 ; non pas qu'il eût du tout, à cette occasion, l'envie de se brûler la cervelle ; il a soin dans sa Correspondance, de rejeter bien loin une pareille pensée, et je crois fort que c'est sincère. Cependant, il dit dans ses Mémoires que « la mort de Jérusalem, occasionnée par sa malheureuse passion pour la femme d'un ami, l'éveilla comme d'un songe et lui fit faire avec horreur un retour sur sa propre situation. » Mais, dans ses Mémoires, il entendait ceci d'un commencement de passion plus récente qu'il croyait éprouver pour la fille de madame de La Roche, la même personne qu'il avait vue il y avait peu de temps à Coblenz, et qui venait de se marier à Francfort. L'idée de ces relations fausses et de ces engagements sans issue lui fut donc vivement retracée par la mort de Jérusalem. Quoiqu'il en soit, tout se passa dans le domaine de l'imagination. S'il souffrait, il le dissimule bien dans ses lettres d'alors à Kestner et à Charlotte, qui, tout à fait fiancés, n'attendent que le prochain printemps pour s'épouser. Dans ce qu'il leur écrit durant cet hiver de 1772-1773, qui précède le mariage, il paraît gai, heureux ou du moins libre, et tourmenté du besoin d'aimer et du vague de la passion plutôt que d'aucune particulière blessure. Il a sur la fête de Noël une lettre à Kestner pleine de joie, de cordialité, de sentiment pittoresque, et aussi de sentiment de famille :

« Hier (veille de Noël), mon cher Kestner, j'ai été avec plusieurs braves garçons à la campagne ; notre gaieté a été bruyante : des cris et des rires depuis le commencement jusqu'à la fin. Ordinairement ce n'est pas de bon augure pour l'heure prochaine ; mais y a-t-il quelque chose que les saints Dieux ne puissent pas accorder s'il leur plaît ! Ils m'ont donné une joyeuse soirée ; je n'avais pas bu de vin, mon œil était sans trouble pour jouir de la nature. La soirée était belle ; lorsque nous rentrâmes, la nuit survint. Il faut que je te dise que mon âme se réjouit toujours quand le soleil a disparu depuis longtemps, la nuit occupant l'horizon entier, de l'orient jusqu'au nord et au sud, et qu'un cercle demi-obscur seulement luit du côté de l'occident ; la plaine offre un spectacle magnifique. Quand j'étais plus jeune et plus ardent, j'ai regardé souvent, pendant mes excursions, ce crépuscule

durant des heures entières. Je me suis arrêté sur le pont¹ : la ville sombre des deux côtés, l'horizon brillant silencieusement, le reflet dans le fleuve, ont produit sur mon âme une impression délicieuse que j'ai retenue avec amour. Je courus chez les Gerock, et demandai un crayon et du papier, et je dessinaï, à ma grande joie, le tableau entier aussi chaud qu'il se représentait dans mon âme ; tous partagèrent ma joie sur ce que j'avais fait, et leur approbation me rassura. Je leur proposai de jouer aux dés mon dessin ; ils ne voulurent pas, et me demandèrent de l'envoyer à Merck. Il est maintenant suspendu au mur de ma chambre, et me fait aujourd'hui autant de plaisir qu'hier. Nous avons passé ensemble une belle soirée comme des hommes auxquels le bonheur vient de faire un grand cadeau, et je m'endormis en remerciant les Saints dans le ciel pour la joie d'enfants qu'ils ont voulu nous accorder pour la nuit de Noël. »

Telle était sa disposition trois mois après avoir quitté Charlotte, sept semaines après la mort du jeune Jérusalem, et quand il avait déjà en idée le germe de *Werther*.

Goëthe, on le sait, aimait à patiner ; on n'a pas oublié son plus beau portrait de jeunesse, tracé par sa mère même :

« – Mère, vous ne m'avez pas encore vu patiner, et le temps est beau ; venez donc, et comme vous êtes, et tout de suite. – Je mets, disait la mère racontant cela depuis à Bettine, je mets une pelisse fourrée de velours cramoisi qui avait une longue queue et des agrafes d'or, et je monte en voiture avec mes amis. Arrivés au Mein, nous y trouvons mon fils qui patinait : il volait comme une flèche à travers la foule des patineurs ; ses joues étaient rougies par l'air vif, et ses cheveux châtons tout à fait dépoudrés. Dès qu'il aperçut ma pelisse cramoisie, il s'approcha de la voiture, et me regarda en souriant très gracieusement. – Eh bien ! que veux-tu ? lui dis-je. – Mère, vous n'avez pas froid dans la voiture, donnez-moi votre manteau de velours. – Mais tu ne veux pas le mettre, au moins ? –

Certainement que je veux le mettre. – Allons, me voilà ôtant ma bonne pelisse chaude ; il la met, jette la queue sur son bras, et s'élance sur la glace comme un fils des Dieux. Ah ! Bettine, si tu l'avais vu ! il n'y a plus rien d'aussi beau, j'en applaudis de bonheur ! Je le verrai toute ma vie, sortant

par une arche du pont et rentrant par l'autre : le vent soulevait derrière lui la queue de la pelisse qu'il avait laissé tomber. »

On a le portrait par la mère ; or, voici le glorieux pendant par Goethe lui-même. N'oublions pas que dans ce temps il lisait continuellement Homère, et qu'il était plein de ces magnifiques images de l'Olympe. On était au mois de février 1773 ; il écrit à Kestner dans une espèce d'hymne triomphal :

« Nous avons une glace superbe pour patiner en l'honneur du soleil. J'ai exécuté hier des rondes de danse. J'ai encore d'autres sujets de joie que je ne puis pas dire (ne serait-ce point l'idée de *Werther* qui déjà remue et qui veut sortir ?) ; ne vous en inquiétez pas. Je suis presque aussi heureux que deux personnes qui s'aiment comme vous ; il y a en moi autant d'espérance qu'il y en a chez des amoureux ; j'ai même depuis pris plaisir à quelques poésies et autres choses pareilles. Ma sœur vous salue, mes demoiselles vous saluent, mes dieux vous saluent, nommément le beau Pâris à ma droite et la Vénus d'or de l'autre côté, et Mercure, le messager, qui se réjouit des courriers rapides, et qui attacha hier à mes pieds ses belles et divines semelles d'or, qui le portent avec le souffle du vent à travers la mer stérile et la terre sans limites². Et ainsi les personnages chéris du ciel vous bénissent. »

Admirable élan et salut vraiment divin ! C'est peut-être ce même jour où il comparait ses rapides patins aux *semelles d'or* de Mercure, que sa mère aussi le comparait, lui, à un fils des dieux. Nous reconnaissons là le souffle des premières et belles parties de *Werther*, de celles où l'auteur se répand sympathiquement par toute la nature et voudrait s'en emparer « Ah ! pour lors, combien de fois j'ai désiré, porté sur les ailes de la grue qui passait sur ma tête, voler au rivage de la mer immense, boire la vie à la coupe écumante de l'Infini !... » Ce sera aussi le cri de René : « Levez-vous, orages désirés !... » Ce sera celui de Lamartine : « Que ne puis-je porté sur le char de l'Aurore !... » Mais chez ces deux poètes il s'y mêle une teinte de sombre ou do mélancolique que n'a pas le *Werther* du début.

Car on l'a très justement remarqué, et les lettres de Goethe, écrites dans le cours de cette inspiration, nous le confirment ; ce n'est pas le désespoir, c'est plutôt l'ivresse bouillonnante et la joie qui président à la conception de

Werther ; c'est le génie de la force et de la jeunesse, l'aspiration, douloureuse sans doute, mais ardente avant tout et conquérante, vers l'inconnu et vers l'infini. Tout ce qui est sorti de cette source élevée et débordante y est sincère, et a jailli de l'imagination et de la pensée de Goethe. Voilà le vrai du livre et son cachet immortel ; le reste, désespoir final, coup de pistolet et suicide, y a été ajouté par lui après coup pour le roman et pour la circonstance : c'est ce qui ressemble le moins à Goethe, et qui se rapporte à l'aventure de ce pauvre Jérusalem, le côté faux, commun, exalté, digne d'un amoureux d'Ossian, non plus d'un lecteur d'Homère.

Goethe (et il l'a dit) s'est guéri lui-même en faisant *Werther* ; il s'est débarrassé de son mal en le peignant, mais il l'a en même temps inoculé aux autres ; et alors pourquoi leur a-t-il indiqué un faux remède ? Là est le vice de *Werther*. La vraie conclusion de *Werther* pour les artistes (car *Werther* est un artiste ou veut l'être), ce serait la conclusion qu'a choisie Goethe lui-même, s'occuper, produire, se guérir en s'appliquant ne fût-ce qu'à se peindre ; et si tous, dans cette tâche, n'atteignaient pas aussi haut qu'un Goethe le peut faire, ils y gagneraient du moins de sortir de leur mal, de le traverser, et de se rattacher bientôt derechef aux attraits puissants de la vie.

La différence des impressions du lecteur à celles de l'auteur est ici par trop forte et trop criante ; elle n'est pas juste. Quoi ? *Werther* une fois fait, et même à mesure qu'il le conçoit et le compose, Goethe retrouve sa sérénité ; il a triomphé de ses sentiments puisqu'il les a magnifiquement exprimés. Il est comme Neptune dans la tempête de Virgile, lequel, bien que fortement ému au dedans (*graviter commotus*), lève un front tranquille et pacifique à la surface des mers : *summa placidum caput extulit unda*. Voilà pour l'auteur. – Mais les lecteurs, au contraire (je parle des premiers lecteurs, de ceux de 1774), qui trouvent dans le prodigieux petit livre tous leurs sentiments, jusque-là confus, exprimés au vif et en traits de feu, s'y prennent, ne s'en détachent plus, passent, sans s'en apercevoir, du *Werther-Goethe* au *Werther-Jérusalem*, et sont ainsi conduits, par cette contagion du talent et de l'exemple, à l'idée du suicide. Il y a là, si je l'ose dire, moins encore un tort peut-être qu'une inexpérience chez Goethe. Eût-il conclu de même s'il avait prévu tout l'effet de son roman, cet effet qu'il a comparé à

celui d'une allumette qui met le feu à une mine ? Il est difficile à un artiste de résister à l'à-propos, et de renoncer à un grand succès. Goethe, averti à l'avance, eût donc bien pu ne vouloir rien changer, sans compter qu'un autre dénoûment n'était pas si aisé à offrir. Ce qui est certain, c'est que toute la jeunesse allemande fut à l'instant et profondément atteinte et ébranlée. L'artiste sain, vigoureux, généreux, avait substitué à sa propre méthode de guérison dont il gardait le secret, une solution malade et banale à l'usage du vulgaire. La fin de *Werther* laissait en vue et livrait aux regards du public un faux Goethe au lieu du vrai, un fantôme creux et trompeur après lequel la foule allait courir, comme Turnus dans le combat s'acharne à poursuivre le fantôme d'Enée qui l'égare, tandis que le véritable héros est ailleurs et dans le lieu de l'action. Aujourd'hui, pour le jugement définitif du livre et le rang qui lui est dû dans l'ordre des œuvres de l'art, cette fin de *Werther* nuit aux parties principales, et quand on considère le caractère si opposé de l'auteur, et des destinées en un sens si inverse, elle a peine à ne pas nous faire l'effet d'une mystification.

Mais de fait, et même chez un artiste de tout temps si réfléchi, si maître de soi dès sa jeunesse, les choses se passèrent plus au hasard et plus confusément. Pour revenir à la Correspondance de Goethe avec les époux Kestner, dont le mariage se fit en avril 1773, on y suit assez bien les traces du projet et de la composition, jusqu'au moment où toute la pensée prend flamme. Ce mariage, en s'accomplissant, dut lui donner l'idée du désespoir qu'il n'avait pas, mais qu'un autre aurait pu avoir. Pour lui, qui s'est chargé d'envoyer de Francfort les anneaux d'alliance et qui y a joint toutes sortes de bons souhaits, il se contente, pour punir à sa manière les nouveaux mariés, de leur écrire : « Je suis vôtre, mais, pour le moment, je ne suis guère curieux de voir ni vous, ni Charlotte. Aussi sa silhouette disparaîtra de ma chambre le premier jour de Pâques, qui sera probablement le jour de votre mariage, ou même dès après-demain, et elle n'y sera de nouveau suspendue que quand j'apprendrai que Charlotte est mère. Une nouvelle époque commencera alors, et je ne l'aimerai plus, mais j'aimerai ses enfants, – un peu, il est vrai, à cause d'elle, mais cela ne fait rien... » Et même cette menace amicale, il ne l'exécute pas ; la silhouette reste là suspendue comme par le passé. Qui plus est, une amie qui revient de la

noce lui apporte le bouquet de mariage de Charlotte, et il s'en pare. Cependant la grande consolation intérieure, l'occupation poétique dure et augmente : il publie son *Goetz de Berlichingen* ; il écrit des drames, des romans, dit-il, et autres choses de ce genre (juin 1773) ; et en septembre il commence sa confidence couverte de *Werther* aux jeunes époux désormais installés à Hanovre : « Je fais de ma situation le sujet d'un drame que j'écris en dépit de Dieu et des hommes. Je sais ce que dira Charlotte quand elle le lira, et je sais ce que je lui répondrai. » Et encore : « O Kestner, je me trouve bien heureux ! quand ceux que j'aime ne sont pas près de moi, ils sont pourtant toujours devant moi. Le cercle des nobles cœurs est la plus précieuse de mes acquisitions. » – « Vous êtes toujours près de moi quand j'écris quelque chose. Je travaille maintenant à un roman, mais cela va lentement. Encore une confidence d'auteur : mon idéal grandit et embellit de jour en jour, et si ma vivacité et mon amour ne m'abandonnent pas, il y aura encore beaucoup de choses pour ceux que j'aime, et le public en prendra aussi sa part. »

Lorsqu'il a fini son *Werther* et qu'il s'apprête à le publier, il a une crainte, c'est de blesser les jeunes époux : il glisse dans ses lettres toutes sortes de précautions à cet égard, des précautions mystérieuses et pour eux obscures, mais qui avaient pour but de les prévenir et de les empêcher de se trop choquer. Lorsque Charlotte est mère pour la première fois, mère d'un garçon dont il est parrain, ou du moins dont il a choisi le nom, il écrit à Kestner : « Je ne puis pas me la figurer comme une femme en couches ; c'est décidément impossible. Je la vois toujours telle que je l'ai quittée ; ainsi, je ne te connais pas en ta qualité de mari ; je ne connais d'autres relations que nos anciennes, *auxquelles j'ai associé dans une certaine occasion des passions étrangères*. Je vous en avertis pour que vous ne vous en fâchiez pas. » – « Adieu, mes amis (que j'aime tant que que j'ai été forcé de prêter et d'accommoder la richesse de mon amour à la représentation fictive du malheur de notre *ami*). Vous saurez plus tard le sens de cette parenthèse. » Ce *ami*, c'est Werther. En juin 1774, dans une lettre à Charlotte, il l'annonce positivement sous ce nom : « Adieu, ma chère Charlotte, je vous enverrai bientôt un ami qui me ressemble beaucoup, et j'espère que vous le recevrez bien. Il s'appelle *Werther*, et vous expliquera

lui-même ce qu'il est et ce qu'il a été. » Et le 27 août, avec ce tutoiement sentimental ou poétique qui nous étonne un peu, mais qui probablement n'a rien de choquant de l'autre côté du Rhin : « O Charlotte !... je t'enverrai prochainement un livre, appelle-le comme tu voudras, des prières ou un trésor, pour te rappeler matin et soir les bons souvenirs de l'amitié et de l'amour. » Que ce soit à Charlotte qu'il parle ainsi et qu'il semble adresser particulièrement son livre, on le conçoit : il espère plus d'indulgence et de grâce auprès d'elle qu'auprès de Kestner.

Il a raison. Le livre paraît : un des premiers exemplaires arrive à Hanovre. Or, jugez de l'impression pénible qu'il dut faire à une première lecture sur les deux jeunes époux, qui y voyaient toute leur liaison de ces quatre divins mois dans la vallée de la Lahn divulguée en même temps et comme profanée par un mélange avec d'autres événements et des circonstances étrangères, moins délicates et moins pures. A une seconde et troisième lecture, ils purent toutefois s'apaiser un peu, Charlotte surtout, j'imagine, qui, dans le secret de son cœur, sentait qu'au fond elle était l'âme et la divinité d'un beau livre. Mais Kestner supportait plus difficilement cette publicité et le rôle qui lui était fait, ce rôle d'Albert froid, flegmatique et médiocre. On a sa première lettre de plainte à Goethe : « La ressemblance (avec Albert) ne porte, il est vrai, disait-il en terminant, que sur le côté extérieur, et, grâce à Dieu, seulement sur l'extérieur ; mais si vous teniez à l'y introduire, était-il donc nécessaire d'en faire un être aussi apathique ? Peut-être était-ce dans l'intention de vous placer fièrement à côté de lui et pour pouvoir dire : *Voyez quel homme je suis, moi !* »

Goethe s'empessa de répondre, d'expliquer, de se justifier, de demander un répit à ses amis irrités et alarmés pour qu'ils puissent juger de l'effet général avec plus de sang-froid et au vrai point de vue : « Il faut, mes chers irrités, que je vous écrive tout de suite pour en débarrasser mon cœur. C'est fait, c'est publié ; pardonnez-moi si vous pouvez. Je ne veux décidément rien entendre de vous avant que le résultat ait démontré l'exagération de vos craintes, avant que vos cœurs aient mieux apprécié dans ce livre l'innocent mélange de vérité et de fiction » (octobre 1774).

Et ici, pour ne faire tort ni injustice à personne, établissons nettement les deux aspects de la question, les deux points de vue. Il y a celui de la vie

régulière et de la famille, de la morale domestique et sociale, ce qui saute aux yeux tout d'abord pour peu qu'on se place en idée dans la situation. Imaginez le désagrément et la peine pour un honnête homme comme Kestner, heureux d'épouser celle qu'il aime depuis des années, l'emmenant comme en triomphe de Wetzlar à Hanovre, la présentant avec orgueil à tous les siens, et remplissant avec considération un emploi honorable, imaginez-le, après dix-huit mois de mariage, recevant de son meilleur ami, en cadeau, ce petit volume, où il est crayonné d'une manière assez reconnaissable sous les traits d'Albert ; ou sa fiancée paraît à bien des moments près de lui échapper ; où elle n'est plus guère retenue que parce qu'elle est supposée déjà liée à lui par un engagement positif. Ajoutez, pour combler le désagrément, que l'aventure de Jérusalem se confondant dans le roman avec l'amour de Goethe, et Kestner ayant réellement prêté ses pistolets à Jérusalem, qui s'en était servi pour se tuer, on ne savait plus comment séparer à temps l'Albert de la fin du roman d'avec celui de la première moitié. Kestner recevait donc des lettres de condoléance, et à demi curieuses, par lesquelles on le plaignait de son accident, d'avoir eu un ami si entreprenant, si malheureux, et qui avait dû troubler étrangement sa lune de miel et son bonheur. Il répondait par des explications et des éclaircissements qu'on a, et qui sont précieux pour nous, en ce qu'ils déterminent exactement la part de vérité et de fiction dans *Werther*, et le procédé de composition. On trouvera même, en les lisant, que Kestner n'est pas aussi blessé au fond qu'il aurait droit de l'être : « Vous voyez, écrit-il à un ami, que vous n'avez pas eu raison de me plaindre. C'est malgré nous que ce livre nous met dans les conversations du public ; mais nous avons la satisfaction de savoir que c'est sans raison et sans motifs. Grâce à Dieu, nous avons vécu et nous vivons encore ensemble heureux et contents. » Il n'est que bien modéré quand il s'échappe jusqu'à dire : « Un de mes amis m'écrivait dernièrement : *Sauf le respect pour votre ami, il est dangereux d'avoir un auteur pour ami.* Il a bien raison. » Il est assez disposé, d'ailleurs, à excuser Goethe auprès de ceux qui le blâmeraient trop : « Vous comprendrez qu'il ne m'a pas rendu un service, – sans dessein, il est vrai, et dans l'exaltation d'auteur ou par étourderie, – en publiant *les Souffrances du jeune Werther*. Il y a dans ce livre beaucoup de choses qui nous fâchent,

moi et ma femme ; son succès nous contrarie encore davantage. Pourtant je suis disposé à lui pardonner ; mais il ne doit pas le savoir, pour qu'il soit plus circonspect dorénavant. » Excellent ami ! il était dans le vrai en pardonnant : pourtant il ne se rendait pas tout à fait compte du procédé de Goethe, quand il l'attribuait à une légèreté de jeunesse. En effet, ce n'était, de la part de celui-ci, ni étourderie, ni vague exaltation : c'était un acte de conquérant et de grand-prêtre de l'Art, qui prend ce qui est à sa convenance et met en avant je ne sais quel droit supérieur et sacré. Goethe en a fait une doctrine.

C'est le second point de vue ; et, tel qu'il nous est exprimé par Goethe, on conviendra qu'il ne se présente ni sans beauté, ni sans grandeur. Goethe a senti bien vite, même à travers les premières irritations des deux amis, qu'ils ne lui en veulent pas mortellement, et il s'empresse de profiter de la disposition pour les remercier, pour les ramener et les entraîner, s'il le peut, dans le sens de son œuvre :

« Oh ! si je pouvais me jeter à ton cou, écrit-il à Kestner (21 novembre), me jeter aux pieds de Charlotte pendant une minute, une seule minute, et tout ce que je ne pourrais expliquer dans des volumes serait effacé et expliqué ! – Oh ! m'écrierai-je, vous manquez de foi, ou du moins vous n'en avez pas assez ! – Si vous pouviez sentir la millième partie de ce qu'est *Werther* pour des milliers de cœurs, vous ne regretteriez pas la part que vous y avez prise. Au péril de ma vie, je ne voudrais pas révoquer *Werther* ; et crois-moi, tes craintes, tes *gravamina* disparaîtront comme des spectres de la nuit, si tu prends patience : et ensuite je vous promets d'effacer, d'ici à un an, de la manière la plus charmante, la plus unique et la plus intime, tout ce qui pourrait encore subsister de soupçon, de fausse interprétation dans ce bavard de public qui n'est qu'un troupeau de pourceaux³. Tout cela disparaîtra comme du brouillard devant un vent pur du nord. – Il faut que *Werther* existe, il le faut ! Vous ne le sentez pas, lui ; vous sentez seulement *moi* et *vous* : et ce que vous croyez y être seulement *collé* y est *tissé*, en dépit de vous et d'autres, d'une manière indestructible. Oh ! toi, crie-t-il à Kestner, tu n'as pas senti comment l'Humanité t'embrasse, te console ! »

Kestner, dans son modeste intérieur, fut quelque temps à se remettre de cette brusque invasion et de cette embrassade en masse de l'Humanité. Mais certes, on n'a jamais plaidé avec plus de hauteur et de passion le droit qu'à l'œuvre, fille immortelle du génie, d'éclorre à son heure, de jaillir du divin cerveau, et de vivre, dût-elle, en entrant, heurter quelques susceptibilités même légitimes.

Goethe revient en un autre endroit sur cette promesse mystérieuse qu'il n'a pas exécutée, d'inventer je ne sais quoi, je ne sais quel nouveau roman ou poème, qui, par un coup de son art, placerait les deux époux au-dessus de toutes les allusions et de tous les soupçons : « J'en ai la puissance, dit-il avec l'orgueil de celui qui est dans le secret des dieux et qui tient le sceptre de l'apothéose, mais ce n'est pas encore le temps. » – S'il ne réussit point tout à fait à entraîner avec lui Kestner dans cette marche en triomphe vers l'idéal, celui-ci, du moins, n'était pas indigne de sentir ce qu'il y avait d'élevé dans de telles paroles, et il répondait à ceux qui le questionnaient sur cet étrange et assez dangereux ami : « Vous ne vous imaginez pas comment il est. Mais il nous causera encore de grandes joies, quand son âme ardente se sera un peu calmée. »

Ces joies ne furent que lointaines et telles que les peut procurer un ami, homme de génie, à ceux qui, séparés par les situations et les circonstances, se sentent avec lui un nœud étroit dans le passé. Il est impossible de ne pas remarquer que, *Werther* fait et publié, la correspondance se ralentit aussitôt et ne consiste plus qu'en billets de plus en plus rares. Goethe reste avec les Kestner et avec la famille de Charlotte dans des termes affectueux et intimes, mais à distance ; et l'on se dit involontairement : Qu'avait-il affaire d'eux désormais ? Il en avait tiré l'usage principal qu'il en désirait, l'œuvre ! – Tantôt c'est sa mère, tantôt c'est sa sœur, qui écrivent pour lui et qui l'excusent. Moins de deux ans après la publication de *Werther*, la vie ducale de Goethe a commencé : « Vous êtes sans doute étonné du silence du docteur (Goethe), écrit sa mère à un frère de Charlotte (février 1776). Il n'est pas ici ; il est depuis trois mois à Weimar chez le duc, et Dieu sait quand il reviendra. Mais il apprendra avec plaisir que j'ai écrit à son cher ami, car je ne saurais vous dire combien il a toujours parlé de vous et de votre famille. Il a toujours considéré le temps passé dans votre famille

comme le plus heureux de sa vie. » Sur ce point, Goethe est invariable. Il a dans le passé, dans le souvenir des jours qu'il a vécus à Wetzlar, au sein de *la famille allemande*, entre Charlotte et Kestner, sa saison d'âge d'or, un cercle pur et lumineux que rien n'éclipsera : « Vous avez été pour moi jusqu'ici, écrira-t-il à Kestner des années après, l'idéal d'un homme heureux par l'ordre et par la modération des désirs. » – « J'apprends avec plaisir, lui dit-il encore, ce que vous m'écrivez de vos enfants. Celui qui a son univers dans sa famille est heureux. Reconnaissez bien votre bonheur, et sachez que des positions plus brillantes ne sont guère à envier. » De telles paroles sont faites pour se joindre désormais à la lecture de *Werther* et pour en corriger la moralité finale par un témoignage qu'on ne saurait récuser.

Croirait-on, quand on n'a lu de Goethe que *Werther*, qu'à un moment c'est lui, l'enthousiaste d'hier, qui va donner à Kestner, à l'ancien *Albert* lui-même, le meilleur conseil de vie pratique ? et il le lui donne dans des termes à la Franklin : « Vous me demandez un conseil (septembre 1777) ; c'est difficile de loin. Le meilleur conseil, et à la fois le plus loyal et le plus éprouvé, est : *Restez où vous êtes*. Supportez maints désagréments, chagrins, passe-droits, etc., parce que vous ne vous trouverez pas mieux quand vous aurez changé de séjour. Restez fidèlement et avec fermeté à votre place. Dirigez vos efforts sur un seul but. Vous êtes l'homme pour cela, et vous *avancerez en restant*, parce que tout ce qui est *derrière vous* recule. Celui qui change de position perd toujours moralement et matériellement les *frais de voyage et d'établissement*, et reste en arrière. Je te dis cela en ma qualité d'homme du monde, qui apprend peu à peu comment les choses se passent. » Ce sont là les suites réelles de *Werther*, du vrai Werther guéri et calmé, et qui sont à opposer, en bonne critique et en saine morale, à la catastrophe romanesque.

Une autre conclusion également imprévue qui s'y rattache, c'est que dans l'année qui suivit celle de la publication de *Werther*, Goethe devint l'ami du jeune duc de Saxe-Weimar, et bientôt son principal conseiller, son ministre. « Mes chers enfants, écrivait-il de Weimar le 9 juillet 1776 à Kestner et à sa femme, il y a tant de choses qui m'agitent. Autrefois, c'étaient mes propres sentiments ; maintenant ce sont en outre les embarras d'autres personnes que je dois supporter et arranger. Apprenez seulement ceci : je demeure ici

et je puis y jouir de la vie à ma façon et de façon à me rendre utile à un des plus nobles cœurs. Le duc, avec lequel j'ai, depuis neuf mois, des rapports d'âme les plus sincères et intimes, m'a attaché aussi à ses affaires. Que Dieu bénisse nos relations ! » Et le 23 janvier 1778 : « J'ai, en outre de mes fonctions de conseiller intime, la direction du département de la guerre et des chaussées, avec les caisses. L'ordre, la précision et la promptitude sont des qualités dont je tâche tous les jours d'acquérir un peu. » Au milieu de cela, des voyages en Suisse, en Italie, l'étude dans toutes les directions, la comparaison étendue dans toutes les branches des beaux-arts et des littératures ; bientôt les sciences naturelles qui vont s'y joindre ; une vie noble, assise, bien distribuée et ordonnée, occupée et non affairée, à la fois pratique et à demi contemplative (« Je demeure hors de la ville, dans une très belle vallée où le printemps crée dans ce moment son chef-d'œuvre ») ; tout ce qui, enfin, devait faire de cette riche organisation de Goethe le modèle et le type vivant de la critique intelligente et universelle. Un moment, dans les premières années de cette existence nouvelle à Weimar, il a l'idée de se plaindre de son esclavage ; un reste de misanthropie werthérienne s'est glissé sous sa plume, mais il a le bon esprit aussitôt de s'en repentir : « Que le style de ma dernière lettre ne vous fâche pas, écrit-il à Kestner (mars 1783). Je serais le plus ingrat des hommes, si je n'avouais pas que j'ai une meilleure position que je ne mérite. » Il sent que dans ce monde de luttes et où si peu arrivent, ce serait offenser Dieu et les hommes que de se plaindre pour quelques ennuis passagers, quand il a trouvé un cadre si orné et si paisible à son développement et à toutes les nobles jouissances de son être.

En 1783, il eut l'idée de faire quelques changements à *Werther* : « J'ai repris dans des heures calmes mon *Werther*, et, sans toucher aux parties qui ont fait tant de sensation, je pense le hausser de quelques degrés. J'avais l'intention de faire d'Albert un caractère que pouvait bien méconnaître le jeune homme passionné, mais pas le lecteur ; cela produira un effet excellent et longtemps désiré. J'espère que vous en serez satisfait. » –

Albert-Kestner, à qui Goethe écrivait cela, prit la nouvelle avec feu, et il revint sur son désir d'obtenir les modifications qu'il avait à cœur. J'ignore s'il les obtint toutes ; il faudrait pour cela comparer entre elles les diverses

éditions de *Werther*, comme nous le faisons aujourd'hui en France pour nos *Manon Lescaut* et nos *La Bruyère*.

Je l'ai dit : s'il est permis de conjecturer, je crois que Kestner dut toujours garder quelque chose de pénible sur le cœur à l'occasion de *Werther*, mais Charlotte au fond n'en fut point offensée : je me la figure plutôt tacitement enorgueillie et satisfaite dans son silence. Puis, les années s'écoulant et la mort achevant d'épurer et de consacrer les souvenirs, le quatrième de ses douze enfants à qui elle avait transmis plus particulièrement sans doute une étincelle de son imagination et de sa douce flamme, s'aperçut qu'après tout il y avait là, mêlé à de l'affection véritable, un de ces rayons immortels de l'art que le devoir permettait ou disait de dégager, que c'était un titre de noblesse domestique, même pour son père, de l'avoir emporté sur Goethe, et que de la connaissance plus intime des personnes il allait rejaillir sur les plus modestes un reflet touchant de la meilleure gloire. Il s'est donc mis à réunir toutes les lettres et les pièces qui se rapportent à cette liaison de Goethe avec ses parents et qui éclairent la composition de *Werther*, et il les a fait précéder d'une Introduction. Au moment de les publier lui-même, ce fils de Charlotte mourut, mais les autres membres de la famille ont voulu accomplir son vœu, et c'est ainsi que l'ouvrage a paru en Allemagne en 1854⁴. Il me semble cette fois que l'Ombre de Kestner lui-même y a souri, et qu'il a pardonné enfin sans aucune réserve à ce glorieux ami dont il devient, bon gré mal gré, le compagnon dans l'immortalité. Et n'est-ce pas Goethe qui lui écrivait un jour sur la première page d'un poème de Goldsmith dont il lui faisait cadeau : « N'oublie pas celui qui de tout son cœur t'a aimé et a *aimé avec toi* ? »

SAINTE-BEUVE

WERTHER

J'ai rassemblé, avec soin, tout ce que j'ai pu recueillir de l'histoire du malheureux Werther : je vous offre ce récit et je sais que vous m'en remercirez. Vous ne pourrez refuser votre admiration à son esprit, votre amour à son caractère, et vos larmes à son sort. Et toi, âme sensible, oppressée des mêmes peines que lui, puise de la consolation dans ses souffrances, et que ce livre soit ton ami, si le destin ou ta propre faute ne te permettent pas d'en trouver un plus proche de toi !

4 mai.

Que je suis donc aise d'être parti ! Ah ! mon ami, qu'est-ce que le cœur de l'homme ! Te quitter, toi que j'aime, toi dont j'étais inséparable, et être encore gai ! Tu me pardonnes, je le sais. Toutes mes autres liaisons n'étaient-elles point préparées par le destin même, pour tourmenter un cœur comme le mien ? La pauvre Léonore ! et je n'étais cependant point coupable ! Etait-ce ma faute, à moi, si, pendant que les attraits piquants de sa sœur me divertissaient agréablement, une funeste passion s'allumait dans son sein ? Mais cependant suis-je entièrement innocent ? n'ai-je pas nourri ses sentiments ? ne me suis-je pas amusé de ses expressions si vraies, si naïves, qui nous faisaient si souvent rire, quelque peu risibles qu'elles fussent ? n'ai-je pas. Oh ! qu'est-ce que l'homme d'oser se plaindre de lui-

même ! Je veux, mon ami, je te le promets, je veux me corriger ; je ne veux plus, comme je l'ai fait jusqu'ici, exprimer la lie du peu de mal que nous envoie la fortune. Je veux jouir du présent, et le passé sera pour moi passé sans retour. Certes, tu as bien raison, cher ami ! Les hommes éprouveraient moins le poids des peines, si. (Dieu sait pourquoi ils sont ainsi faits) ! s'ils ne s'occupaient pas avec une imagination si active à se rappeler le souvenir des maux passés, plutôt qu'à se rendre le présent supportable.

Dis à ma mère, je t'en prie, que je ne néglige point ses affaires, et que je lui en donnerai sous peu des nouvelles. J'ai parlé à ma tante, cette femme que l'on fait chez nous si méchante : il s'en faut de beaucoup que je l'aie trouvée telle ; elle est vive, ardente même, mais elle a un cœur excellent. Je lui ai communiqué les plaintes de ma mère, sur la part de succession qu'on lui retient. Elle m'a détaillé ses raisons d'en agir ainsi, et elle m'a fait connaître les conditions sous lesquelles elle était prête à tout rendre, et même plus que nous ne demandions. Bref, je ne m'étendrai pas plus aujourd'hui sur ce sujet ; dis à ma mère que tout ira bien. J'ai encore remarqué dans cette affaire si minime, que les malentendus et la négligence causent peut-être plus de troubles dans ce monde, que la ruse et la malice mêmes. Au moins ces deux dernières sont-elles assurément plus rares.

Au reste, je me trouve ici à merveille ; la solitude, dans ce pays enchanteur, est un baume précieux pour mon cœur. Il frissonnait souvent : cette saison où tout rajeunit vient y répandre sa douce chaleur. Chaque arbre, chaque haie est un bouquet de fleurs ; on souhaiterait devenir hanneton, pour se plonger à loisir dans cette mer de parfums, pour s'en pénétrer, pour s'en nourrir.

La ville même est désagréable. Autour d'elle, au contraire, la nature étale tant d'inexprimables beautés ! C'est ce qui engagea le feu comte de M. à planter un jardin sur une de ces collines, si belles, si riches, si variées, qui forment les vallées les plus délicieuses. Le jardin est simple, et l'on sent, dès l'entrée, que le plan n'en a pas été tracé par une main savante, mais par un cœur sensible qui voulait y jouir de lui-même. Déjà j'ai versé bien des larmes en sa mémoire, dans un pavillon en ruines, qui était sa retraite favorite, et qui est devenu la mienne. Bientôt je serai le maître du jardin ; je

ne suis ici que depuis peu de jours, et le jardinier m'est déjà tout dévoué : il ne s'en trouvera pas mal.

10 mai.

Semblable à ces douces matinées du printemps, qui font épanouir tout mon cœur, une étonnante sérénité règne dans mon âme entière. Je suis seul, je me réjouis de la vie dans cette contrée qui fut créée pour des âmes comme la mienne. Je suis si heureux, mon ami, je suis tellement absorbé dans le sentiment d'une paisible existence, que mon talent en souffre. Pas un trait ne pourrait aujourd'hui sortir de mon crayon, et jamais cependant je ne fus plus grand peintre qu'à présent. Lorsque les vapeurs de mon cher vallon s'élèvent autour de moi, et que le soleil au plus haut de son cours, lance ses feux sur les cimes de la forêt impénétrable et obscure, et peut à peine darder quelques rayons dans ce sanctuaire ; lorsque, étendu sur la terre, près de la chute du ruisseau, je découvre dans l'épaisseur du gazon mille petites herbes inconnues ; lorsque mon cœur sent de plus près ce petit monde, qui fourmille parmi les plantes, cette innombrable multitude de vermisseaux et d'insectes de toutes formes, je sens en même temps la présence du Tout-Puissant, qui nous créa tous à son image, et le souffle de l'amour divin, qui nous soutient flottants dans un océan de délices éternelles. Mon ami, quand l'infini commence à poindre devant mes yeux, quand le monde repose autour de moi, et que je porte le ciel dans mon cœur, comme l'image d'une bien-aimée, alors je soupire et m'écrie : « Ah ! si tu pouvais exprimer, fixer par un souffle sur le papier ce qui a dans toi une vie si forte et si ardente, si ton œuvre pouvait devenir le miroir de ton âme, comme ton âme est le miroir d'un Dieu infini ! » Mon tendre ami... mais je me perds, je succombe sous l'imposante majesté de cette vision.

12 mai.

Je ne sais si les génies trompeurs planent sur ces contrées, ou si un céleste délire remplit mon cœur, mais tout autour de moi me semble un paradis. A l'entrée de la ville est une fontaine... une fontaine à laquelle je

suis fixé par enchantement, comme Mélusine et ses sœurs. Au pied d'une petite colline se présente une voûte ; on descend vingt marches, et l'on voit l'eau la plus pure jaillir des quartiers de marbre. Le petit mur qui forme l'enceinte, les grands arbres qui recouvrent tout de leur ombre, la fraîcheur du lieu, tout cela a quelque chose qui vous attire, qui vous saisit. Il ne se passe point de jour que je ne vienne m'y reposer une heure. Les filles de la ville viennent y chercher de l'eau ; occupation innocente et paisible que ne dédaignaient pas autrefois les filles des rois. Quand je suis assis là, je me sens comme au milieu de la vie patriarcale ; je me rappelle que c'était au bord des fontaines que nos pères faisaient connaissance avec leurs bien-aimées ; que c'était là qu'ils venaient les entretenir de leur amour ; qu'autour des sources limpides voltigeaient sans cesse des génies bienfaisants. Oh ! jamais il n'a savouré la fraîcheur au bord d'une fontaine, après une route pénible sous un soleil ardent, celui qui ne ressent pas ici ce que j'éprouve.

13 mai.

Tu demandes si tu dois m'envoyer mes livres ? Mon ami, au nom du ciel, ne les laisse pas approcher de moi. Je ne veux plus être guidé, animé, enflammé ; ce cœur brûle assez de lui-même ; j'ai bien plutôt besoin de chants qui me bercent, et dans mon Homère j'en ai trouvé en abondance. Combien de fois n'ai-je pas à calmer mon sang prêt à bouillonner ! Tu n'as rien vu d'aussi inégal, d'aussi inquiet que ce cœur ; mais ai-je besoin de te le dire, mon ami, à toi, qui as si souvent souffert en me voyant passer du noir souci à l'extravagance, de la douce mélancolie aux fureurs de la passion ? Aussi gouverné-je mon petit cœur comme un enfant ; je lui passe tous ses caprices. Ne va pas le redire, mon ami ; il y a des gens qui m'en feraient un crime.

15 mai.

Les bonnes gens de l'endroit me connaissent et m'aiment déjà, particulièrement les enfants. Dans les commencements, quand je les

approchais, que je leur faisais amicalement quelques questions, ils s'imaginaient que je voulais me moquer d'eux, et me répondaient brusquement, presque brutalement. Je ne m'en offensai point, mais je ne sentis que plus vivement la vérité d'une remarque que j'avais déjà faite. Les gens d'un certain rang se tiennent toujours à une froide distance de leurs inférieurs, comme s'ils craignaient de perdre, en se laissant approcher ; il y a même des étourdis, des mauvais plaisants qui s'amuse à feindre de descendre jusqu'au pauvre peuple, afin de lui rendre leur mépris plus sensible.

Je sais bien que nous ne sommes pas tous égaux, que nous ne pouvons l'être ; mais je soutiens que celui qui se croit obligé de s'éloigner de ce qu'on appelle le peuple, pour le maintenir dans le respect, ne vaut pas mieux que le poltron qui se cache devant son ennemi, de peur de succomber. Dernièrement je vins à la fontaine : je trouvai une jeune fille qui avait posé sa cruche au bas de l'escalier, et regardait autour d'elle s'il ne se trouvait pas une compagne qui pût la lui mettre sur la tête. Je descendis, et la regardai. – « Vous aiderai-je, belle enfant ? lui dis-je ». Elle devint plus rouge que le feu. – « Oh ! monsieur »... – « Allons, sans façons ». Elle arrangea son coussinet, je posai la cruche, elle me remercia, et remonta.

17 mai.

J'ai fait des connaissances de toutes les espèces, mais je n'ai pas encore trouvé de société. Je ne sais ce que je puis avoir d'attrayant pour les hommes ; beaucoup me prennent en affection, s'attachent à moi, et je suis toujours peiné de voir que nos chemins viennent bientôt à se séparer. Si tu me demandes comment sont les gens de ce pays-ci, je te répondrai : comme partout ! C'est chose monotone que le genre humain. Presque tous travaillent la plus grande partie du temps pour vivre, et le peu qui leur reste de liberté, leur pèse tellement, qu'ils courent après tous les moyens de s'en débarrasser. O destinée de l'homme !

Mais c'est vraiment une bonne espèce de gens ! Quelquefois je m'oublie moi-même, je vais jouir avec eux des rares plaisirs qui sont accordés aux

hommes. Soit que je m'asseye à une table bien servie, où la joie règne et la cordialité, soit que nous fassions une promenade en voiture, ou que nous organisions au bon moment un petit bal sans apprêts, cela fait sur moi le meilleur effet. Seulement, alors, il ne faut pas que je me souviennne qu'en moi repose et languit une foule de facultés, que je suis forcé de cacher avec soin. Ah ! cela oppresse tellement le cœur ! et cependant ! n'être pas compris, c'est le sort de nous autres !

Ah ! pourquoi l'amie de ma jeunesse n'est-elle plus ! ou pourquoi l'ai-je jamais connue ? Je me dirais : « Tu es fou, tu cherches ce que tu ne trouveras nulle part ici bas ». Mais je l'ai eue, cette amie, mais j'ai senti ce cœur, cette grande âme, en présence de laquelle je me semblais à moi-même plus que je n'étais, parce que j'étais tout ce que je pouvais être. Grand Dieu ! y avait-il alors une seule faculté de mon âme qui restât oisive ? ne pouvais-je pas devant elle développer ce merveilleux sentiment avec lequel mon cœur embrasse la nature ? Notre commerce n'était-il pas un échange continu des sensations les plus délicates, des traits les plus subtils de l'esprit le plus raffiné, dont toutes les modifications, jusqu'à la malice même, portaient l'empreinte du génie ? Et à présent. à présent, hélas ! les années qu'elle avait de plus que moi l'ont entraînée au tombeau avant moi. Jamais je ne l'oublierai, jamais je n'oublierai son sens ferme et droit, moins encore sa divine indulgence.

Je rencontrai il y a quelques jours le jeune V. Sa physionomie est ouverte et parfaitement heureuse. Il sort justement de l'université et s'il ne se croit pas précisément un sage, il est bien persuadé d'en savoir plus que bien d'autres. Je le sondai sur beaucoup de questions, il se défendit bien ; en un mot, il a de l'instruction. Lorsqu'il apprit que je dessinais beaucoup, et que je savais le grec, deux phénomènes dans ce pays-ci, il s'attacha à mes pas, et m'évala tout son savoir depuis *Batteur* jusqu'à *Wood*, depuis *de Piles* jusqu'à *Winkelmann*. Il m'assura qu'il avait lu toute la première partie de la théorie des beaux arts de *Sulzer*, et qu'il possédait un manuscrit de *Heyne*, sur l'étude de l'antique. Je lui en fis mon compliment, et passai outre.

Un bien brave homme encore, dont j'ai fait encore la connaissance, c'est le bailli du prince, personnage franc et loyal. C'est une vraie joie de l'âme, dit-on, que de le voir au milieu de ses enfants ; il en a neuf. On paraît faire

un cas particulier de sa fille aînée. Il m'a invité à l'aller voir ; j'irai au premier jour. Il demeure dans un pavillon de chasse du prince, à une lieue et demie d'ici. Après la mort de sa femme, il obtint la permission de s'y retirer, le séjour de la ville et la vue de sa maison ne faisant qu'irriter sa douleur. D'autre part, j'ai trouvé sur mon chemin quelques caricatures originales ; tout en elles m'est insupportable, et leurs marques d'amitié plus que tout le reste. Adieu ! Voilà une lettre faite pour toi, elle est tout en récit.

22 mai.

La vie humaine n'est qu'un songe ; c'est ce que beaucoup ont pensé et cette idée ne cesse de me poursuivre. Quand je considère les étroites limites dans lesquelles sont circonscrites les facultés actives et intellectuelles de l'homme ; quand je vois que tous leurs efforts s'épuisent à satisfaire des besoins, qui n'ont d'autre but que de prolonger notre malheureuse existence ; que toute notre tranquillité, sur certains points de la science, n'est qu'une résignation fondée sur des rêves, produite par cette illusion qui couvre les murs de notre prison de peintures variées et de perspectives lumineuses ; tout cela me rend muet, mon ami ; je rentre en moi-même, et j'y trouve un monde ! mais un monde fantastique, créé par des pressentiments, de sombres désirs et qui n'a aucune vivante action. Couvert d'un nuage épais, tout nage, tout flotte devant moi, et je m'enfonce en souriant dans ce chaos de rêves.

Gouverneurs, pédagogues, instituteurs, tous sont d'accord que les enfants ne savent ce qu'ils veulent. Mais que nous autres, grands enfants, parcourons ce globe en chancelant, sans savoir d'où nous venons, où nous allons ; que, comme les petits, nous agissons sans but ; que, comme eux, nous nous laissons mener par des gâteaux, des bonbons et la verge, c'est ce que personne ne veut croire volontiers, et à mon avis cependant cela crève les yeux.

Au reste, je t'accorde bien volontiers (car je sais ce que tu vas me répondre), que ceux-là sont les plus heureux qui, comme les enfants, vivent au jour la journée, traînent leur poupée çà et là, l'habillent, la déshabillent,

passent et repassent avec grand respect devant le tiroir où la maman tient les sucreries, et quand elle leur en donne, les dévorent avec avidité et se mettent à crier : encore, encore ! Oui, voilà de fortunées créatures ! Heureux aussi ceux qui donnent un titre imposant à leurs futiles occupations ou même à leurs passions, pour les présenter au genre humain comme des œuvres de géant, entreprises pour son salut et sa prospérité. Encore une fois, grand bien leur fasse, à eux et à qui peut penser comme eux. Mais celui qui dans son humilité reconnaît le néant où toutes ces vanités viennent aboutir ; celui qui voit le bourgeois aisé arranger son petit jardin comme un paradis ; qui voit le malheureux sous le fardeau qui l'accable, se traîner sur le chemin sans se rebuter ; et tous deux enfin également intéressés à contempler une minute de plus la lumière du soleil ; celui-là, dis-je, est tranquille, il crée son univers en lui-même, il est aussi heureux d'être homme. Quelque limité que soit son pouvoir, il entretient toujours dans son cœur le doux sentiment de la liberté ; il sait qu'il peut quitter cette prison quand il lui plaira.

26 mai.

Tu connais d'ancienne date ma façon de m'arranger ; tu sais comme j'aime à me préparer une chaumière dans un endroit retiré où je puisse vivre dans la plus grande simplicité ; eh bien ! j'ai trouvé ici un petit coin qui m'a tout à fait séduit.

A une lieue de la ville environ, est un village nommé Wahlheim⁵. Sa situation sur une colline est très pittoresque ; en montant le sentier qui y conduit, on embrasse toute la vallée d'un coup d'œil. Une bonne femme, serviable, et vive encore pour son âge, y tient un petit cabaret, où l'on trouve vin, bière et café. Ce qui surpasse tout à mes yeux, sont deux tilleuls, qui de leurs branches touffues couvrent la petite place devant l'église ; des maisons, des granges, des cours en forme d'enceinte. Je chercherais vainement ailleurs un lieu qui sourît davantage à mes penchants : j'y fais porter une petite table, une chaise, et là je prends mon café, je lis mon Homère. La première fois que le hasard me conduisit sous ces tilleuls, c'était une belle après-midi : je trouvai l'endroit solitaire, tout le monde était aux champs. Je n'aperçus qu'un petit garçon de quatre ans ; il était

assis à terre, et tenait entre ses jambes un petit enfant de six mois, assis de même, qu'il pressait de ses petits bras contre sa poitrine, de manière à lui servir de siège. Malgré la vivacité qui brillait dans ses yeux noirs, il restait parfaitement tranquille. Cette vue me charma : je m'assis sur une charrue placée vis-à-vis, pris mes crayons, et me mis avec délices à copier ce tableau fraternel. J'y ajoutai un bout de haie, une porte de grange, quelques roues brisées, tous ces objets pêle-mêle, comme ils se rencontraient, et au bout d'une heure, je me trouvai avoir fait un dessin bien entendu et vraiment intéressant, sans y avoir rien mis du mien. Cela me confirma dans ma résolution, de m'en tenir désormais uniquement à la Nature ; elle seule a des richesses inépuisables, elle seule forme les grands artistes. On peut beaucoup dire en faveur des règles, à peu près ce que l'on peut dire aussi à la louange des lois sociales. Un homme qui se conforme à elles, ne produira jamais rien d'absurde ou de décidément mauvais, de même que celui qui se conduit d'après les lois et les bienséances, ne deviendra jamais un voisin insupportable, et moins encore un insigne scélérat ; mais en revanche, toute règle, qu'on dise ce que l'on voudra, étouffera le vrai sentiment de la nature et sa véritable expression ! Cela est trop fort ! t'écries-tu ? La règle réprime, élague les branches gourmandes. Mon bon ami, écoute une comparaison : il en est ici comme de l'amour. Un jeune homme, au cœur neuf et sensible, se passionne pour une fille aimable et jolie. Il passe toutes ses heures à ses côtés, prodigue toutes ses facultés, toute sa fortune, pour lui prouver à tout instant qu'il s'est donné à elle sans réserve. Survient un cuistre en robe, un homme revêtu d'un ministère public, qui lui dit : « Mon beau jeune monsieur, aimer est de l'homme, aimez donc en homme : partagez les heures de votre journée ; consacrez les unes au travail, et les autres à votre maîtresse ; faites un calcul exact de votre revenu : de ce qui vous restera de superflu, après avoir pourvu à tout le nécessaire, je ne vous défends pas de lui faire quelques petits présents, mais rarement, et à époque fixe : par exemple, le jour de sa fête, etc. » Notre jeune homme s'il suit les préceptes du pédant deviendra un très utile personnage, et je conseillerai moi-même à tout prince de l'employer dans sa chancellerie ; mais quant à son amour, il aura disparu, et s'il est artiste, son talent aura fui. O mes amis ! pourquoi le torrent du génie se déborde-t-il si rarement ? pourquoi si rarement ses flots

impétueux viennent-ils ébranler vos âmes émerveillées ? Mes très chers, c'est que sur les deux rives habitent des gens graves et réfléchis, dont les maisons de plaisance, les planches de tulipes, et les potagers seraient inondés et ruinés ; et ces prudents personnages ont grand soin d'élever des digues, de faire des saignées, pour détourner le danger qui les menace.

27 mai.

Je me suis, comme je le vois, perdu dans l'enthousiasme, les comparaisons, la déclamation, et j'ai complètement oublié d'achever ce que j'avais commencé à te dire des enfants. Entièrement plongé dans ces méditations sentimentales sur la peinture, dont ma lettre d'hier ne t'a donné que des parties décousues, je restai deux grandes heures assis sur ma charrue. Vers le soir, arrive une jeune femme, un panier au bras ; elle s'avance à grands pas vers les enfants qui n'avaient pas bougé, et crie de loin : « Philippe, tu es un bon garçon » ! Elle me fait un salut, que je lui rends ; je me lève, m'approche, et lui demande si elle est la mère de ces enfants. Elle me dit que oui, donne à l'aîné la moitié d'un gâteau, prend le petit dans ses bras, et l'embrasse comme une mère seule peut embrasser. –

J'ai donné, me dit-elle, le petit à tenir à Philippe, et j'ai été à la ville avec mon aîné, chercher du pain blanc, du sucre et un poëlon de terre. – Je vis tout cela dans son panier, dont le couvercle était tombé. Je veux ce soir faire une panade à mon petit Jean (c'était le nom du dernier né) ; hier mon espiègle d'aîné a cassé le poëlon, en se battant avec Philippe pour le gratin de la bouillie.

Je demandai à voir le plus grand, et à peine m'avait elle répondu qu'il courait après les oies dans le pré, qu'il revint en sautant, et apporta une baguette de noisetier au cadet. Je continuai à m'entretenir avec la femme ; j'appris qu'elle était fille du maître d'école, que son mari fait un voyage en Suisse, pour recueillir la succession d'un cousin. – Ils ont voulu le tromper, me dit-elle, ils ne répondaient pas à ses lettres : il y est allé voir lui-même ; pourvu qu'il ne lui soit point arrivé d'accident ! Je n'en reçois point de nouvelles. – J'eus de la peine à me détacher de cette femme ; je donnai un

*kreutzer*⁶ à chacun des enfants, et un autre à la mère, pour acheter un gâteau au petit, quand elle irait à la ville : nous nous séparâmes.

Je te le répète, mon bon ami, quand mes esprits s'agitent avec violence, c'en est assez pour calmer leur effervescence, que la vue d'une telle créature. Dans un heureux abandon, elle parcourt le cercle étroit de son existence, passe sans autre souci que de trouver le nécessaire d'un jour à l'autre, voit tomber les feuilles, et n'en conclut autre chose, sinon que l'hiver approche.

Depuis ce temps-là, je vais souvent chez cette brave femme. Les enfants sont entièrement faits à moi ; je ne prends pas de café qu'ils n'aient leur sucre, et le soir, ils partagent avec moi mes tartines et mon lait caillé. Le dimanche, ils reçoivent régulièrement leur *kreutzer* ; et si je ne suis pas là à l'heure des offices, la cabaretière a ordre de leur en faire la distribution.

Ils sont confiants, me font des contes de cent façons ; rien ne me réjouit plus que leurs petites passions et la naïveté de leur jalousie, quand plusieurs enfants du village se rassemblent autour de moi.

J'ai eu beaucoup de peine à rassurer la mère qui, disait-elle, craignait tant qu'ils n'incommodent monsieur.

30 mai.

Ce que je te disais dernièrement de la peinture, peut certainement aussi s'appliquer à la poésie. Il s'agit seulement de reconnaître d'abord le vrai beau, et ensuite d'oser l'exprimer franchement ; c'est, à la vérité, dire beaucoup en peu de mots. J'ai été aujourd'hui témoin d'une scène, qui, bien décrite, fournirait le sujet de la plus belle idylle du monde ; mais que font ici poésie, scène et dylle ? Faut-il sans cesse travailler selon les règles de l'art, dans les entraves de la règle, pour prendre part à un effet de nature ?

Si, d'après ce début, tu attends quelque chose de grand et de sublime, tu es dans l'erreur la plus complète ; ce n'est qu'un simple garçon de village qui a produit mon émotion si vive. Selon ma coutume, je raconterai mal, et selon la tienne, tu me trouveras outré. C'est encore Wahlheim, et toujours Wahlheim, qui enfante ces merveilles.

Une société était rassemblée sous les tilleuls, pour prendre le café ; comme elle n'était pas absolument de mon goût, je restai en arrière sous un prétexte.

Un jeune paysan sortit d'une maison voisine, et vint raccommoder quelque chose à la charrue, que je dessinais ces jours-ci. Sa tournure me plut, je l'accostai : je lui adressai quelques questions sur son état. En un moment la connaissance fut faite ; et, comme il m'arrive ordinairement avec cette espèce de gens, nous en fûmes bientôt aux confidences. Il me raconta qu'il était en condition chez une veuve, et qu'elle le traitait avec beaucoup de bonté. Il me parla tant d'elle, en fit tellement l'éloge, que je découvris bientôt qu'il lui était dévoué corps et âme. – Elle n'est plus jeune, me dit-il ; elle a été maltraitée par son premier mari, et ne veut point se remarier. –

Tout son récit dénotait si vivement combien elle était belle, ravissante à ses yeux, avec quelle ardeur il souhaitait qu'elle daignât le choisir pour effacer le souvenir des torts du premier époux qu'il faudrait te répéter mot à mot tout ce qu'il me dit, pour te peindre la pure inclination, l'amour et la fidélité de cet homme. Oui, il faudrait que je possédasse les talents des plus grands poètes, pour te représenter au vif tout à la fois l'expression de ses gestes, l'harmonie de sa voix, et le feu concentré de ses regards. Non, point de mots pour rendre la délicate tendresse qui régnait dans tout son être, comme dans chacune de ses expressions ; je ne produirais rien que de gauche et de lourd. Je fus particulièrement touché de ses craintes, que je n'interprétasse mal ses rapports avec elle, et que je ne doutasse de sa bonne conduite. Combien je fus ravi de l'entendre parler de sa figure, de sa personne, qui malgré la perte des charmes de la première jeunesse l'enchaînait si fort ! Mais ce plaisir je ne le ressens distinctement que tout au fond de mon cœur. De ma vie je n'ai vu désirs plus ardents, passion plus véhémence, accompagnés de tant de pureté : je puis même le dire, je ne l'avais jamais imaginée, rêvée, cette pureté. Ne me gronde pas, si je t'avoue qu'au souvenir de cette naïve innocence, mon âme s'exalte ; l'image de cette tendresse, si vraie, si dévouée me poursuit partout ; et moi, comme embrasé des mêmes feux, je brûle, je languis, je meurs dévoré.

Je vais chercher à voir au plus tôt cette femme. Mais non, si je ne me trompe, je l'éviterai ! Je la vois par les yeux de son amant, cela vaut mieux :

peut-être ne paraîtrait-elle pas aux miens telle qu'elle est à présent devant moi ; et pourquoi chercher à gâter cette belle image ?

16 juin.

Pourquoi je ne t'écris pas ? tu peux me le demander, toi un des savants de la terre ! Tu devais deviner que je me trouve bien, très bien ; bref, que j'ai fait une connaissance qui touche à mon cœur de plus près. J'ai... j'ai... je ne sais pas. Te raconter par ordre et avec détail, comment je suis venu à connaître une des plus aimables créatures de l'univers, serait une tâche difficile. Je suis content et heureux, par conséquent mauvais historiographe.

Un ange ! fi ! chacun en dit autant de la sienne, n'est-ce pas ? Et pourtant, je ne suis pas en état de te dire comment elle est parfaite, pourquoi elle est parfaite. Il suffit, elle asservit tous mes sens. Tant d'ingénuité avec tant d'esprit ! tant de bonté avec tant de force de caractère, et le repos de l'âme au sein de la vie la plus active !

Tout ce que je dis là d'elle, n'est qu'un babil incohérent, que de pitoyables abstractions, qui ne rendent pas un seul de ses traits. Une autre fois... non pas une autre fois, tout de suite, je vais te le raconter. Si je ne le fais pas sur l'heure, je ne le ferai jamais ; car, entre nous, depuis que j'ai commencé à écrire, j'ai déjà failli trois fois jeter ma plume, faire seller mon cheval, et aller courir le pays, quoique je me fusse promis ce matin de ne pas sortir. A tout moment je vais voir à la fenêtre, si le soleil est encore bien haut.

.....

Je n'ai pu y tenir, il a fallu que j'allasse chez elle. Me voilà de retour, mon cher Wilhelm ! Je vais souper en t'écrivant. Quelles délices pour mon âme de la contempler au milieu du cercle de ses huit petits frères et sœurs, gais et charmants.

Si je continue sur ce pied, tu n'en sauras pas plus à la fin qu'au commencement : écoute donc, je vais m'efforcer d'entrer dans des détails.

Je te mandai dernièrement comment je fis connaissance avec le bailli S*** ; comment il m'avait prié de l'aller voir dans son ermitage, ou plutôt

dans son petit royaume. Je négligeai cette invitation, et je n'y aurais peut-être jamais répondu, si le hasard ne m'eût découvert le trésor enfoui dans cette retraite.

Les jeunes gens de la ville donnaient un bal à la campagne ; j'étais de la partie. J'offris la main à une jeune personne douce, jolie, mais d'ailleurs insignifiante. Il fut réglé que je conduirais ma danseuse et sa cousine en voiture au lieu du divertissement, et que nous prendrions en chemin Charlotte S***. – Vous allez connaître une bien jolie femme, me dit ma partenaire, quand nous fûmes dans la superbe avenue qui conduit au pavillon. – Prenez garde de devenir amoureux, ajouta la cousine. – Pourquoi donc ? – Elle est déjà promise à un galant homme, qui est absent pour mettre ordre à ses affaires après la mort de son père, et solliciter un emploi avantageux. – La nouvelle me fut assez indifférente.

Le soleil allait se cacher derrière les montagnes, quand nous arrê tâmes à la porte de la cour. L'air était étouffant ; des nuages grisâtres et épais s'amoncelaient à l'horizon. Les femmes témoignaient leur appréhension d'un orage ; je la dissipai par une prétendue connaissance du temps, quoique je commençasse moi-même à prévoir que la fête allait être bientôt troublée.

J'avais mis pied à terre : une servante parut à la porte, et nous pria d'attendre un instant mademoiselle Charlotte qui allait descendre. Je traversai la cour, montai le perron de la jolie maison, et dès l'entrée du vestibule, mes yeux furent frappés du plus ravissant spectacle dont j'aie jamais été témoin. Six enfants de deux ans jusqu'à onze se pressaient autour d'une jeune fille de taille moyenne mais bien élancée. Elle avait une simple robe blanche avec des nœuds couleur de rose aux bras et au corsage. Elle tenait un pain bis, dont elle coupait un morceau à chacun de ces petits êtres en proportion de son âge et de son appétit : elle donnait avec tant de grâces, et chacun criait *merci* ! si naïvement ! Toutes les petites mains étaient en l'air avant que le morceau fût coupé ; et à mesure qu'ils le recevaient, les uns s'enfuyaient en sautant ; les autres, plus posés, se rendaient à la porte de la cour, pour voir les étrangers et le carrosse qui allait emmener leur Charlotte. – « Je vous demande pardon, me dit-elle, de vous avoir donné la peine de descendre, et je suis honteuse de faire attendre ces dames. Ma

toilette, toute sorte d'ordres à donner dans la maison pour le temps de mon absence, m'ont fait oublier de distribuer aux enfants leur goûter et ils ne veulent pas qu'un autre que moi leur coupe leur pain. » – Je lui fis un compliment insignifiant, et mon âme tout entière était saisie de sa figure, son ton, son maintien. J'avais eu à peine le temps de me remettre de ma première surprise, lorsqu'elle alla dans une chambre voisine prendre son éventail et ses gants. Les enfants restaient à distance, me regardaient de côté ; j'avançai vers le plus jeune, doué de la figure la plus heureuse : il se retirait effarouché, quand Charlotte entra et lui dit : « Louis, donne la main à monsieur ton cousin ». Ces mots enhardirent l'enfant, il vint à moi ; et malgré sa petite mine barbouillée, je ne pus m'empêcher de l'embrasser de bien bon cœur. – « Cousin ? répétais-je, en tendant la main à Charlotte, croyez-vous que je sois vraiment digne du bonheur de vous appartenir » ? – « Oh ! reprit-elle avec un sourire malin, notre parenté est si étendue, et je ne pense pas que vous soyez le moins bien de la famille. » – En partant, elle chargea Sophie, celle de ses sœurs qui la suit, âgée d'environ onze ans, d'avoir bien l'œil sur les enfants, et d'embrasser son papa, qui était allé faire un tour à cheval. Elle dit aux petits : « Vous obéirez à votre sœur Sophie comme à moi-même ». Quelques-uns le promirent expressément ; mais une petite blondine de six ans dit d'un air suffisant : « Ce ne sera cependant pas toi, Lolotte ! nous t'aimons bien mieux ». Les deux aînés des garçons étaient montés derrière la voiture : à ma prière, elle leur permit de faire route avec nous jusqu'au bois, pourvu qu'ils promissent de ne pas se faire de niche, et de se bien tenir.

On prend ses places, on part. A peine les dames s'étaient elles saluées, s'étaient-elles rapidement communiqué leurs remarques sur leur toilette, et particulièrement sur les chapeaux ; à peine avait-on convenablement épluché la société qu'on s'attendait à trouver, que Charlotte fit arrêter, et ordonna à ses frères de descendre. Ils demandèrent à baiser sa main ; l'aîné y mit toute la tendresse qu'on a à quinze ans, le second beaucoup de vivacité et de légèreté. Elle les chargea encore de mille caresses pour les petits, et nous repartîmes.

La cousine lui demanda, si elle avait achevé le livre qu'elle lui avait envoyé. – « Non, dit Charlotte ; il ne me plaît pas, vous pouvez le

reprendre : le précédent ne valait pas mieux ». – Je voulus savoir quels étaient ces livres ; je fus fort étonné d'apprendre que c'étaient les œuvres de ***⁷. Je trouvais tant de caractère dans ses jugements, tant de sens dans tout ce qu'elle disait ! je découvrais de nouveaux charmes dans chacune de ses paroles, je voyais briller de nouveaux rayons d'esprit dans les traits de son visage où peu à peu se peignait la joie de sentir que je la comprenais. – « Quand j'étais plus jeune, dit-elle, je n'aimais rien tant que les romans. Dieu sait quel plaisir c'était pour moi, que de passer tout un dimanche dans un coin solitaire, à prendre part au bonheur et aux infortunes d'une miss Jenny ! Je ne nie même pas que ce genre n'ait encore quelques attrait pour moi ; mais ayant rarement aujourd'hui le temps de prendre un livre, il faut du moins qu'il soit entièrement de mon goût. L'auteur que je préfère est celui dans lequel je retrouve mon monde et tout ce qui m'entoure, celui dont les récits sont aussi intéressants à mon cœur, que ma vie d'intérieur, qui, sans être un paradis, est cependant en somme pour moi une » source d'inexprimable félicité ».

Je m'efforçai de cacher l'émotion que me causaient ces paroles, mais ce ne fut pas pour longtemps ; car en l'entendant parler du *Vicaire de Wakefield*, de ***⁸ avec une vérité touchante, je fus transporté hors de moi, et me mis à discourir avec enthousiasme.

Ce ne fut que quand Charlotte adressa la parole à nos deux compagnes, que je m'aperçus qu'elles étaient là, les yeux ouverts, mais comme si elles n'y étaient pas. La cousine me regarda plus d'une fois d'un air narquois ; j'y fis peu d'attention.

La conversation tomba ensuite sur le plaisir de la danse. – « Cette passion serait-elle un défaut ? dit Charlotte, je vous avouerai franchement que je ne connais rien au-dessus de la danse. Quand j'ai quelque chagrin qui me tracasse, je n'ai qu'à jouer une contredanse sur mon clavecin, qu'il » soit d'accord ou non, tout est dissipé ».

Comme je dévorais ses yeux noirs pendant notre entretien ! comme ses lèvres de rose, ses joues fraîches et animées, charmaient mon âme entière ! Perdu d'extase dans l'admiration de ce qu'elle disait de sublime et d'exquis, souvent je n'entendais pas les mots par lesquels elle s'exprimait. Tu te fais l'idée de ce qui se passait en moi, toi qui me connais ! Bref, je descendis de

voiture comme un somnambule, quand nous arrê tâmes devant la maison du rendez-vous. Je marchais, comme un égaré, dans un monde de rêveries : tellement que je remarquai à peine le son de la musique qui retentissait dans la salle de bal brillamment illuminée. Les deux messieurs Audran et un certain N. N. (comment retenir tous ces noms ?) qui étaient les danseurs de la cousine et de Charlotte, nous reçurent à la portière, s'emparèrent de leurs dames, et je conduisis la mienne en haut.

On commença un menuet ; nous nous entrelaçâmes les uns les autres ; j'invitai une danseuse, après l'autre ; je m'impatiençais de voir que précisément les plus laides ne pouvaient se déterminer à donner la main pour finir. Charlotte et son danseur commencèrent une anglaise : que je fus aise, comme tu penses bien, quand elle vint à son tour figurer avec moi ! Il faut la voir danser ! Vois-tu, elle y est de tout son cœur, de toute son âme : tout son corps est en harmonie, tous ses mouvements sont si libres, si dégagés, qu'elle semble ne penser à rien, ne ressentir rien autre chose au monde ; sans doute, en ce moment, tout le reste s'évanouit devant elle.

Je la priai pour la seconde contredanse ; elle me remit à la troisième, et m'assura avec la plus aimable aisance, qu'elle dansait très volontiers les allemandes. – « C'est ici la mode, continua-t-elle, que pour les allemandes, chacun conserve sa danseuse ; mais mon cavalier valse mal, et me saura gré si je l'en dispense. Votre dame est peu au fait de cette danse, et ne s'en soucie pas non plus : j'ai remarqué, dans les anglaises, que vous valsiez bien ; proposez donc à mon cavalier qu'il vous cède son tour de valse, et je vais faire la même demande à votre danseuse. » – Je lui donnai la main en signe d'engagement, et il fut bientôt arrangé que pendant la valse son danseur entretiendrait ma danseuse.

On commença ; nous nous amusâmes d'abord à mille passes de bras. Quelle grâce, quelle souplesse dans tous ses mouvements ! Lorsqu'on en vint aux valse et que nous commençâmes à tourner les uns autour des autres comme des sphères célestes, ce fut d'abord, peu de danseurs étant au fait, une confusion assez grande. Prudemment, nous les laissâmes se démêler, et les plus gauches renonçant à la partie, nous nous emparâmes du parquet, et reprîmes avec une nouvelle ardeur. Audran et sa danseuse furent les seuls qui continuèrent avec nous. Jamais je ne me sentis pareille agilité.

Je n'étais plus un homme. Tenir dans ses bras la plus aimable des créatures ! voler avec elle comme le tourbillon qui annonce la tempête ! voir tout passer, tout s'éclipser autour de soi ! sentir... ! Mon ami, pour être franc, je fis alors le serment, qu'une fille que j'aimerais, sur laquelle j'aurais des droits, ne valserait jamais avec un autre homme, dussé-je cent fois périr ! Tu me comprends.

Nous fîmes quelques tours de salle en marchant, pour reprendre haleine. Elle s'assit ensuite. Je lui offris deux oranges que j'avais heureusement mises de côté ; il n'en restait plus au buffet. Elles firent merveille au milieu de cette chaleur ; j'étais ravi, mais une indiscrete voisine me donnait un coup de poignard à travers le cœur, à chaque quartier d'orange qu'elle acceptait de la main de Charlotte.

A la troisième contredanse anglaise, nous étions le second couple. En descendant toute la colonne, Dieu sait avec quelles délices je suivais tous ses pas, comme je m'enivrais des yeux noirs, où brillait le plaisir dans toute sa pureté ! Nous vîmes figurer devant une femme, qui, sans être de la première jeunesse, m'avait frappé par l'aménité de sa physionomie ; elle regarda Charlotte en souriant, la menaça du doigt, et prononça deux fois en passant le nom d'Albert, d'un ton significatif.

– « Quel est cet Albert, dis-je à Charlotte, s'il n'y a point d'indiscrétion à le demander » ? – Elle allait répondre, quand il fallut nous séparer pour faire la grande chaîne ; et il me sembla voir sur son front un air pensif, en repassant devant elle. – « Pourquoi vous le cacherais-je ? me dit-elle, en m'offrant la main pour la promenade, Albert est un galant homme, auquel je suis promise ». — Ce n'était point une nouvelle pour moi, puisque ses amies me l'avaient dit en chemin ; mais à présent que quelques instants avaient suffi pour me la rendre si chère, ces paroles me saisirent comme la chose la plus inattendue. A ce fatal ressouvenir, le trouble s'empara de moi, je m'oubliai, je manquai la figure, je portai la confusion partout ; il fallut que Charlotte avec toute sa présence d'esprit me menât, me tirât pour rétablir l'ordre.

Le bal n'était pas encore fini, que les éclairs, qui brillaient depuis longtemps à l'horizon, et que j'avais toujours donnés pour de simples éclairs de chaleur, commencèrent à devenir beaucoup plus forts ; le tonnerre

couvrait la musique. Trois femmes s'échappèrent de la contredanse, leurs cavaliers les suivirent ; bientôt le désordre fut général, et l'orchestre se tut. Il est naturel, lorsqu'un accident ou une terreur subite survient au milieu d'un plaisir, que l'impression en soit plus vive qu'en d'autres circonstances ; d'abord à raison du contraste qui se fait si violemment sentir, et puis, parce que tous nos sens étant plus activés, plus impressionnables que d'ordinaire, reçoivent plus facilement une émotion rapide. C'est à ces causes que je dois attribuer toutes les grimaces que je vis faire à plusieurs femmes. La plus sensée se mit dans un coin, le dos tourné à la fenêtre, et se boucha les oreilles. Une autre, à genoux devant elle, cachait sa tête dans son sein. Une troisième se glissa entre ces deux-ci, et embrassait sa petite sœur en fondant en larmes. Quelques-unes voulaient retourner chez elles ; d'autres, qui savaient encore moins ce qu'elles faisaient, n'avaient plus assez de présence d'esprit pour réprimer la hardiesse de nos jeunes étourdis, qui semblaient fort occupés à recueillir, sur les lèvres des belles éplorées, les ardentes prières qu'elles adressaient au ciel. Une partie des hommes était descendue pour fumer tranquillement. Le reste de la société suivit l'hôtesse, qui s'avisa, fort à propos, de nous conduire dans une chambre qui avait des volets et des rideaux. A peine y étions-nous réunis, que Charlotte fit un cercle de toutes les chaises. Tout le monde s'étant assis à sa prière, elle proposa un jeu général.

A ce mot, je vis plus d'un de nos agréables, dans l'espoir d'un doux gage, pincer d'avance les lèvres comme pour prendre un baiser. – « Nous allons jouer à compter, dit-elle. Faites attention ! je vais toujours tournant de droite à gauche ; il faut que chacun nomme le nombre qui lui tombe, cela doit aller comme une traînée de poudre. Qui hésite ou se trompe, reçoit un soufflet, et ainsi de suite, jusqu'à mille ». – C'est là qu'elle était charmante à voir ! Elle tournait en rond les bras tendus : Un, dit le premier ; deux, le second ; trois, le suivant, etc. Alors elle commença à aller plus vite, toujours plus vite. L'un manque : paf ! un soufflet. Le voisin rit, manque aussi : paf ! un soufflet, et elle de doubler de vitesse. J'en reçus deux pour ma part, et crus remarquer, avec une joie secrète, qu'ils étaient plus forts que ceux qu'elle appliquait aux autres. Un rire et un vacarme universels mirent fin au jeu, longtemps avant que l'on en fût à mille. Chacun se rapprocha de l'objet qui

le charmait ; l'orage était passé : moi, je suivis Charlotte dans la salle. Elle me dit en chemin : « Les soufflets leur ont fait oublier le temps, et tout ». Je ne pus lui répondre. – « J'étais une des plus peureuses, continua t-elle ; et en faisant la brave, pour rassurer les autres, je suis vraiment devenue courageuse ». – Nous nous approchâmes de la fenêtre. Le tonnerre se faisait encore entendre dans l'éloignement ; une pluie bienfaisante avait ranimé la nature ; un air pur et rafraîchissant nous apportait les parfums qui s'exhalaient de toutes les plantes. Elle était appuyée sur son coude ; ses regards parcouraient la campagne : puis elle regarda le ciel, puis moi ; je vis ses yeux remplis de larmes, elle posa sa main sur la mienne, et dit : ô *Klopstock* ! Je me rappelai sur-le-champ cette ode divine, qui occupait alors sa pensée, et je fus entraîné par le torrent de sensations exquisés dont ce mot seul venait de m'accabler. Je succombais ; je me penchai sur sa main, et la baisai en la mouillant de larmes délicieuses. Je contemplai ses yeux encore. *Klopstock* ! noble poète ! génie sublime ! que n'as-tu vu ton apothéose dans ces regards ! et moi, puissé-je de ma vie ne jamais plus entendre prononcer ton nom, si souvent profané !

19 juin.

Où donc en suis-je resté de mon récit ? je n'en sais d'honneur rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il était deux heures du matin quand je me suis couché. Ah ! si j'avais pu jaser avec toi, au lieu d'écrire, je t'aurais probablement tenu jusqu'au jour.

Je ne t'ai pas encore conté ce qui s'est passé à notre retour du bal, et le temps me manque encore aujourd'hui pour te faire un récit détaillé. Le soleil se levait dans toute sa beauté, il éclairait la forêt ; quelques gouttes de pluie étaient encore suspendues aux feuilles, les champs étaient reverdis. Nos deux compagnes dormaient. Elle me demanda si je ne voulais pas être de la partie ? – « De grâce, me dit-elle, ne vous gênez pas pour moi si vous avez sommeil ». — « Dormir ? lui répondis-je ; tant que je vois ces yeux ouverts, (et je la regardais fixement), ne croyez pas que je puisse fermer les miens ». — En effet nous tînmes bon jusqu'à sa porte. Une servante vint

doucement lui ouvrir, et, sur sa demande, l'assura que son père et les petits enfants dormaient tous encore profondément. Je la quittai en la suppliant de me permettre de la revoir le jour même : elle y consentit, et je l'ai revue. Depuis ce temps-là, soleil, lune, étoiles peuvent se lever et se coucher à leur aise ; je ne sais plus quand il est jour, quand il est nuit : l'univers a disparu pour moi.

21 juin.

Mes jours sont aussi heureux que ceux que Dieu réserve à ses élus ; arrive désormais ce qu'il voudra, du moins ne pourrai-je dire n'avoir pas connu la joie, la joie la plus pure de cette vie. Tu connais mon Wahlheim ; j'y suis entièrement établi. De là, je n'ai qu'une demi-lieue jusqu'à Charlotte ; là je me sens moi-même, je jouis de tout le bonheur donné aux hommes.

Aurais-je jamais pensé, quand je prenais ce Wahlheim pour but de mes promenades, qu'il était situé si près du paradis ? Combien de fois, en errant dans les alentours, tantôt du haut des montagnes, tantôt de la plaine au delà de la rivière, ai-je aperçu ce pavillon, qui renferme aujourd'hui l'objet de tous mes vœux !

Cher Wilhelm, j'ai réfléchi mille fois sur ce desir naturel à l'homme de s'étendre, de faire de nouvelles découvertes, d'embrasser tout ce qui l'entoure ! puis, de l'autre côté, sur ce second penchant intérieur à se restreindre volontairement dans des bornes, à suivre pas à pas l'ornière tracée par l'habitude, sans plus s'inquiéter de ce qui se passe à droite et à gauche.

Comme c'est singulier ! Lorsque je vins ici, et que pour la première fois, errant sur les coteaux, je découvris cette riante vallée, je me sentis attiré de tous côtés par un effet magique. – Là-bas, le bois ! – Ah ! si tu pouvais t'enfoncer sous son ombrage, me disais-je ! – Plus haut, la cime des montagnes ! – Ah ! si tu pouvais de là promener tes regards sur ce vaste et charmant paysage ! sur cette chaîne de collines, et ces paisibles vallons ! – Oh ! que ne puis-je m'y dérober, m'y perdre ! – J'y courais, et je revenais

sans avoir trouvé ce que je cherchais. – Il en est des lointains que nous apercevons comme de l’avenir. Tout un vaste univers se fait entrevoir à notre âme à travers le crépuscule ; tous nos sens y aspirent, tous nos regards s’y portent ; nous voudrions renoncer à tout notre être, pour nous pénétrer sans partage d’une sensation unique et délicieuse ; nous courons, nous volons. – Mais hélas ! quand nous avons atteint le but, nous nous retrouvons au point d’où nous étions partis ; nous restons dans notre pauvreté, dans nos étroites limites, et notre âme épuisée, languissante, soupire encore après le baume restaurant qui a fui devant elle.

Ainsi, dans sa vie inquiète, le vagabond le plus inconstant soupire après sa patrie. Il trouve dans sa chaumière, dans les bras de sa femme et de ses enfants, dans les soins mêmes que demande leur entretien, le vrai plaisir qu’il cherchait vainement dans tous les coins de ce vaste monde.

Souvent au lever du soleil, je sors, je cours à mon cher Wahlheim. Je vais moi-même cueillir mes petits pois, dans le jardin de ma bonne hôtesse, et je les écosse en lisant Homère ; je vais dans la petite cuisine choisir un pot, couper mon beurre et mettre les pois sur le feu ; je m’assieds auprès et je remue de temps en temps ; alors je me retrace les fiers amants de Pénélope, égorgeant, dépeçant et rôtissant des bœufs et des pourceaux. Il n’est rien au monde qui me procure de jouissance plus réelle, plus douce, que ces traits de la vie patriarcale, dont je puis, sans affectation, grâce au ciel, entrelacer le tissu de ma vie.

Que je m’estime heureux de pouvoir sentir la joie innocente et simple du mortel, qui apporte sur sa table le chou que lui-même a cultivé ! Il ne jouit pas seulement du chou, mais encore de la belle matinée où il le planta, des douces soirées où il l’arrosa, et du plaisir qu’il avait à le voir croître, s’arrondir chaque jour. Toutes ces joies il les savoure toutes de nouveau en un seul instant.

29 juin.

Avant-hier, le médecin vint de la ville voir le bailli. Il me trouva à terre au milieu des enfants de Charlotte : les uns sautaient autour de moi,

grimpèrent sur mes genoux, les autres m'agaçaient ; moi je les chatouillais, nous faisions un tintamarre effroyable. Le docteur est un mannequin pédantesque, qui ne cesse, en parlant, d'arranger les plis de ses manchettes, de tirer et d'étaler un jabot qui n'en finit pas. Il trouva ma conduite au-dessous de la dignité d'un homme sensé ; je m'en aperçus bien à son air. Je n'en continuai pas moins ; je lui laissai débiter les choses les plus raisonnables, et m'occupai à relever le château de cartes, que les enfants avaient abattu.

Aussi mon personnage s'empressa-t-il, en rentrant en ville, de dire à tout venant : « Les enfants du bailli n'étaient déjà que trop mal élevés, et voilà que ce Werther les gâte totalement » ! Oui, cher Wilhelm, les enfants sont ce qui touche le plus mon cœur sur la terre. Quand je les examine, et que, dans ces petits êtres, je vois le germe de toutes les vertus, de toutes les facultés, dont ils auront tant besoin un jour ; quand je démêle dans leur entêtement, la future constance et fermeté de caractère, dans leurs espiègleries et leur malice même, l'humeur gaie et facile, qui fait passer rapidement sur les peines de la vie, et tout cela si franc, si entier ! toujours, toujours je me répète ces paroles divines du Maître : « Si vous ne devenez comme l'un » d'eux » ! Eh bien ! mon ami, ces enfants, ces aimables créatures, que nous devrions regarder comme nos modèles, nous les traitons en esclaves. Il ne faut pas qu'ils aient une volonté ! N'avons-nous pas les nôtres ? sur quoi repose cette prérogative ? Est-ce parce que nous sommes plus âgés et plus graves ! Dieu de miséricorde ! du sein de ta gloire, tu vois de grands et de petits enfants, rien de plus, et tu as depuis longtemps déclaré par la bouche de ton fils ceux en qui tu te plaisais davantage. Les hommes croient en lui, mais ne l'écoutent pas : ils n'ont jamais fait autrement. Et ils forment leurs enfants à leur image ! et. – Adieu Wilhelm, adieu ; j'aime mieux laisser ce sujet et ne pas radoter davantage.

1^{er} juillet.

Ah ! qui peut mieux sentir tout ce que doit être Charlotte pour un malade, que mon propre cœur, mille fois plus malade et plus souffrant que le

malheureux étendu sur un lit de douleur. Elle va passer quelques jours à la ville, auprès d'une femme respectable, qui, au dire des médecins, tire à sa fin, et dans ses derniers moments, veut avoir Charlotte à ses côtés. La semaine passée, je l'accompagnai dans une visite qu'elle lit au pasteur de Saint ***, village situé à une lieue d'ici dans la montagne. Nous y arrivâmes sur les quatre heures. Elle avait amené sa sœur cadette. En entrant dans la cour du presbytère, ombragée de deux gros noyers, nous vîmes le bon vieillard, assis sur un banc à la porte de la maison. Dès qu'il aperçut Charlotte, il parut animé de nouvelles forces, oublia son bâton noueux, et se risqua à s'avancer vers elle. Elle courut à lui, le força de se rasseoir, se mit auprès de lui, lui fit les compliments de son père, embrassa son petit garçon. l'enfant gâté de sa vieillesse, tout sale et laid qu'il était. Il aurait fallu que tu visses comme elle s'occupait du vieux pasteur, comme elle élevait la voix pour se faire entendre de ses oreilles demi-sourdes, comme elle lui parlait de jeunes gens robustes, qui étaient morts tout à coup, comme elle vantait la vertu des eaux de Carlsbad, et louait sa résolution d'y aller l'été prochain, comme elle se récriait sur le mieux sensible survenu dans toute sa personne, depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu ! J'avais salué la femme du pasteur pendant ce temps. Le bon vieillard était plein de gaîté. Je ne pus m'empêcher d'admirer la beauté des noyers qui nous couvraient de leur ombre. Aussitôt, quoiqu'un peu pesamment, il commença à nous faire l'histoire de ces arbres. – « Quant au plus vieux, dit-il, nous ignorons qui l'a planté : tel pasteur, disent ceux-ci, ceux-là tel autre ; mais pour le plus jeune, il est précisément de l'âge de ma femme, cinquante ans au mois d'octobre. Son père le planta le matin, elle vint au monde le soir. C'était mon prédécesseur, et on ne peut dire à quel point l'arbre lui était cher. Assurément il ne me l'est pas moins : ma femme était assise sur une poutre au pied de ce noyer, et tricotait, la première fois que je vins, alors pauvre étudiant, dans cette même cour. Il y a... il y a... trente-sept ans... oui, trente-sept ans... » — Charlotte demanda à voir sa fille Frédérique ; on nous dit qu'elle était descendue à la prairie avec M. Schmidt, pour visiter les travailleurs, et le bonhomme poursuivit son récit. Il nous raconta comment son prédécesseur le prit en affection, comment il se fit aimer de sa fille, comment il devint son vicaire, et enfin son

successeur. L'histoire venait de finir, lorsque la jeune personne revint par le jardin, accompagnée de M. Schmidt. Elle fit à Charlotte l'accueil le plus amical. Je dois le dire, elle ne me déplut pas : c'est une brune, vive et bien faite, dont la société ferait passer des heures très agréables à la campagne. Son prétendu (car tel nous parut M. Schmidt dès l'instant), homme bien élevé, mais froid, ne voulut jamais placer un mot dans la conversation, quelque chose que fît Charlotte pour l'y attirer. Ce qui m'affligea le plus, c'est que je crus remarquer dans les traits de sa physionomie, que c'était plutôt caprice et mauvaise humeur, que manque d'esprit, qui l'empêchaient de prendre part à la causerie. Cela ne devint que trop clair par la suite ; car, à la promenade, Frédérique, se trouvant par hasard écartée de quelques pas avec moi, le visage de notre amant, assez brun sans cela, devint d'un sombre sinistre. Il était temps que Charlotte, qui s'en aperçut, me tirât par la manche, et me fît comprendre par signe que je m'empressais trop auprès de Frédérique. — Rien ne me désole davantage, que de voir les hommes se tourmenter mutuellement, je m'irrite surtout quand je vois des jeunes gens dans la fleur de l'âge, dont le cœur devrait être le plus ouvert à tous les plaisirs, à toutes les jouissances, semer, de gaîté de cœur, par des niaiseries, le trouble sur le peu d'instant heureux qui leur sont comptés, et lorsque ces instants sont enfuis sans retour, n'avoir plus que des regrets infructueux à leur donner. — J'étais piqué. Vers le soir, on revint prendre du lait dans la cour : la conversation tomba sur les peines et les plaisirs de ce monde ; je saisis l'occasion, pris la parole, et me mis à déclamer vivement contre la mauvaise humeur. — « Nous nous plaignons souvent, dis-je de ce que les beaux jours sont si rares, et les mauvais si fréquents ; c'est, à mon avis, presque toujours à tort. Si nous avions en tout temps le cœur disposé à jouir du bien que Dieu nous envoie, nous aurions aussi la force de supporter le mal quand il nous vient. » — « Mais notre humeur n'est pas en notre pouvoir, s'écria l'épouse du pasteur : combien elle dépend du physique ! La plus légère indisposition vous fait tout prendre en grippe. » — J'en convins. — « Nous traiterons donc, continuai-je, le défaut dont il s'agit, comme une maladie, et je vous demanderai si elle est sans remède ! » — « Passe pour cela, dit Charlotte ; je crois, du moins, que cela dépend en grande partie de nous, je le sais par moi-même. Si quelque chose me peine

ou me contrarie, je n'ai qu'à faire deux ou trois tours de jardin en chantant quelques airs de danse, et tout est passé. » – « C'est ce que je voulais dire, ajoutai-je ; il en est de la mauvaise humeur absolument comme de la paresse : notre nature n'y est que trop portée ; et cependant, si nous avons la force de la secouer, le travail sort sans effort de nos mains, et nous trouvons un vrai plaisir dans notre activité. » – Frédérique était très attentive, et le jeune homme m'objecta que l'on n'était pas maître de soi-même, ou que du moins on ne pouvait commander à ses sentiments. – « Il s'agit ici, répliquai-je, d'un sentiment désagréable, dont tout être se déferait volontiers, et personne ne sait jusqu'où vont ses forces avant de les avoir essayées. Assurément celui qui est malade, s'adressera à tous les médecins ; il ne refusera pas le régime le plus sévère, les potions les plus amères, pour recouvrer une santé qui lui est précieuse. »

Je remarquai que le bon vieillard prêtait l'oreille pour prendre part à notre entretien ; j'élevai la voix en lui adressant la parole. – « On prêche contre tant de vices, dis-je, je n'ai pas encore ouï dire qu'on ait attaqué en chaire la mauvaise humeur⁹. » – « C'est aux prédicateurs des villes à le faire, répondit le vieux pasteur ; les paysans ne connaissent ni l'humeur, ni les caprices. Il n'y aurait cependant point de mal à en toucher quelque chose de temps en temps ; ce serait une leçon pour la femme du pasteur, au moins, et pour M. le Bailli. » – Tout le monde se mit à rire, et lui avec nous de tout son cœur, jusqu'à ce qu'il lui prît une toux, qui interrompit quelques moments notre discours. Le jeune homme reprit la parole. – « Vous avez nommé la mauvaise humeur, un vice ; cela me semble outré. » – « Outré ? en rien, si ce qui nuit à soi-même et au prochain mérite ce nom. N'est-ce pas assez que nous ne puissions nous rendre mutuellement heureux ? faut-il aussi nous priver mutuellement du plaisir que chacun de nous peut se ménager parfois au fond de son cœur ? Nommez-moi le mortel qui ait de l'humeur, et qui ait le talent de la cacher, de la supporter seul, sans troubler la joie de ce qui l'entoure ? N'est-ce pas au fond un chagrin intérieur de notre propre insuffisance, un mécontentement de nous-mêmes, toujours lié avec l'envie, fruit d'une folle vanité ? Nous voyons des hommes heureux, et qui ne nous doivent rien de leur bonheur, et c'est cette vue qui nous est intolérable ! » – Charlotte souriait de l'émotion avec laquelle je parlais, et

une larme que j'aperçus dans les yeux de Frédérique, m'anima à continuer. – « Malheur, dis-je, malheur à ceux qui se servent de l'empire qu'ils ont sur un cœur, pour le priver des jouissances pures et simples qui y germent d'elles-mêmes. Tous les présents, toutes les complaisances du monde ne remplacent pas un instant de vrai plaisir, empoisonné par les vexations envieuses d'un tyran. » – Tout mon cœur était plein dans ce moment. Le souvenir de tant d'événements passés oppressait mon âme, et mes yeux se mouillèrent de larmes.

Ah ! m'écriai-je, si chacun de nous se disait tous les jours : « Le premier de tes devoirs envers tes amis, est de respecter leurs plaisirs, et d'augmenter leur bonheur, en le partageant avec eux ; la plus douce de tes obligations est de verser une goutte de baume consolateur dans leur âme, quand elle est agitée par une passion violente, ou flétrie par la tristesse !

» Ah, comme ta conscience t'accusera lorsque l'infortunée victime que tes barbares caprices ont minée dans la fleur de son âge, dévorée par la maladie fatale qui va trancher ses jours est étendue devant toi épuisée et mourante. Ses yeux éteints essayent de voir le ciel encore une fois ; la sueur de la mort coule sur son front décoloré. Approche, te dis-je, et que l'enfer s'empare de ton cœur. Il est trop tard tu le sens, tous tes trésors sont impuissants. L'angoisse te dévore ; tu voudrais abandonner tout ce que tu possèdes, pour donner à la pauvre créature expirante un peu de confortation, une étincelle de courage. »

Le tableau d'une scène semblable, dont j'avais été témoin, vint se retracer à mon esprit avec les plus fortes couleurs. Je portai mon mouchoir à mes yeux, et m'éloignai de la société. Je ne revins à moi qu'à la voix de Charlotte, qui me cria : Allons, allons, il est temps de partir ! Comme elle m'a grondé en route de la part trop passionnée que je prends à tout ! – « Vous vous tuerez, me disait-elle, il faut vous ménager » ! – « Oh ! oui, fille angélique ! – je veux vivre, et vivre pour toi » !

6 juillet.

Elle est toujours auprès de sa mourante amie : toujours la même, toujours cet être tutélaire et consolateur. dont les regards adoucissent les souffrances, et répandent le bonheur. Elle faisait hier au soir un tour de promenade avec Mariane et la petite Amélie ; je le sus, et courus la joindre. Après une heure de marche, nous reprîmes le chemin de la ville ; nous arrivâmes à cette fontaine, qui m'était si chère, et qui me l'est mille fois davantage aujourd'hui. Charlotte s'assit sur le petit mur ; nous restâmes debout devant elle. Je jetai un regard sur tout ce qui m'entourait. Hélas ! le temps où mon cœur était si isolé se représenta vivement à ma mémoire.

« Fontaine chérie, m'écriai-je ! je ne viens plus me reposer à ta douce fraîcheur ; je passe de-vant toi et ne te regarde même pas » ! J'aperçus Amélie fort embarrassée de remonter avec un verre d'eau qu'elle avait été puiser. Je considérai Charlotte, et sentis tout ce que je possédais en elle. Amélie arriva enfin avec son verre ; Marianne voulait le lui prendre. « Non, non ! criait la petite du ton le plus aimable, c'est à Lolotte à boire la première ». Je fus si transporté de la sincérité touchante de son exclamation, que je ne pus exprimer ce que je sentais, qu'en enlevant l'enfant dans mes bras, et l'embrassant avec passion. Elle se mit sur-le-champ à pleurer et à crier. – « Vous n'avez pas bien agi, me dit Charlotte ». – J'étais confondu. –

. « Viens, viens, Amélie, ajouta-t-elle, en la prenant par la main, et descendant les degrés avec elle ; lave-toi à la source, vite, vite, cela va passer ». – Je vis la petite se frotter les joues de toutes ses forces ; j'admirai la bonne foi avec laquelle elle s'imaginait que cette eau merveilleuse empêcherait qu'il ne lui vînt une vilaine barbe comme à M. Werther : Charlotte avait beau lui dire : *c'est asse*, elle lavait et frottait toujours, comme si beaucoup devait faire plus que peu.

Je te le proteste, mon cher Wilhelm, jamais je n'ai assisté avec plus de respect à un baptême. Quand Charlotte remonta, je me serais volontiers prosterné à ses pieds, comme devant un prophète qui vient de faire un sacrifice expiatoire pour une nation.

Le soir même, dans la joie de mon cœur, je ne pus m'empêcher de faire le récit de cette scène à un homme à qui je supposais de la sensibilité, parce qu'il a de l'esprit. Mais que je m'adressai bien ! il donna le plus grand tort à Charlotte, il dit qu'il ne fallait jamais rien faire accroire aux enfants, que

cela donnait lieu à mille erreurs et superstitions, dont on ne peut les garantir trop tôt. Alors je me ressouvins que cet homme avait fait baptiser son enfant la semaine précédente ; je le laissai donc pérorer, et au fond de mon cœur je restai fidèle à la vérité. Il faut agir envers les enfants, comme Dieu agit envers nous ; il ne nous rend jamais plus heureux, que lorsqu'il nous fait errer à travers les doux prestiges de l'illusion.

8 juillet.

Que nous sommes enfants ! quel prix nous attachons à un regard ! Oh ! oui, que nous sommes enfants ! Nous étions allés à Wahlheim. Les dames étaient en voiture, et pendant notre promenade, je crus voir dans les yeux noirs de Charlotte... je suis fou, pardonne ! Il faudrait que tu les visses, ces yeux ! Pour en finir donc (car je tombe de sommeil), les dames étaient en carrosse, et le jeune W... Selstadt, Audran et moi, suivions à pied. Ces messieurs, toujours vifs et légers, ne cessaient de voltiger, de babiller d'une portière à l'autre : on leur répondait. Je cherchai les yeux de Charlotte : ah ! ils allaient de l'un à l'autre, mais pas une fois, une seule fois, ils ne tombèrent sur moi ! moi, qui étais là tout absorbé en elle ! Mon cœur lui disait mille fois adieu, et elle ne me regardait pas ! La voiture nous devança ; une larme vint mouiller ma paupière. Je la suivais des yeux, j'aperçus sa coiffure à la portière ; elle se penchait pour voir... Qui ?... moi ?... mon ami, je flotte dans cette incertitude, elle fait ma consolation. Peut-être cherchait-elle à me voir ! peut-être ! – Bonne nuit ! Oh ! que je suis enfant !

10 juillet.

La sotte figure que je fais dans un cercle, quand on vient à parler d'elle ! Et si tu me voyais, quand on me demande gravement si elle me plaît ! *Si elle me plaît !* Ce mot, je le hais à mort. Quel homme serait celui à qui Charlotte *plairait*, et dont elle ne remplirait pas à l'instant tous les sens,

toutes les facultés ! *Si elle me plaît ?* Dernièrement un d'eux me demanda si *Ossian me plaisait !*

11 juillet.

Madame M*** est fort mal : je prie pour sa vie, car je souffre avec Charlotte. Je la vois quelquefois mais rarement, chez mon amie. Aujourd'hui elle m'a raconté un trait singulier. – Le vieux M*** est un ladre fieffé, qui a fait mener à sa femme une vie de privations et de tourments ; elle a cependant toujours su se faire des ressources. Il y a peu de jours, quand elle fut décidément condamnée par ses médecins, elle fit venir son mari, et lui parla de la manière suivante en présence de Charlotte : « Je dois te faire l'aveu d'une chose, qui, après ma mort, pourrait occasionner beaucoup de trouble et de chagrin. J'ai jusqu'ici conduit le ménage avec tout l'ordre, toute l'économie possible ; j'ai pourtant à te demander pardon de t'avoir trompé depuis trente ans. Dans les commencements de notre mariage tu fixas une somme modique pour la table et autres dépenses domestiques. Notre ménage devint plus considérable, notre commerce plus étendu ; il n'y eut cependant pas moyen de te déterminer à augmenter en proportion la somme fixée. Bref tu sais que même dans les temps où notre ménage fut le plus fort, tu exigeas que j'en devais venir à bout avec sept florins par semaine. Je les acceptai sans murmurer ; mais toutes les semaines je prenais le surplus dans ta caisse ; personne ne supposa jamais que ta femme te volât. Je n'ai rien dissipé ; et pleine de confiance, je serais allée au-devant de l'éternité, sans l'avouer si je n'eusse pensé que celle qui sera chargée du ménage après moi, pourrait manquer d'idées pour sortir d'embarras. Tu t'opiniâtrerais néanmoins à lui soutenir que ta femme n'avait pas davantage, et subvenait à tout ».

Je m'entretins avec Charlotte de l'incroyable aveuglement de l'esprit humain. Comment un homme de bon sens peut-il ne pas soupçonner quelque pratique cachée, en voyant faire avec sept florins une dépense qu'il sait devoir en coûter le double ? Mais j'ai connu des gens qui auraient vu

dans leur maison, sans le moindre étonnement, le petit pot d'huile perpétuel du prophète.

13 juillet.

Non, je ne me trompe pas ! je lis dans ses yeux noirs le sincère intérêt qu'elle prend à moi et à ma destinée. Oui, je sens, et j'ose me fier à mon cœur, je sens. – Ah ! oserai-je, pourrai-je peindre le ciel même par ce seul mot ? – Elle m'aime ! elle m'aime ! – Que je suis devenu grand à mes propres yeux, que je... Oui, je peux te le dire, à toi, tu me comprendras, – que je m'adore moi-même depuis qu'elle m'aime !

Est-ce présomption ou ai-je le sentiment du rapport véritable qui existe entre nous ? – Je ne connais nullement l'homme que je craignais de rencontrer dans le cœur de Charlotte ; et cependant – si elle vient à parler de son futur époux avec chaleur, avec amour, – je suis à l'instant comme l'ambitieux qui vient d'être précipité du faite des grandeurs, comme le preux à qui on enlève sa fidèle épée.

16 juillet.

Ah ! comme mon sang bouillonne dans mes veines, si mes doigts par hasard effleurent les siens, si nos pieds se rencontrent sous la table ! Je les retire précipitamment, comme s'ils étaient dans le feu, et une force secrète me reporte aussitôt vers elle. – La tête me tourne, je n'y vois plus. – Oh ! son innocence, son âme pure et libre ne lui permettent pas de sentir combien me tourmentent les légères familiarités qu'elle daigne prendre avec moi ! – Quelquefois en parlant, elle pose sa main sur la mienne, puis, dans la chaleur du discours, se rapproche de moi ; je respire, je savoure sa douce haleine ; – je succombe, comme frappé de la foudre. – Ah ! Wilhelm, si jamais sous le saint voile de cette confiance. Tu me comprends. Non, mon cœur n'est pas si corrompu. Il est faible, bien faible ! – n'est-ce pas être déjà perversi ?

Elle est sacrée pour moi, tout désir se tait en sa présence. Je ne sais jamais où j'en suis, quand je me trouve près d'elle. Tous mes nerfs sont en convulsion, mon âme entière est bouleversée. – Elle a un air particulier qu'elle joue sur son clavecin avec une simplicité, une expression angélique ! C'est son morceau favori. Elle n'en fait pas entendre la première note, que toutes mes peines, tous mes soucis, mes troubles sont évanouis.

Nul prodige de la musique ancienne ne m'est incompréhensible, quand cette mélodie si simple me vient pénétrer. Et comme elle sait bien me faire entendre ce chant dans les moments où je voudrais me passer une balle à travers la cervelle. O pouvoir des sons ! l'agitation de mon âme se calme, les ténèbres qui m'environnent se dissipent, et je recommence à respirer librement.

18 juillet.

Wilhelm, qu'est-ce que le monde à nos cœurs, sans l'amour ? C'est une lanterne magique sans lumière. Mais dès que la flamme commence à briller, le mur se peint de figures de toutes formes, de toutes couleurs. Ah ! quand tout ce qui frappe alors nos yeux ne serait pas autre chose : quand ce ne seraient que des fantômes passagers, n'est-ce pas cependant être heureux, que de pouvoir goûter à ce spectacle d'illusions la joie la plus pure, les transports de la naïve jeunesse ?

Je ne pouvais aujourd'hui aller voir Charlotte : j'étais emprisonné dans une société, d'où il n'y avait pas moyen de s'échapper. Que faire ? je lui ai envoyé mon domestique, afin du moins d'avoir autour de moi quelqu'un qui l'eût approchée dans la journée. Avec quelle impatience je l'attendais, avec quelle joie je l'ai revu ! Je lui aurais sauté au cou, je l'aurais embrassé, si j'avais osé.

On dit de la pierre de Bologne, que lorsqu'on l'expose au soleil, elle attire ses rayons, et éclaire quelque temps dans la nuit : tel était en vérité ce domestique pour moi. L'idée que les yeux de Charlotte s'étaient reposés sur son visage, sur les boutons, le collet de sa redingote me rendait tous ces objets si intéressants, si précieux ! Non, dans ce moment je n'aurais pas

donné ce garçon pour mille écus. Sa présence me faisait tant de bien ! – Dieu te préserve d'en rire ! Wilhelm, est-ce une illusion ce qui nous rend heureux ?

19 juillet.

Je la verrai ! m'écriai-je en me réveillant, et en contemplant d'un œil réjoui le soleil qui se lève dans toute sa splendeur ; je la verrai ! plus, un souhait à former pour le jour entier. Tout, tout s'absorbe dans cette idée : je la verrai !

20 juillet.

Mille pardons, vous avez beau dire, mais je n'irai point à "*" avec l'ambassadeur. Je n'ai point de goût pour la subordination, et de plus, nous savons tous que l'homme en question est un des mortels les plus capricieux. Ma mère, dis-tu, voudrait bien me voir en activité : cela m'a fait rire. Eh ! grand Dieu ! ne suis-je pas assez actif ? et n'est-ce pas au fond la même chose que je compte des pois ou des lentilles ? Toute cette vie s'écoule en niaiseries, en absurdités ; et l'homme, qui, sans inclination particulière, sans besoin, pour de l'argent ou pour des honneurs, consume ses jours dans le travail, est à coup sûr un extravagant, un fou.

24 juillet.

Puisque tu prends tant d'intérêt à ce que je ne néglige pas mon dessin, j'aimerais mieux passer entièrement cet article sous silence, que de te dire que depuis quelque temps je ne fais rien, ou peu de chose.

Jamais je ne fus plus heureux, jamais ma sensibilité pour la belle nature jusqu'au caillou et à l'herbe des champs, ne fut plus vive et plus pénétrante, et cependant – je ne sais comment m'exprimer ; la faculté imitative est si faible en moi, tous les objets nagent et dansent tellement devant mes yeux, que je ne puis saisir ni tracer un trait ; mais je m'imagine que si j'avais de

l'argile ou de la cire, je m'en tirerais avec plus d'avantage. Je vais donc prendre de l'argile, si cela continue, et je la pétrirai, dussé-je n'en faire que des gâteaux.

Trois fois j'ai commencé le portrait de Charlotte, et trois fois j'ai déshonoré mon crayon. Cela me pique d'autant plus, que j'étais, il y a quelque temps, extrêmement heureux en ressemblances. Je me suis donc borné à faire sa silhouette, et il faut bien que je m'en contente.

26 juillet.

Oui, chère Charlotte, tout est ordonné, tout sera exécuté ; mais donnez-moi donc des commissions plus souvent, donnez-m'en à tous les instants. — Ah ! j'ai une grâce à vous demander : plus de sable sur les billets que vous m'écrivez. Mon premier mouvement fut de porter celui de ce matin à mes lèvres, et j'ai senti le sable craquer sous mes dents.

26 juillet.

Que de fois je me suis promis de ne pas la voir si souvent ! Hélas ! qui pourrait y tenir ! tous les jours je succombe à la tentation, et me dis pieusement en revenant : demain tu n'iras pas ! Ce demain vient, et avec lui, je ne sais comment, un motif indispensable de visite ; et avant que j'aie eu le temps d'y songer, déjà je suis chez elle.

Une fois, c'est qu'elle m'a dit en la quittant : on vous verra demain ? — Le moyen de ne pas se rendre à pareille invitation ? une autre fois, elle me donne une commission, et je trouve qu'il est convenable de lui porter moi-même la réponse. Une autre fois enfin, le temps est par trop magnifique ; impossible de rester chez soi : je vais à Wahlheim, et quand j'y suis, il n'y a plus qu'une demi-lieue jusqu'à elle. — Je me trouve entraîné dans son atmosphère, je roule et m'y voilà.

Ma grand'mère nous faisait un conte d'une montagne d'aimant ; les vaisseaux qui s'en approchaient de trop près, perdaient sur-le-champ tous leurs ferrements ; les clous volaient d'eux-mêmes à la montagne, les

planches se détachaient, et les pauvres matelots étaient engloutis sans ressource au milieu des planches qui s'écroulaient.

30 juillet.

Albert est arrivé, et moi je m'en irai. Fût-il le meilleur, le plus digne des hommes, méritât-il toute mon estime, toute ma vénération, il me serait insupportable de le voir en possession de tant de perfections. – En possession ! Il suffit, Wilhelm, le fiancé est là ! c'est un excellent et galant homme, il mérite de l'affection. – Heureusement, je n'étais pas à son arrivée ! Cette scène eût brisé mon cœur. Il est si bon qu'il a eu l'attention de ne pas donner un seul baiser à Charlotte en ma présence. Que Dieu l'en récompense ! et moi je dois l'aimer pour le respect qu'il témoigne à la jeune fille. Il me voit de bon œil, et je soupçonne que c'est l'ouvrage de Charlotte, plutôt encore que de son opinion personnelle à mon égard ; car c'est en quoi les femmes excellent, et elles ont raison : elles trouvent toujours leur avantage, quelque rare que soit le fait, à entretenir la bonne intelligence entre deux hommes qui leur rendent hommage.

Je ne puis, au reste, refuser mon estime à Albert ; son maintien grave et posé contraste vivement avec ce caractère ardent et inquiet que je ne puis cacher : il a de la sensibilité, et sait ce qu'il possède dans Charlotte. Il paraît avoir peu d'humeur, et tu sais que de tous les défauts, c'est celui que j'abhorre le plus chez un homme.

Il veut bien me trouver quelque bon sens. Mon attachement pour Charlotte, le vif intérêt que je prends à tout ce qu'elle fait, augmentent son triomphe, et il ne l'en aime que mieux. Je ne veux pas examiner s'il ne la tourmente pas quelquefois de légers accès de jalousie ; du moins, à sa place, aurais-je de la peine à me défendre entièrement de ce démon.

Quoi qu'il en soit, au reste, c'en est fait de tous les plaisirs que je goûtais près de Charlotte. – Dirai-je que c'est folie ou illusion ? – A quoi bon les noms ? la chose parle d'elle-même. – Je savais tout ce que je sais maintenant, avant qu'Albert vînt ; je savais que je n'avais point de prétentions à former sur elle, et n'en formais aucune ; enfin je réprimais,

autant que possible, les désirs que pouvait allumer en moi la vue de tant de charmes. – Et aujourd’hui, malheureux nigaud ! tu ouvres de grands yeux, tu t’étonnes que l’autre vienne, et te reprenne son bien !

Je grince des dents, je me moque mille fois, dix mille fois de ces êtres apathiques, qui prononcent qu’il faut bien que je me résigne, puisque cela ne pourrait être autrement. – Défaismoi de ces mannequins ! – Je cours, j’erre çà et là dans les bois, puis viens toujours m’arrêter à ce pavillon que je ne puis fuir. Quelquefois je trouve Charlotte sous le berceau, mais Albert est assis près d’elle. Alors je ne suis plus maître de moi, je deviens fou, j’extravague. – « Au nom de Dieu, me disait Charlotte ce matin, plus de scènes comme celle d’hier au soir ! Vous êtes vraiment effrayant dans vos gaîtés » !

Entre nous, j’épie les instants où il a affaire ; en un saut je suis auprès d’elle, et je me sens toujours heureux quand je la trouve seule.

8 août.

Je t’en conjure, cher Wilhelm, ne crois donc pas que ce fût à toi que je m’adressais, quand je traitais d’insupportables les hommes qui exigent de nous une aveugle résignation aux coups d’une destinée inévitable. Je n’imaginais assurément pas que tu pusses être de semblable opinion. Au fond, cependant, tu as raison ; permets-moi seulement une remarque. Il arrive bien rarement dans ce monde que les événements se trouvent soumis à la loi absolue du *oui* ou du *non*. Il y a autant de nuances dans les sentiments et les procédés, que de degrés du nez aquilin au nez camus.

Tu ne trouveras donc pas mauvais que, tout en admettant ton principe, je cherche à m’échapper entre le *oui* et le *non*.

Voici ton argument : ou tu as l’espoir de réussir auprès de Charlotte, ou tu n’en as point. Bon ! dans le premier cas, travaille sans relâche à atteindre l’objet de tes vœux : dans le second, sois homme, et dompte une déplorable passion, qui doit consumer toutes tes forces. – Mon ami, c’est bien dit, et c’est aussi facile à dire.

Vois-tu ce malheureux qui dépérit, qui s'éteint, dévoré par une lente consommation ? Peux-tu exiger de lui qu'il mette fin à ses tourments par un coup de poignard ? Le mal même, qui mine ses forces, ne lui ôte-t-il pas également le courage de s'en délivrer ?

Tu pourrais, à la vérité, me répondre par une comparaison semblable : qui ne se laisserait pas plutôt couper un bras gangrené, que de mettre sa vie en danger par de pusillanimes délais ! – Je n'en sais rien ! – Et puis nous ne voulons pas nous harceler de comparaisons. Il suffit. – Oui, Wilhelm, j'ai quelquefois des accès du courage le plus déterminé, le plus téméraire, et alors – si je savais où aller ! j'irais.

Même jour au soir.

Mon journal, que depuis quelque temps je négligeais, m'est tombé aujourd'hui sous la main. Je suis confondu d'y voir chacun de mes pas retrace ; c'est bien sciemment que je me suis avancé si loin ! N'est-il pas surprenant que j'aie toujours vu si clairement mon état, et que je me sois toujours comporté comme un enfant ? Aujourd'hui j'y vois tout aussi clair, et il n'y a pas d'apparence que je me corrige.

10 août.

Je pourrais mener la vie la plus douce, la plus heureuse, si je n'étais pas un fou. Rarement des circonstances aussi favorables que celles où je me trouve, se réunissent pour charmer l'âme d'un mortel. Ah ! tant il est vrai que notre cœur fait seul le bonheur ! – Etre membre de la plus aimable famille, être aimé des vieux comme un fils, des jeunes comme un frère, et de Charlotte, de Charlotte !... Et puis ce bon, ce brave Albert, qui ne trouble ma félicité par aucune humeur, qui m'accueille si cordialement, qui, après sa Charlotte, me préfère à tout sur la terre ! – Wilhelm, c'est un plaisir de nous entendre, quand nous allons promener ensemble, et que nous nous entretenons de Charlotte. Il n'est peut-être rien sous le ciel de plus singulier,

de plus risible que ce rapport confidentiel ; eh bien ! dans ces moments, tu me verrais souvent les larmes aux yeux.

Il me parle de l'excellente mère de Charlotte ; il me raconte comment, sur son lit de mort, elle recommanda sa maison et ses enfants à sa fille, et sa fille à lui. Il me fait remarquer que depuis ce temps, Charlotte semble animée d'un nouvel esprit ; que, dans son ménage, elle est déjà vraie mère de famille ; qu'elle ne passe jamais un instant qui ne soit consacré à l'amour de son père, de ses frères, au travail le plus actif, et que jamais, cependant, sa bonne humeur, sa gaîté ne l'abandonnent ! – Je marche à côté de lui, cueille des fleurs chemin faisant, en fais soigneusement un bouquet, et puis – je le jette dans le ruisseau qui borde la prairie. Je m'arrête pour le voir tournoyer, et descendre tout doucement le cours de l'eau. – Je ne sais si je t'ai mandé qu'Albert va rester ici. Il reçoit de la cour, où il est très bien vu, un traitement fort honnête. Je n'ai jamais rencontré d'homme qu'on pût lui comparer pour l'ordre et l'application aux affaires.

12 août.

Certes, Albert est le meilleur des humains sous le soleil. J'ai eu hier une singulière scène avec lui. J'étais allé lui dire adieu ; la fantaisie m'avait pris de faire un tour à cheval dans les montagnes, et c'est de là que je t'écris actuellement. En me promenant en long et en large dans sa chambre, mes yeux s'arrêtèrent sur ses pistolets. – « Prête-moi tes pistolets pour mon voyage, lui dis-je ». — Très volontiers, me répondit-il, si tu veux prendre la peine de les charger, car je ne les mets ici que pour la forme ». J'en pris un, et il continua : « Depuis que ma prévoyance m'a joué un si mauvais tour, je ne veux plus rien avoir à démêler avec de telles armes ». – J'étais curieux de savoir l'histoire, il me la conta. – « Je passai trois mois, me dit-il, à la campagne chez un ami. J'avais une paire de pistolets sans un grain de poudre, et dormais tranquillement. Un jour, par un après-midi pluvieux, oisif, et ne sachant que faire, il me vint à l'esprit que nous pourrions être attaqués, que je pourrais avoir besoin de mes pistolets : bref, je les donne à mon laquais pour les nettoyer et les charger. Le drôle badine avec les

servantes, veut leur faire peur, et voilà, Dieu sait comment, que le coup part : la baguette atteint une malheureuse fille à la main, et lui fracasse le pouce. J'eus à endurer les pleurs et les lamentations et il me fallut encore payer le chirurgien : depuis ce temps-là, mes armes ne sont jamais chargées. Voyez, mon cher, ce que c'est que c'est que la prévoyance ! Le danger ne se fait pas pressentir ! Cependant... » – A présent je te dirai que j'aime cet Albert de toute mon âme, jusqu'à ses *cependant* ; n'est-il pas évident que tout principe a ses exceptions ? Mais Albert est si scrupuleux, si loyal ! Quand il croit avoir dit quelque chose d'inconsidéré, de trop général, ou d'ambigu, il ne cesse de limiter, de modifier, d'ajouter, de retrancher, que lorsqu'il a tellement épuisé sa matière, qu'il n'en reste plus rien. Cette fois, notamment, il se perdit dans son texte ; moi je finis par ne plus entendre un mot de son discours, tombai dans mes rêveries, et tout à coup m'appuyai brusquement la bouche du pistolet sur le front au-dessous de l'œil droit. –

Fi ! dit Albert, en écartant l'arme, que veut dire cela ? – Il n'est pas chargé, lui répondis-je. – Et quand il le serait, qu'est-ce que cela signifie ? ajouta-t-il avec impatience. « Je ne puis me représenter comment un homme peut être assez fou pour se brûler la cervelle ; la pensée seule m'en fait horreur ».

– « Hommes que vous êtes, m'écriai-je, par quelle fatalité, ne pouvez-vous parler d'une chose quelconque, sans prononcer aussitôt *Cela est fou, cela est sage, cela est bon, cela est mauvais* ! qu'est ce que tout cela signifie ? Etes-vous entrés dans tous les détails de l'action que vous jugez ? Avez-vous scruté, suivi dans leur développement les motifs qui l'ont produite, qui devaient la produire ? Ah ! si vous l'aviez fait, vous ne seriez pas aussi prompts dans vos sentences ».

– « Tu m'acorderas, dit Albert, que certaines actions sont criminelles en elles-mêmes, quel que soit le motif dont elles dérivent ». – Je levai les épaules, et le lui concédai – « Cependant, mon cher, continuai-je, ici même se trouvent encore quelques exceptions. Le vol assurément est un crime ; mais cet homme qui, pour se sauver, lui et les siens, des horreurs de la famine, se porte au vol, mérite-t-il compassion ou châtiment ? Qui jettera la première pierre à l'époux outragé, qui, dans sa légitime fureur, immole à la fois sa femme infidèle et son vil séducteur ? Qui jettera la première pierre à la jeune fille, qui, dans un instant de délire, s'abandonne aux plaisirs

irrésistibles de l'amour ? Nos lois mêmes, ces froides pédantes, se laissent toucher et suspendent leurs peines ».

– « Cela est tout différent, reprit Albert. Un homme, emporté par ses passions, perd toute faculté de réflexion. On doit le considérer comme étant dans l'ivresse ou en démence ».

– « Ah ! vous voilà, personnages raisonnables, m'écriai-je en riant. Passion ! ivresse ! frénésie ! dans votre morne gravité, vous restez là impassibles et inébranlables vous autres hommes moraux ! Vous réprouvez l'ivrogne, abhorrez l'insensé, passez votre chemin comme le prêtre, et remerciez Dieu, comme le Pharisien, de ce qu'il ne vous a pas fait semblables à l'un d'eux. J'ai été ivre plus d'une fois, mes passions n'ont jamais été loin de la démence, et je ne me repens ni de l'un ni de l'autre. J'ai appris à concevoir, d'après moi comment tous les hommes extraordinaires, comment tous ceux qui ont fait quelque chose de sublime, d'impossible aux yeux du vulgaire, ont été déclarés, par la foule, ivres et insensés.

Et dans la vie commune même, n'est-il pas révoltant d'entendre crier, au fort d'une action noble, généreuse, extraordinaire *Cet homme est ivre, il est fou !* – Rougissez, gens sobres rougissez, sages de la terre !

Voilà encore de tes rêveries, dit Albert. Tu outres tout, et à coup sûr tu as grand tort de vouloir assimiler aux grandes actions le suicide dont il s'agit ici, tandis qu'on ne peut le considérer que comme une faiblesse ; car, en conscience, il est plus aisé de mourir, que d'endurer avec fermeté une vie pleine de tourments ».

Je fus sur le point de rompre l'entretien. Rien ne me met hors de moi, comme de voir un homme, auquel je parle du fond du cœur, s'armer, pour me répondre, d'un lieu commun insignifiant et trivial. Je me contins cependant : je n'avais que trop souvent déjà entendu ce propos, je ne m'en étais que trop souvent indigné. Je répliquai donc avec quelque vivacité : –

« Tu appelles cela faiblesse ! Je t'en prie, ne te laisse pas séduire par l'apparence. Oses-tu l'appeler faible, ce peuple courbé sous le joug insupportable d'un tyran, quand enfin il se soulève et rompt ses chaînes ? Celui qui, dans l'effroi de l'incendie qui menace sa maison, sent tous ses muscles tendus, et qui enlève facilement des fardeaux que de sangfroid il

eût à peine pu remuer ; celui qui, dans la fureur allumée par un outrage, attaque six hommes et les terrasse, sont-ce là des gens faibles ? Ah ! mon ami, si la tentative seule marque déjà de la force, pourquoi le redoublement d'efforts serait-il faiblesse » ! – Albert me regarda, et me dit : « Pardonne-le moi ; mais les exemples que tu me donnes, ne me paraissent nullement applicables ici ». – « Cela se peut, repartis-je ; on m'a souvent reproché que ma manière d'argumenter approchait quelquefois du radotage. Voyons donc si nous ne pouvons pas nous figurer d'une autre façon quel doit être le sentiment d'un homme, qui se détermine à rejeter le fardeau de cette vie, si chère à tant d'autres ; car nous n'avons vraiment le droit de prononcer sur une chose, que lorsque nous l'avons analysée et ressentie nous-mêmes. »

« La nature humaine, continuai-je, a ses bornes. Elle peut supporter la joie, la peine, la douleur jusqu'à un certain degré, mais elle succombe dès que ce degré est passé. Il ne s'agit donc pas ici de savoir si un homme est fort ou faible, mais s'il peut soutenir le poids de ses souffrances morales ou physiques ? Je trouve donc tout aussi déplacé de traiter de lâche celui qui s'ôte la vie, qu'il serait absurde de donner ce nom à celui qui meurt de la fièvre maligne ».

– « Paradoxe, paradoxe, s'il en fut ! s'écria Albert ». – « Pas autant que tu le penses, répliquai-je. Tu m'accorderas que nous nommons maladie mortelle, celle qui attaque tellement la nature, que ses forces sont en partie détruites, en partie mises hors d'activité, et qu'elle ne peut plus se relever, plus espérer de crise qui la rétablisse dans le cours ordinaire de la vie. Eh bien ! mon ami, appliquons ceci à l'esprit. Vois l'homme dans ses étroites limites, vois comme les impressions agissent sur lui, comme les idées se fixent chez lui, jusqu'à ce qu'enfin la passion croissant toujours, lui enlève toute la force de sa raison, et le précipite dans l'abîme.

Vainement l'homme calme et sensé comprend l'état de cet infortuné, vainement il l'exhorte de la voix : de même un homme en bonne santé ne peut rien communiquer de ses forces au malade étendu sur un lit de douleurs ».

C'était là trop généraliser, d'après Albert. Je lui rappelai une fille que l'on trouva morte dans l'eau il y a quelque temps, et lui répétai son histoire. – « Cette innocente créature vivait dans le cercle étroit de ses occupations

domestiques et du travail assidu de la semaine. Elle était dans la fleur de sa jeunesse, et ne connaissait encore d'autre plaisir que de se parer le dimanche de quelques modestes atours rassemblés peu à peu. Quelquefois elle allait se promener autour de la ville avec ses compagnes, quelquefois même elle dansait aux jours de grande fête, ou bien elle passait ses heures de loisirs à jaser, avec une voisine, des querelles et des médisances du quartier : c'était là pour elle une vive joie ».

» La nature tout à coup allume dans son sein une flamme secrète, qu'accroissent les flatteries des hommes ; ses plaisirs les plus chers lui deviennent par degrés insipides, jusqu'à ce qu'enfin elle rencontre un homme, vers lequel elle se sent portée par un attrait inconnu et irrésistible ; elle oublie le monde et tout ce qui l'entoure, n'entend, ne voit, ne sent rien que lui, n'espère qu'en lui, ne désire que lui, cet être unique. Point encore corrompue par les faux plaisirs, d'une inconstante vanité, ses vœux tendent à un but fixe ; elle veut être à celui qu'elle aime, elle veut assurer par un lien éternel le bonheur qu'elle poursuit, et la réunion de toutes les jouissances auxquelles elle aspire. Des promesses réitérées mettent le sceau à toutes ses espérances, des caresses passionnées allument ses désirs, toute son âme est asservie. Elle flotte dans une mer de vagues sensations, dans le pressentiment enchanteur de tous les plaisirs qui l'attendent ; ravie, exaltée, elle étend enfin les bras pour saisir l'objet de tous ses vœux : – Il a disparu, son amant l'abandonne. – Stupéfiée, anéantie, elle est debout sur le bord du gouffre ; tout est ténèbres autour d'elle, point d'espoir, point de consolation ! Il l'a abandonnée, celui dans lequel elle avait mis toute son existence ! Elle ne voit point le vaste univers qui s'ouvre devant elle, elle ne voit point tous ceux qui pourraient réparer sa perte, elle ne se sent qu'elle seule, qu'elle seule délaissée de tout le monde. Ses yeux s'obscurcissent, son cœur est brisé par la douleur affreuse et poignante, elle se précipite dans l'abîme, pour étouffer dans les bras de la mort les tourments qui la dévorent. – Vois, Albert, voilà l'histoire de bien des hommes ! dis-moi, n'est-ce pas aussi le cas de la maladie ? La nature ne sait comment se dégager de l'inextricable labyrinthe de forces confuses et opposées : – et il faut que l'homme meure ».

» Malheur à celui qui, témoin d'un tel spectacle, pourrait dire : l'insensée ! Si elle eût attendu, si si elle eût laissé agir le temps, son désespoir se serait calmé, elle aurait bientôt trouvé un consolateur. – C'est comme si l'on disait : l'insensé 1 il meurt de la fièvre ; s'il eût attendu que ses forces fussent revenues, que l'ardeur de son sang se fût apaisée, tout se serait arrangé, et il vivrait encore aujourd'hui ».

Albert, qui ne trouva pas la comparaison frappante, m'objecta encore entre autres choses que je n'avais parlé que d'une fille simple et bornée, mais qu'il ne pouvait concevoir qu'il y eût moyen d'excuser un homme d'esprit, à portée de mieux juger des choses et des motifs. – « Mon ami, m'écriai-je, un homme est un homme ; et la petite dose d'esprit, que l'un peut avoir de plus que les autres, est si peu de chose, quand la passion s'agite et devient fureur, quand elle vous resserre entre les étroites limites de l'humanité ! Bien plus... – Une autre fois, dis-je, en m'interrompant tout-à-coup, et en prenant mon chapeau, une autre fois nous reparlerons de cela » ! – Mon cœur était si plein ! Nous nous séparâmes sans nous être entendus. Qui peut, au reste, dans ce monde, se vanter de comprendre aisément son semblable ?

15 août.

Oui, c'est pourtant vrai, l'homme sur la terre ne devient nécessaire à l'homme que par l'amour. Je sens que Charlotte serait affligée de me perdre, et les enfants n'ont d'autre idée chaque jour que celle de me revoir encore le lendemain. Aujourd'hui j'étais allé accorder le clavecin de Charlotte ; ces gentils petits êtres me harcelèrent pour avoir un conte, et Charlotte même décida qu'il fallait les satisfaire. Je leur coupai du pain ; ils l'acceptent maintenant de moi aussi volontiers que de Charlotte ; puis je leur contai la fameuse histoire de la Princesse servie par des mains enchantées. Je gagne moi-même à ces récits, je t'assure ; je suis étonné de l'impression qu'ils font sur les enfants. Obligé souvent d'inventer un incident, s'il m'arrive à la seconde fois de l'oublier, ils me crient aussitôt que ce n'était pas *comme ça* à la première ; de sorte que je m'étudie actuellement à réciter toujours du même ton de voix avec une cadence de

chant, et sans changer un mot. J'ai appris par là qu'un auteur doit nécessairement faire tort à son livre, si c'est une œuvre d'imagination, par une seconde édition avec changements, fût-elle vraiment meilleure et plus poétique. La première impression nous trouve disposés à la recevoir, et l'homme est fait de manière qu'on peut lui persuader l'incroyable même. Mais une fois admises par son esprit, ces idées s'enracinent profondément, et malheur à celui qui tenterait de les enlever et de les extirper !

18 août.

Par quelle fatalité a-t-il fallu que ce qui fait le bonheur de l'homme, devînt si souvent la source de son infortune ?

Ce sentiment si délicat, si ardent, dont la vue de la nature animée remplissait mon cœur, cette sensibilité exquise, source pour moi de tant de délices, qui créait à chaque instant un paradis sur mes pas, est devenue actuellement un tourment insupportable, un génie cruel qui me poursuit en tous lieux. Lorsque autrefois, du haut d'un rocher escarpé, mes yeux se portaient par delà le fleuve jusqu'aux coteaux qui embrassent la fertile vallée ; je voyais tout germer, tout sourdre autour de moi ; lorsque je découvrais ces collines, revêtues, jus-qu'à la cime, d'arbres élevés et touffus, vallons ombragés dans leurs anfractuosités par les bosquets les plus riants, la rivière coulant avec un doux murmure au milieu des roseaux susurrants, les nuages variés, que balançait le vent du soir, se réfléchissant dans les eaux ; lorsque j'entendais le chant mélodieux des oiseaux animer la forêt, tandis que des millions de moucherons dansaient par essaims aux rayons pourprés du soleil couchant et qu'à ce moment les coléoptères s'élevaient en bourdonnant de l'herbe où ils se tenaient cachés ; lorsque mes regards attirés vers la terre par tous ces bruissements contemplaient avec étonnement le dur rocher qui me portait, forcé de nourrir la mousse qui le couvre, et le genêt croissant sur l'aride colline de sable : je découvrais alors cette source sacrée, cet ardent foyer de vie caché dans le sein de la nature, mon cœur enflammé embrassait, saisissait cet univers ; je me sentais comme divinisé au milieu de ce débordement de vie et les formes idéales du monde infini vivaient, se mouvaient dans mon âme. Des montagnes escarpées m'environnaient, des précipices s'ouvraient devant moi, des

torrents furieux roulaient à mes pieds, les rochers et les forêts retentissaient. Dans les entrailles du globe entr'ouvert, je voyais les sources de la reproduction jaillir et se répandre sans s'épuiser ; dans la terre, sur la terre, je voyais s'agiter, fourmiller des milliers de créatures vivantes, toutes d'espèces, toutes de formes différentes ; et les hommes épars çà et là je les apercevais se creusant des tanières, se bâtissant des nids, et s'imaginant régner sur ce vaste univers ! Pauvres insensés ! parce que vous êtes petits vous jugez tout d'après votre mesure ! – Depuis le sommet inaccessible de la montagne perdue dans la nue, jusqu'au désert que ne foula jamais le pied d'un être animé, jusqu'aux bornes inconnues de l'immense océan, souffle l'esprit de celui qui crée de toute éternité : il se complaît dans l'atome qui ressent son souffle et qui vit. – Ah ! combien de fois ai-je souhaité avoir les ailes de la grue qui planait sur ma tête, pour me transporter au delà de l'immensité de l'espace, pour savourer à la coupe écumante de l'Eternel les enivrantes délices de la vie, et sentir couler un seul moment dans mon faible sein une goutte de la félicité de cet être qui produit tout en lui et par lui !

Mon ami, le souvenir seul de ces moments trop tôt écoulés, est un bien pour moi. Mes efforts pour rappeler ce céleste enthousiasme, pour me le retracer, élèvent mon âme au-dessus d'elle-même ; mais hélas ! ils ne me font que plus profondément sentir toute l'angoisse de l'état où je suis tombé !

Quel rideau funeste s'est tiré devant moi ! La scène où je contemplais la vie dans sa vigueur infinie, n'offre plus à mes yeux que le gouffre sans fond de l'insatiable tombeau. Peux-tu me dire : *cela est*, lorsque tout passe, tout roule avec la rapidité de l'éclair ; il est si rarement donné à une créature de voir son être paisiblement s'éteindre ! Entraînée par la vague furieuse, renversée, submergée, elle va se briser contre les rochers. Il n'est pas d'instant qui ne te dévore, toi et les tiens autour de toi ; point d'instant que tu ne sois, que tu ne doives être un destructeur ; la promenade la plus innocente coûte la vie à des milliers de pauvres vermisseaux ; un seul de tes pas renverse les édifices construits avec tant de peine par la fourmi laborieuse, et ensevelit tout un petit monde dans la tombe. Ah ! ce ne sont point ces grands accidents qui fondent rarement sur le globe, ces inondations, ces tremblements de terre qui engloutissent vos villes, ce ne

sont point là des événements qui me touchent ! mais mon cœur est miné par cette force de consommation recélée dans toute la nature ; elle n'a rien formé qui ne détruise à la fois son voisin et soi-même. Oppressé, agité, je porte ça et là mes pas incertains. Le ciel et la terre se meuvent, leurs forces agissent autour de moi : je n'y vois rien qu'un monstre toujours dévorant, toujours ruminant.

21 août.

En vain j'étends mes bras vers elle, en m'éveillant le matin, encore à demi plongé dans les épaisses vapeurs d'un songe ! La nuit, en vain je la cherche dans mon lit, quand par l'illusion d'un rêve heureux et innocent je la vois assise dans la prairie, moi auprès d'elle, tenant sa main et la couvrant de mille baisers de flamme. Hélas ! bercé par un prestige enchanteur, je vais la saisir : j'ouvre les bras, – je m'éveille ! – Mon cœur se brise, un torrent de larmes inonde mes joues : ah ! pleure, infortuné, pleure sur le sombre avenir qui t'attend !

22 août.

Ah ! que je suis à plaindre, Wilhelm ! les facultés de mon âme, autrefois si actives, ont perdu leur ressort ; une inquiète nonchalance me domine, je ne puis être oisif, et je ne puis cependant rien faire. Je n'ai plus d'imagination, je ne ressens plus rien devant la nature, les livres me dégoûtent. Tout nous manque lorsque nous nous manquons à nous-mêmes. Oui, je te le jure, vingt fois j'ai souhaité d'être ouvrier à la journée, afin d'avoir en m'éveillant une perspective, un attrait, un espoir pour le lendemain. J'envie souvent le sort d'Albert, que je vois enseveli jusqu'au cou dans les actes et les parchemins ; je m'imagine que je serais plus heureux, si j'étais à sa place. J'ai déjà été plusieurs fois au moment de t'écrire, à toi et au ministre, pour solliciter d'être employé auprès de l'ambassadeur dont il est question. Tu m'assures qu'on ne me le refuserait

pas ; je le crois aussi. Le ministre a depuis longtemps des bontés pour moi, et m'a souvent engagé à me vouer à quelque emploi. Il y a des moments où je m'y sens tout disposé, puis d'autres où me revient à l'esprit la fable du cheval, qui, las de sa liberté, se laisse mettre un mors et une selle, et que son maître exténue de courses et de travail. – Que ferai-je ? je n'en sais rien. – Hélas ! mon ami, cette envie de changer de condition n'est-elle pas une impatiente inquiétude qui me poursuivra partout ?

28 août.

Oui. en vérité, si mon état était susceptible de guérison, elle me viendrait de ces gens-là. C'est aujourd'hui ma fête : de grand matin je reçois un paquet d'Albert ; je l'ouvre, et le premier objet qui me frappe les yeux, est un des nœuds couleur de rose que portait Charlotte, la première fois que je la vis, et que je lui avais souvent demandés depuis. Dessous se trouvaient deux jolis volumes in-12. C'est l'Homère de Wetstein, édition que j'avais longtemps désirée, celle d'Ernesti dont je me servais dans mes promenades, étant d'un format trop incommode. Tu vois comme ils viennent au-devant de mes vœux, comme ils entendent toutes ces petites attentions de l'amitié, mille fois plus précieuses que ces présents éblouissants qui ne font que nous avilir devant un bienfaiteur orgueilleux. Je baise et rebaise ce nœud : il me semble que j'aspire, à chaque baiser, le souvenir des jouissances délicieuses dont me comblaient à tout moment ces jours qui furent si rares, ces jours qui ne reviendront plus : non jamais ! Wilhelm, c'est le sort commun ; je n'en murmure pas ; les fleurs de la vie ne font que paraître ! Combien se fanent et tombent sans laisser de traces ! combien peu produisent de fruits, et combien peu de ces fruits parviennent à leur maturité ! Il y en a cependant, il y en a encore assez, mais – ô mon bon ami ! pouvons-nous négliger, mépriser ces fruits mûrs, les dédaigner, pouvons-nous les laisser se gâter sans en jouir ?

Adieu ! Nous avons ici un été magnifique. Je vais souvent au verger de Charlotte : je monte sur les arbres, et armé d'une longue perche, je cueille

les poires des hautes branches. Charlotte est au pied de l'arbre, et les prend à mesure que je les descends.

30 août.

Malheureux ! n'es-tu pas en démente ! ne te trompes-tu point toi-même ? Qu'attends-tu de cette passion frénétique et sans terme ? Je n'adresse plus de vœux, de prières qu'à elle ; mon imagination ne se retrace plus d'autre forme que la sienne, et je n'aperçois les objets qui m'entourent, que dans le rapport qu'ils ont avec elle. Je me ménage ainsi des heures si douces ! –

Jusqu'à ce qu'il faille de nouveau m'arracher d'auprès d'elle. Ah ! Wilhelm, quels transports horribles s'élèvent trop souvent dans mon sein. –

Quand j'ai passé quelques heures à ses côtés, quand je me suis enivré de sa figure, de son maintien, de l'expression angélique de ses paroles, peu à peu tous mes sens s'exaltent, mes nerfs se contractent, un voile est sur ma vue, je cesse d'entendre ; je me sens saisi à la gorge comme par la main d'un assassin ; mon cœur bat à coups précipités, je fais d'affreux efforts pour aspirer l'air qui me fuit, mais le trouble de mes sens ne fait qu'augmenter. –

Wilhelm, j'ignore en ces moments funestes, si je suis encore réellement de ce monde !

Si quelquefois je parviens à dompter l'accablement de mes esprits, si Charlotte m'accorde la triste consolation de répandre sur sa main les larmes qui oppressent mon cœur, – il faut que je parte alors, – je me lève, je m'éloigne, je fuis : incertain, égaré, j'erre à grands pas dans la campagne. Gravier une montagne hérissée de roches, m'ouvrir un pénible chemin dans l'épaisseur des bois, à travers les haies qui me lacèrent, les épines qui me déchirent, voilà quels sont alors mes plaisirs et ma joie ! Je me sens un peu soulagé ! un peu ! – Souvent accablé de lassitude et de soif, je suis forcé de suspendre ma course vagabonde ; dans la nuit profonde, enfoncé dans la forêt solitaire, marchant à la lueur de la pleine lune, je m'assieds sur un tronc tortueux pour calmer un instant la douleur de mes pieds déchirés : languissant, épuisé, je m'endors d'un sommeil inquiet à la lueur de l'aube ! O cher Wilhelm ! la grotte de l'anachorète au fond du désert, le rigoureux

cilice, la ceinture hérissée de pointes de fer, seraient des voluptés pour ton malheureux ami. Adieu ! je ne vois de terme à tant de souffrances que dans le tombeau.

3 septembre.

Il faut partir ! Je te remercie, Wilhelm, d'avoir fixé ma résolution chancelante. Depuis quinze jours déjà, je médite le projet de la quitter. Il faut partir. Elle est de nouveau à la ville chez une amie, et Albert – Albert – il faut partir !

10 septembre.

Ah ! quelle nuit, Wilhelm ! Maintenant je puis tout braver. Je ne la reverrai plus ! Oh ! que ne puis-je voler à ton cou, que ne puis-je t'exprimer par mes larmes, par mes transports, les sentiments confus qui bouleversent mon cœur ! Me voici seul, pouvant à peine respirer ; je cherche à me tranquilliser, j'attends le matin – et au matin, les chevaux seront à ma porte.

Ah ! elle dort paisiblement ! Elle ne pense pas qu'elle ne me reverra jamais. Je me suis arraché d'auprès d'elle, j'ai eu la force, dans un entretien de deux heures, de ne pas trahir mon projet ; et Dieu ! quel entretien !

Albert m'avait promis de se trouver au jardin avec Charlotte, aussitôt après le souper. J'étais sur la terrasse, sous les hauts marronniers, et contemplais le soleil couchant. C'était la dernière fois qu'il éclairait pour moi la riante vallée, et la dernière fois que les eaux tranquilles du fleuve me réfléchissaient ses rayons. Que de fois je m'étais tenu à la même place pour admirer avec elle ce même spectacle, et maintenant. – Je parcourus l'allée qui m'était si chère ; un secret attrait sympathique m'y avait souvent amené avant que je connusse Charlotte, et depuis avec quel plaisir nous découvrîmes au commencement de notre liaison notre inclination mutuelle pour ce charmant petit coin. C'est assurément un des sites les plus romantiques que jamais l'art ait créés. D'abord, entre les marronniers, on a la plus belle échappée de vue. – Ah ! je me rappelle t'avoir déjà fait mainte

fois cette description ; mais t'ai-je parlé de cette haute muraille de charmille, de ces massifs de verdure qui jettent sur l'allée de hêtres une teinte sombre si douce, de ces détours qui mènent insensiblement à une petite enceinte silencieuse dont la solitude vous saisit ? Je me retrace encore l'impression enchanteresse que fit sur mon âme cet ombrage religieux, la première fois que j'y cherchai un abri contre les feux du midi ; je me disais tout bas : Que ce serait un endroit délicieux pour y rêver le bonheur, ou pour y verser de larmes !

J'étais depuis une demi-heure livré aux douces et terribles pensées de l'adieu, du revoir, lorsque j'entendis monter sur la terrasse. Je courus au-devant d'eux, saisis sa main en frissonnant, et la portai à mes lèvres. Nous avions à peine fait quelques pas, que la lune commença à paraître derrière les coteaux boisés ; tout en parlant de divers sujets, nous nous approchions, sans y songer, du petit réduit ombragé et sombre. Charlotte y entra et s'assit, Albert d'un côté, et moi de l'autre. Mon agitation ne me permit cependant pas de rester longtemps en place ; je me levai, et me mis devant elle : je marchais, je me rasseyais, c'était un état de véritable angoisse. Elle nous fit observer le bel effet du clair de lune, qui, à l'extrémité de la charmille, donnait sur toute la terrasse en face de nous ; spectacle magnifique, et d'autant plus frappant, qu'une profonde obscurité nous enveloppait.

– Après quelques moments de contemplation et de silence : « Jamais, dit-elle, jamais je ne me promène au clair de lune, que le souvenir des personnes chéries que j'ai perdues, que de profondes idées de mort et d'avenir ne s'emparent de mon esprit ». – « Nous ne tomberons pas dans le néant ! continua-t-elle, du ton de voix pénétré d'un sentiment divin, nous existerons ! mais, Werther, nous retrouverons-nous, nous reconnâtrons-nous ? quels sont vos pressentiments ? que dites-vous » ? – « Charlotte, répondis-je, en lui tendant la main, et les yeux inondés de larmes, – Charlotte, nous nous reverrons ! ici et là-haut » ! – La parole me manqua. – Wilhelm, devait-elle me faire cette question, à moi, qui portais ce cruel adieu dans mon cœur ?

– « Qui me dira, continua-t-elle, si ces êtres chéris descendus au tombeau savent ce que nous faisons sur la terre, s'ils ressentent quelque chose quand

nous sommes heureux, s'ils jouissent du tendre amour que nous conservons à leur mémoire ! Ah ! l'ombre de ma mère plane toujours sur ma tête, lorsque dans le calme du soir je suis assise au milieu de ses enfants, qui sont aujourd'hui les miens ; quand je les vois rassemblés autour de moi, comme ils l'étaient autour d'elle ! mes yeux baignés de douces larmes se dirigent vers le ciel ; je conjure le Dieu qui y règne de souffrir que cette âme céleste jette un regard sur nous, qu'elle voie du moins que je tiens la parole, que je lui donnai à l'heure de sa mort, d'être la mère de ses enfants. Je lui crie du fond du cœur ! pardonne, ombre sacrée, pardonne-moi, si je ne leur suis pas tout ce que tu leur étais. Hélas ! je fais au moins tout ce que je puis ; vois, ils sont vêtus, nourris, et ce qui est plus encore, ils sont soignés et aimés. Si, du séjour que tu habites, âme bienheureuse, tu peux voir notre tendre union, que de grâces ardentes n'as-tu pas à rendre à ce Dieu de miséricorde, qu'en expirant tu invoquais sur ta famille délaissée ! »

Telles furent ses paroles : O Wilhelm ! qui peut les répéter, ses paroles ? Comment de froids caractères sur un papier mort pourraient-ils peindre cette efflorescence divine de l'âme ?

Albert l'interrompit avec douceur : « Vous vous affectez trop vivement, Charlotte ! Je sais combien ces idées vous sont chères, mais je vous prie... » – « O Albert ! reprit-elle, je le sais, vous n'oubliez pas ces douces soirées que nous passions du vivant de ma mère autour de la petite table ronde, quand mon père était en voyage, et les petits enfants au lit. Vous apportiez les livres les plus intéressants, et parveniez cependant rarement à en lire une page. La conversation de cette créature angélique n'était-elle pas préférable à tout ? Belle douce, enjouée, toujours active ! Dieu voit les larmes que je verse devant lui dans le silence des nuits en le priant : qu'il daigne me rendre égale à ma mère » !

« Charlotte ! m'écriai-je, en m'élançant vers elle, et en saisissant sa main que j'arrosai de pleurs brûlants, Charlotte ! que la bénédiction du Tout-Puissant repose sur toi et sur l'âme de ta mère » ! – « Ah ! si vous l'aviez connue ! me dit-elle, en me serrant la main : – oui, elle était digne d'être connue de vous » ! – Je me crus ravi aux cieux ; jamais éloge plus grand, plus noble n'avait enorgueilli mon cœur. – Elle continua : « Et il a fallu que cette femme pérît à la fleur de ses ans, lorsque le dernier de ses fils n'avait

pas encore six mois ! Sa maladie ne dura pas longtemps : elle était calme et résignée ; il n'y avait que la vue de ses enfants, du petit surtout, qui lui fît mal. Quand elle sentit approcher sa fin, elle me dit de les lui amener : je le fis. Les petits ne savaient rien de son état, les aînés ne le comprenaient pas. Je les rangeai autour de son lit : elle fit un effort pour étendre ses mains sur eux et les bénir ; elle les embrassa l'un après l'autre puis les renvoya en me disant : sois leur mère ! – J'en fis le serment sacré.

– « Tu promets beaucoup, ma fille, me dit-elle : le cœur et les yeux d'une mère ! les larmes de reconnaissance que je t'ai souvent vu verser me prouvent que tu sens ce que c'est. Encore une fois, sois donc leur mère, conserve à ton père la fidélité et la soumission d'une épouse. Tu le consoleras. – Elle demanda à le voir ; il était sorti pour nous cacher l'excès de la douleur qui le dévorait. Albert ! vous étiez présent : elle vous entendit, et vous pria de vous approcher d'elle. Vous rappelez-vous comme elle nous re-gardait tour à tour, comme un rayon d'espoir et de consolation brilla encore dans son œil mourant, comme si elle devinait que nous serions heureux, heureux ensemble » ?

– Albert la saisit dans ses bras, l'embrassa, et s'écria : Oui, tu seras heureuse ! toujours heureuse ! – Le calme, le troid Albert était hors de lui-même : – et moi, moi ! où étais-je

– « Werther !! reprit-elle, et cette femme a pu périr ! Grand Dieu ! quand je pense à la coupable facilité avec laquelle nous nous accoutumons à la privation de ce qui faisait le charme de nos jours ! Quand je pense, qu'à notre honte, les enfants sentent plus vivement leur perte ! Longtemps après, les miens se plaignaient de ce que les hommes noirs avaient emporté leur maman ».

Elle se leva. J'étais toujours remué, troublé : je restai assis, et m'emparai de sa main. – Il nous faut partir, dit-elle, il est temps de rentrer. – Elle voulut retirer sa main, je la serrai plus fort. – « Nous nous reverrons ! m'écriai-je, nous nous retrouverons ; sous quelque forme que ce soit, nous nous reconnâtrons ». –

« Je pars, ajoutai-je, je pars volontairement, mais non pour jamais ; j'en eusse fait le serment, que je ne le tiendrais pas ! Adieu, Charlotte, adieu Albert ! nous nous reverrons ». – « Mais dès demain, je pense, répondit-elle

en souriant ». Ce mot *demain*, comme il me fit tressaillir ! ah ! elle ne savait pas quand elle retirait sa main de la mienne... !

Ils descendirent l'allée : je restai, je les suivais au clair de lune. Je me jetai à terre en sanglotant. Je me relevai, lorsque mes yeux n'eurent plus de larmes, courus sur la terrasse, et aperçus encore sa robe blanche reluire à travers l'ombre des grands tilleuls, à la porte du jardin. J'étendis les bras, elle était disparue.

DEUXIÈME PARTIE

20 octobre.

Nous sommes ici depuis hier. L'ambassadeur est indisposé, et ne sortira pas de quelques jours. S'il était un peu plus affable, tout irait bien. Je ne le vois que trop, le destin me réserve à de cruelles épreuves. Mais, du courage ! une humeur légère passe par-dessus tout. Une humeur légère ! je ris moi-même de voir ce mot échappé à ma plume. Ah ! un peu plus de cette légèreté dans mon caractère me rendrait le plus heureux des mortels. Quoi ! des êtres ridiculement vains se complairaient dans leurs imperceptibles talents ; ils en feront autour de moi un pompeux étalage, et moi, je désespérerai de mes forces et de mes facultés ! Dieu puissant ! toi, qui m'as fait ces nobles dons, que n'en as-tu repris la moitié, pour me donner la confiance en moi-même et la satisfaction ?

Patience ! patience ! tout s'arrangera ! En conscience, mon ami, tu as raison. Depuis que je suis porté tous les jours dans la foule, depuis que je vois ce que font tous ces gens affairés, comment ils le font, je suis beaucoup plus content de moi. Certes, étant faits de manière que nous comparons tout à nous, et nous à tout, le bonheur, ou l'infortune gisent dans les objets de comparaison : voilà pourquoi il n'est rien de plus dangereux que la solitude. Notre imagination, portée par sa nature à s'élancer, nourrie par les illusions

fantastiques de la poésie, se forme tout un ordre hiérarchique d'êtres où nous occupons le bas de l'échelle. Tout ce qui est hors de nous paraît excellence et perfection. Ces idées sont toutes naturelles ; nous sentons si souvent que nous manquons de beaucoup de choses ; ce qui nous manque, nous croyons le voir briller dans un autre individu : alors nous lui attribuons tout ce que nous possédons, et de plus une certaine félicité idéale. C'est ainsi que cet être parfait se trouve créé par nous-mêmes.

Au contraire, lorsque malgré toute notre faiblesse, toute notre peine, nous marchons courageusement vers le but, nous nous trouvons souvent plus avancés après avoir luvoyé, que d'autres qui font force de voiles et de rames. C'est alors cependant qu'on a un vrai sentiment de soi-même, lorsqu'on parvient à atteindre ou même à dépasser ses rivaux.

10 novembre.

Je commence, sous plus d'un rapport, à trouver ma position supportable. Ce qu'il y a de mieux c'est qu'il y a beaucoup à faire ; et puis, les hommes de toute espèce, de toute figure composent un spectacle varié qui réjouit mon âme. J'ai fait la connaissance du comte de C***, pour qui je sens mon respect s'accroître de jour en jour, génie vaste, que sa supériorité n'a pas rendu insensible ; en le fréquentant je m'aperçois combien il est sensible aux charmes de l'amitié et de l'amour. Il prit de l'intérêt pour moi à l'occasion d'un rapport d'affaires, qui me donna l'occasion de l'entretenir. Il remarqua, dès les premiers mots, que nous nous comprenions, qu'il pouvait me parler d'un ton au-dessus du vulgaire : aussi ne puis-je assez me louer de ses manières ouvertes à mon égard. Point de joie si vraie, si vive au monde, que de voir une grande âme s'ouvrir à une autre âme !

24 décembre.

L'ambassadeur me tracasse excessivement, je l'avais bien prévu. C'est le sot le plus pointilleux qui existe, marchant pas à pas, et minutieux comme une vieille femme. C'est un homme qui n'est jamais content de lui-même,

et que naturellement personne ne peut contenter. J'aime à expédier rapidement les affaires, et une fois une chose écrite, je ne la retranche pas souvent ; eh bien ! mon homme est capable de me rendre mon travail et me fera tout recommencer en me disant : « Cela est fort bien ; mais voyez, relisez, repassez, on trouve toujours un terme plus propre, une particule plus précise. » Il y aurait de quoi se donner au diable ! il ne faut pas omettre une conjonction, un trait d'union. Il est ennemi mortel de toutes ces inversions qui m'échappent quelquefois si naturellement : et si l'on ne construit pas sa période suivant la cadence convenue, il ne la comprend pas. C'est un tourment que d'avoir affaire à un tel homme.

La confiance dont m'honore le comte de C****, est la seule chose qui me dédommage. Il me disait ces jours-ci à cœur ouvert combien il était mécontent de la lenteur et des scrupules de notre envoyé. De telles gens sont à charge à eux et aux autres ; mais, ajouta-t-il, il faut bien s'y résigner, comme le voyageur arrivé au pied d'une montagne. Assurément, si la montagne ne se trouvait pas là, le chemin serait plus commode et plus court ; mais elle y est, et il faut la gravir !

Mon vieux plénipotentiaire s'aperçoit bien de la préférence que le comte m'accorde sur lui ; cela l'irrite, et il ne manque pas une occasion de le déchirer en ma présence. Je prends parti, comme de raison, et l'animosité n'en devient que plus grande. Hier il faillit me faire franchir les bornes, car c'était bien moi qu'il avait en vue en disant : « Pour le courant des affaires, le comte est excellent ; il a de la facilité pour le travail, il écrit bien, mais il manque totalement d'érudition fondamentale, comme tous les beaux esprits. » Il accompagna ce propos d'une mine qui disait : sens-tu le trait ? Il ne fit pas sur moi l'effet qu'il attendait ; je méprisai l'homme capable de penser et d'agir de la sorte. Je lui tins tête, et combattis avec assez d'acharnement. Je dis que le comte était un homme qu'il fallait respecter, tant à cause de son caractère, qu'à raison de ses connaissances. « Jamais, ajoutai-je, jamais je n'ai connu personne qui ait aussi bien réussi à étendre son esprit, à le porter sur une infinité d'objets, sans rien perdre de son aisance dans la vie sociale. »

Ce langage était de l'hébreu pour cet épais cerveau ; je me retirai, pour ne pas l'entendre déraisonner encore plus et me faire de la bile.

Voilà cependant ce dont vous êtes cause, vous tous qui m'avez courbé sous ce joug, qui m'avez tant prôné l'activité. L'activité ! Si le rustre qui plante des pommes de terre, et va vendre son blé au marché, n'est pas plus actif que moi, je veux ramer encore dix ans sur la galère où je suis enchaîné.

Et si tu voyais la brillante misère, l'ennui qui règnent chez le maussade peuple dont je suis entouré ! leur fureur pour la préséance ! comme ils se surveillent, se guettent pour gagner un pas l'un sur l'autre ! comme leurs passions sont petites, pitoyables ! et elles se montrent à nu !

Il y a une femme, par exemple, qui entretient tout venant de sa généalogie et de ses biens : pas un étranger qui ne doive dire : voilà une créature à qui la tête tourne, pour quelques quartiers de noblesse, et quelques arpents de terre.

Eh bien ! ce ne serait pas le pire ; elle est tout uniment fille d'un mince greffier du voisinage. – Tiens, mon cher Wilhelm, je ne conçois rien à cette espèce humaine, qui est assez dépourvue de sens pour se prostituer avec tant de platitude.

Je remarque, à la vérité, tous les jours combien il est fou de juger les autres d'après soi ! J'ai tant à faire avec moi-même, avec ce cœur si sujet aux tempêtes ! – Ah ! je laisse bien volontiers les autres suivre leur sentier, pourvu qu'ils me permettent aussi de suivre le mien.

Ce qui me vexe le plus ici, ce sont ces misérables distinctions de société. Je sais, aussi bien que tout autre, combien est nécessaire l'inégalité des conditions, combien d'avantages j'en retire moi-même ; mais hélas ! je ne voudrais pas qu'elle se trouvât toujours là précisément dans mon chemin, aux instants où je pourrais encore goûter quelque plaisir, me créer quelque chimère sur ce globe. Dernièrement, à la promenade, je fis connaissance d'une demoiselle de B***, jeune personne tout à fait aimable, qui a su conserver beaucoup de naturel au milieu de la vie guindée que l'on mène en ce pays. Nous nous plûmes réciproquement dans l'entretien que nous eûmes ensemble, et en nous séparant, je lui demandai la permission de lui rendre mes devoirs chez elle. Elle me l'accorda avec tant d'aisance et de franchise, que je pus à peine attendre le moment de m'y présenter. Elle n'est point d'ici, et demeure chez une de ses tantes. La physionomie de la douairière ne me plut nullement. Je lui témoignai les plus grandes attentions, lui adressai

constamment la parole, et en moins d'une demi-heure, je découvris ce que l'aimable nièce m'avoua depuis elle-même : savoir, que la chère tante manquait de tout dans sa vieillesse ; qu'elle n'avait, pour tout crédit, tout esprit et tout soutien, que la lignée de ses ancêtres, pour tout abri, que le rang derrière lequel elle s'est retranchée, et pour toute récréation, que de laisser tomber, de son balcon, ses nobles regards sur les têtes bourgeoises. On la dit avoir eu de la beauté dans sa jeunesse ; elle la passa dans la dissipation, et à faire, par ses caprices, le tourment de plus d'un pauvre garçon : l'âge mûr vint, il fallut se mettre sous le joug d'un vieil officier, qui, pour une médiocre pension, consentit à passer le siècle d'airain avec elle, et mourut. Aujourd'hui elle se voit seule dans le siècle de fer, et ne serait pas même regardée, si sa nièce n'était pas aussi aimable.

8 janvier.

Quels sont donc ces hommes, dont toute l'âme repose sur le cérémonial, dont tous les efforts, pendant des années entières, tendent à se glisser à table, d'un rang plus haut ? Et ce n'est pas qu'ils manquent d'occupations d'ailleurs ; non : au contraire, ils accumulent l'ouvrage parce que, au milieu des petites tracasseries que leur vaut la recherche de l'avancement, ils négligent l'expédition des grands intérêts. La semaine dernière, une partie de traîneaux fut totalement troublée par de misérables altercations de ce genre.

Les fous ! qui ne voient pas que par elle-même la place qu'on occupe ne fait rien à la chose, et que celui qui a la première, joue si rarement le premier rôle ! Que de rois gouvernés par leurs ministres ! que de ministres menés par leurs secrétaires ! et quel est donc alors le premier ? Celui, ce me semble, qui plane sur tous les autres, qui a assez d'empire ou d'adresse pour faire concourir, malgré eux, leurs forces et leurs passions, à l'exécution de ses plans.

20 janvier.

Il faut que je vous écrive, ma chère Charlotte, ici, dans la petite chambre d'une auberge de village, où j'ai cherché un abri contre le mauvais temps. Depuis que je végète dans ce triste trou de D***, au milieu de cette espèce si étrangère à mon cœur, ce cœur ne m'avait pas une seule fois ordonné de vous écrire ; et aujourd'hui, dans cette chaumière, dans ce réduit solitaire, où la neige et la grêle viennent assaillir mon humble fenêtre, vous avez été ma première pensée. A peine fus-je entré ici, que votre souvenir, votre figure, toute votre personne se sont présentés à moi si vivement ! Quel moment sacré ! Grand Dieu ! c'étaient tous les charmes de la première entrevue !

– Si vous me voyiez, Charlotte, dans le tourbillon des distractions ! comme mes sens sont émoussés ! Pas un moment pour le cœur, pas une heure de félicité véritable ! rien ! rien ! Je suis là comme devant un spectacle de marionnettes ; je vois des petits hommes, des petits chevaux passer, repasser sous mes yeux, et je me demande souvent si ce n'est pas une illusion d'optique. Je m'en fais un jeu, ou plutôt, c'est moi qui sers de jeu, qui suis traité comme un automate. Je saisis quelquefois mon voisin par la main, je sens qu'elle est de bois, et je recule en frissonnant. Le soir, je me propose de voir lever le soleil, et le matin me trouve dans mon lit ; pendant le jour, j'espère pouvoir jouir du clair de lune : la nuit vient, et je reste dans ma chambre. Je ne sais pas trop pourquoi je me lève, pourquoi je me couche.

Le levain, qui mettait ma vie en mouvement, est sans force ; il est évanoui, ce charme qui m'animait au sein des profondes nuits, qui, le matin, m'arrachait au sommeil.

Je n'ai trouvé ici qu'une seule véritable femme, une demoiselle de B*** ; elle vous ressemble, Charlotte. si l'on peut vous ressembler. « Ah ! direz-vous : le voilà aussi qui se met à tourner des compliments ! » Vous n'aurez pas tout à fait tort ; depuis quelque temps je suis d'un galant achevé, parce que je ne puis être autrement ; je fais de l'esprit, et les femmes déclarent que personne ne sait louer et vanter comme moi (et mentir, ajouterez-vous, car on ne s'en tire pas sans cela, vous le savez !) – Je voulais parler de mademoiselle de B*** ; son âme ardente brille dans ses yeux bleus. Son rang lui est à charge, il ne remplit aucun des souhaits de son cœur. Elle

aspire sans cesse à s'éloigner du fracas : que d'heures nous avons passées à rêver un bonheur sans mélange, au sein des scènes champêtres ; que de fois n'avons-nous pas parlé de vous. Que de fois elle est forcée de vous rendre hommage ! Forcée ? non, elle s'y plaît, elle aime tant à m'entendre parler de vous, elle vous chérit.

Oh ! si j'étais assis à vos pieds dans votre petit cabinet favori, et que nos chers petits, tournant, sautant autour de moi, vinssent, par leur tapage, à vous étourdir, je les rassemblerais tous dans un coin, je leur ferais un conte effrayant, ils ne souffleraient plus !

Le soleil se couche majestueusement au-delà de ces collines resplendissantes de neige, l'ouragan est dissipé, et moi ! – il faut que je rentre dans ma cage ! – Adieu ! Albert est-il auprès de vous ? et comment ? – Dieu me pardonne cette question !

8 février.

Voilà huit jours que nous avons le temps le plus affreux, et je m'en réjouis, car depuis que je suis ici, pas un beau jour n'a lui au ciel pour moi, qu'un importun ne soit venu le troubler ou l'empoisonner. Du moins, à présent qu'il pleut, vente, gèle et dégèle, ah ! me dis-je, il ne peut faire plus mauvais à la maison que dehors, ni aux champs qu'à la ville, et je suis content. Si le soleil, en se levant, promet un jour serein, je ne puis m'empêcher de m'écrier : voici donc encore une faveur céleste dont les humains vont se priver mutuellement. Il n'est rien, rien au monde qu'ils ne s'envient, qu'ils ne s'arrachent : santé, bonne renommée, joie, repos ! et la plupart du temps par ineptie et petitesse d'esprit, mais, vous diront-ils, dans les meilleures intentions. Je serais quelquefois tenté de les prier à genoux de ne pas déchirer leurs propres entrailles avec tant de fureur.

17 février.

Je crains fort que l'ambassadeur et moi, ne soyons plus longtemps d'accord. Le personnage est complètement insupportable. Sa manière de

travailler et d'expédier les affaires, est si ridicule, que je ne puis prendre sur moi de ne pas le contredire, et même de faire quelquefois à ma tête ; ce qui, naturellement, n'a jamais l'avantage de lui plaire. Il a même porté plainte à la cour à ce sujet, et le ministre m'a adressé une réprimande, bien douce, à la vérité, mais c'était toujours une réprimande. J'allais solliciter mon congé, lorsque je reçus de lui une lettre particulière, lettre devant laquelle j'ai fléchi le genou, pour adorer le sens droit, noble et élevé qui l'a dictée. Comme il réprime l'excès de ma sensibilité ! comme il rend justice à mes idées (même outrées) d'activité, d'influence sur autrui, de pénétration dans les affaires, qu'il a la bonté de traiter de noble ardeur de jeunesse ! Il ne cherche pas à les étouffer, mais à les adoucir, et les diriger vers un but où elles puissent agir dans tout leur ressort et leur avantage. Aussi ai-je pris de la force pour huit jours, et suis-je réconcilié avec moi-même. Cette paix est un trésor, c'est la vraie félicité ! Ah ! mon ami, pourquoi faut-il que ce joyau soit aussi fragile qu'il est rare et précieux ?

20 février.

Que Dieu répande sa bénédiction sur vous, mes amis, qu'il vous donne tous les jours de bonheur qu'il me retranche !

Je te rends grâce, Albert, de m'avoir trompé ! J'attendais la nouvelle du jour de votre union ! ce jour-là, je m'étais proposé de détacher solennellement de la muraille la silhouette de Charlotte, et de l'ensevelir sous d'autres papiers. Vous voilà unis, et son image est encore là ! eh bien ! qu'elle y reste ! Et pourquoi pas ? La mienne n'est-elle pas aussi chez vous ? Sans te nuire, ne suis-je pas aussi dans le cœur de Charlotte ? Oui, je le sais, j'y ai la seconde place, je veux, je dois la conserver. Oh ! je deviendrais furieux, si elle pouvait oublier... Albert, rien que cette idée c'est tout un enfer ! Albert, adieu ! adieu, ange du ciel ! adieu, Charlotte !

15 mars.

Je viens d'éprouver un désagrément qui me chassera d'ici. Je grince des dents ! Par la mort ! il est sans remède, et vous en êtes seuls la cause, vous, qui m'avez excité, tourmenté, contraint à accepter un emploi qui n'était point de mon goût. Eh bien ! voilà où j'en suis : soyez contents ; et afin que tu ne viennes pas me redire que mes idées exagérées grossissent tout, je vais te faire de mon aventure un récit net et détaillé comme une chronique.

Le comte de C*** m'aime, me distingue ; cela est connu, et je te l'ai dit cent fois. Je dînais hier chez lui ; c'était précisément son jour de grande assemblée : on attendait ce soir-là toute la haute noblesse du lieu ; je n'avais nullement pensé à cette assemblée, encore moins à l'étiquette qui nous en bannissait, nous autres subalternes. – Fort bien. Après le dîner, nous passons au salon, le comte et moi ; nous causons : le colonel de B*** arrive, se mêle de la conversation, et l'heure de l'assemblée approchait, moi toujours ne songeant à rien. La porte s'ouvre, et je vois entrer très haute et très puissante dame de S*** avec son noble époux, sa grande et niaise fille, cet oisillon bien couvé, à la gorge plate, à la taille de guêpe : tout en passant, leurs yeux, leurs narines me lançaient leur profond dédain. Toute cette engeance me déplaissant mortellement, je ne pensais qu'à m'esquiver, et j'attendais seulement que le comte fût dégagé du babil fadasse dont on l'accablait, lorsque mademoiselle de B*** entra. Comme mon cœur s'épanouit toujours un peu à sa vue, je demeurai ; je me plaçai derrière son fauteuil, et ce ne fut qu'au bout de quelque temps, que je m'aperçus qu'elle me parlait d'un air moins ouvert que de coutume, et même avec quelque embarras. – Cela me frappa. – « Ressemble-t-elle aussi à tout » ce monde, dis-je ? » – J'étais piqué, et voulais sortir. – Cependant, je restai encore ; je ne demandais qu'à la justifier. J'espérais un mot d'elle, et... ce que tu voudras. – Le cercle continue à s'agrandir : d'abord, c'est le baron de F***, affublé du costume complet, qu'il porta au couronnement de l'empereur François I^{er} ; le conseiller aulique R***, annoncé ici comme un personnage titré et sous le nom de M. de R*** ; il était accompagné de sa sourde moitié ; n'oublions pas le malheureux J*** qui remplace ce qui lui manque dans sa garde-robe gothique par des fanfreluches modernes. – Enfin les voilà tous en tas. Je veux adresser la parole à quelques individus de ma connaissance, je les trouve tous très laconiques. Je pensais et ne prenais

garde qu'à mademoiselle de B***. Je ne m'apercevais pas que les femmes, à l'extrémité du salon, se chuchotaient à l'oreille, que cela circulait parmi les hommes, que madame de S*** s'entretenait avec le comte. (Tout cela m'a été raconté depuis par mademoiselle de B***). Enfin, le comte vint lui-même à moi, et me tira dans l'embrasure d'une croisée. – « Vous connaissez, me dit-il, notre bizarre étiquette ; la société, à ce qu'il me semble, ne vous voit point ici avec plaisir. Je ne voudrais pas pour tout au monde. » – « Excellence, lui répondis-je, en l'interrompant, je vous demande un million de pardons ; j'aurais dû y songer plus tôt, et vous excuserez cette inconséquence. J'ai déjà voulu me retirer, un mauvais génie m'a retenu », ajoutai-je en souriant et en faisant ma révérence. – Le comte me serra la main avec une expression qui disait tout. Je m'échappai de l'illustre assemblée, montai en cabriolet, et allai à M***. Du haut de la colline, je contemplai le coucher du soleil, et là je lus ce superbe chant d'Homère, où Ulysse reçoit l'hospitalité du divin gardeur de pourceaux. Tout cela était parfait.

Le soir, je reviens à la ville pour souper ; il n'y avait encore que peu de monde à notre auberge ; on avait relevé un bout de nappe pour jouer aux dés. Arrive le brave Adelin ; il accroche son chapeau en me fixant, m'aborde, et me dit à voix basse : « Tu as eu des désagréments ! » – « Moi, dis-je ? » – « Le comte t'a fait quitter l'assemblée. » – « La peste les étouffe ! m'écriai-je ; j'ai été charmé de me voir en plein air. » – « A merveille, répliqua-t-il, si tu le prends aussi légèrement ! Je suis cependant fâché que la chose soit déjà répandue partout. » – Je commençai à me sentir mortifié. – Tous ceux qui venaient à table, et me regardaient !... « Ils sont au fait de mon aventure », me disais-je, et mon sang bouillait.

Maintenant que partout où je vais, on me poursuit d'une pitié offensante ; maintenant que mes envieux triomphent et disent : « Voilà ce qui arrive aux fats présomptueux, qui, pour quelques grains d'esprit, se croient le droit de se mettre au-dessus de toutes les bienséances 1 » – Oui, quand on entend ce stupide bavardage, on se donnerait volontiers du couteau par le cœur ; car, que l'on vienne me célébrer la fermeté tant qu'on voudra, montrez-moi l'homme qui peut endurer que des gredins parlent mal de lui, quand malheureusement ils ont quelque prise sur lui. – Oh ! si leur babil est vide

de sens, et n'a pas de fondement, alors, certainement on peut les laisser dire et se moquer d'eux.

16 mars.

Tout me tracasse, tout m'irrite. Aujourd'hui je rencontre mademoiselle de B*** à la promenade ; je ne puis m'empêcher de l'aborder, et aussitôt que nous avons été un peu écartés de la compagnie, de lui témoigner combien j'avais été sensiblement affecté de la conduite qu'elle a tenue récemment à mon égard. « Oh ! Werther, me dit-elle, avez-vous pu expliquer ainsi mon embarras, vous qui connaissez mon cœur ? Que n'ai-je pas souffert pour vous dès l'instant où j'entrai au salon ! Je prévoyais tout ; cent fois je fus au moment de vous le dire. Je savais que la de S*** et la de T*** quitteraient la place avec leurs maris plutôt que de rester dans votre société ; je savais que le comte ne prendrait jamais sur lui de leur tenir tête, – et aujourd'hui quel esclandre ! » – « Comment ! mademoiselle ! » m'écriai-je, et je cherchais à déguiser mon trouble, car tout ce qu'Adelin m'avait dit la veille, courut à l'instant dans mes veines comme de l'huile bouillante. – Que cela m'a déjà coûté ! ajouta la douce créature, tandis que je voyais les larmes rouler dans ses yeux ! – Je n'étais plus maître de moi, je fus au moment de me jeter à ses pieds. « Expliquez-vous, lui dis-je. » Ses joues étaient baignées de pleurs. J'étais hors de moi : elle les essuya sans vouloir les cacher. – « Vous connaissez ma tante, reprit-elle ; elle était présente : ah ! de quel œil elle a considéré tout ceci ! Werther, hier au soir et ce matin, il m'a fallu essuyer une mercuriale sur ma liaison avec vous. Il m'a fallu vous entendre rabaisser, humilier, et je n'ai pu, je n'ai osé vous défendre qu'à demi. »

Chacune de ses paroles me perçait le cœur comme un fer aigu. Elle ne sentait pas que par pitié il aurait fallu me taire tout cela. Elle observa de plus combien on allait encore faire de caquets sur cette aventure, combien une espèce de gens en allait triompher ! quel plaisir, quelle jouissance allait leur procurer désormais la punition de ce qu'ils me reprochaient depuis longtemps, de mon arrogance et de mon dédain pour les autres ! – Entendre

tout cela d'elle, Wilhelm, avec le ton du plus sincère intérêt ! – J'étais anéanti, et suis encore tout furieux. Je voudrais que quelqu'un osât me parler en face, pour pouvoir lui plonger mon épée dans le sein ; je me trouverais mieux si je voyais du sang. Ah ! j'ai cent fois saisi un couteau, pour donner de l'air à mon cœur oppressé. J'ai ouï parler d'une noble race de chevaux, qui, lorsqu'ils sont violemment échauffés par une longue course, s'ouvrent par instinct la veine avec les dents, pour soulager leur respiration. – Cette envie me prend souvent de m'ouvrir la veine, pour me procurer une éternelle liberté.

24 mars.

J'ai présenté ma démission à la cour, et elle sera acceptée, j'espère. Vous me pardonnerez de n'avoir pas préalablement sollicité votre permission. Il faut absolument que je parte, et je sais d'avance tout ce que vous avez à me dire, pour me persuader de rester : ainsi – fais avaler tout doucement la pilule à ma mère ; je ne puis me venir en aide à moi-même, il faut donc bien qu'elle m'excuse, si je ne puis la contenter non plus. Au vrai, cela doit l'affecter ! Voir tout à coup son fils faire halte dans cette carrière qui devait le mener tout droit au conseil privé et aux ambassades ! le voir revenir sur ses pas, pour ramener sa monture à l'écurie ! faites maintenant de tout cela ce que vous voudrez ; combinez toutes les hypothèses possibles, dans lesquelles je pouvais et devais rester : il suffit, je pars ; et afin que vous sachiez où je vais, je vous dirai que le prince de *** est ici ; il veut bien trouver de l'agrément dans ma société. Ayant appris ma résolution, il m'a prié de l'accompagner dans ses terres, et d'y aller passer le printemps. Je serai entièrement laissé à moi-même, il me l'a promis ; et comme nous nous entendons jusqu'à un certain point, j'en veux courir la chance, et je pars avec lui.

19 avril.

Je te remercie de tes deux lettres. Je n'y ai point répondu, parce que j'attendais, pour fermer celle-ci, que j'eusse reçu mon congé de la cour. Je craignais que ma mère ne s'adressât au ministre, pour entraver mon projet. – Mais la chose est faite, le congé est là devant moi. Je ne vous dirai point avec combien de peine on a accepté cette démission, ni tout ce que le ministre m'écrit à ce sujet : vous éclateriez de plus belle en lamentations. Le prince héréditaire m'a envoyé vingt-cinq ducats dans un billet qui m'a touché aux larmes : je n'ai donc pas besoin de l'argent pour lequel j'écrivis dernièrement à ma mère.

5 mai.

Demain je pars, et le lieu de ma naissance n'étant qu'à six milles de ma route, je veux le revoir, je veux me rappeler ces jours fortunés, qui étaient une suite de songes heureux. J'entrerai par cette même porte par laquelle ma mère et moi sortîmes, lorsque à la mort de mon père, elle abandonna ce cher endroit, si tranquille, pour aller s'enfermer dans sa maudite ville. Adieu, Wilhelm, tu auras des nouvelles de mon voyage.

9 mai.

Jamais pèlerin n'a visité les saints lieux avec autant de piété, que j'en ai ressenti à l'aspect des lieux qui m'ont vu naître. Que de sentiments inattendus se sont élevés dans mon sein ! Près du grand tilleul qui se trouve sur le chemin de S***, à un quart de lieue de l'endroit, je descendis de voiture, et je dis au postillon d'avancer sans moi, afin de pouvoir mieux, à pied, savourer selon mon cœur mes souvenirs dans toute leur vivacité, toute leur fraîcheur. – J'étais là, sous ce tilleul, qui jadis, au temps de mon enfance, était le but et la limite de mes promenades. – Quel changement ! Autrefois, dans une heureuse ignorance, je n'aspirais qu'à m'élancer dans un monde inconnu, où j'espérais tant de vraies jouissances pour mon cœur, où je me flattais de remplir, de calmer mon âme remplie d'aspirations inquiètes. – Me voilà revenu de ce monde ! – et, ô mon ami, avec combien

d'espérances déçues, avec combien de plans échoués ! – Je voyais devant moi la montagne qui fut tant de fois l'objet de mes vœux : je m'asseyais, je restais là des heures entières ; mon esprit, vivement exalté, me transportait au delà des hauteurs ; je me perdais en imagination dans les forêts, dans les vallées qui se déployaient à mes yeux ravis sous les brumes du lointain ; et quand enfin il fallut redescendre au temps fixé, que j'avais de peine à m'arracher de ce lieu de délices ! – Cependant j'approchais de la ville ; je saluais tous les jardins, tous les pavillons que j'avais connus : – tous les nouveaux me choquaient, tous les changements me déplaisaient. J'arrivai à la porte, et me retrouvai à l'instant tout à fait. Mon ami, je ne puis entrer dans les détails ; autant mes sensations avaient pour moi du charme, autant le récit en serait monotone. J'avais résolu de demeurer sur le marché, près de notre ancienne maison. En passant, je remarquai que l'école où dans mon enfance une vieille bonne femme nous entassait les uns sur les autres, était changée en boutique d'épicier. Je me rappelai les chagrins, les larmes, les angoisses, les serrements de cœur que j'avais eu à essuyer dans ce trou. – A chacun de mes pas s'attachait un souvenir : non, je te le répète, jamais pèlerin n'éprouva en Terre Sainte, d'émotions plus religieuses, plus profondes. – Un exemple entre mille : je descendis la rivière jusqu'à une certaine ferme où je venais souvent ; c'était là que mes petits camarades et moi nous nous amusions à qui ferait faire à sa pierre les plus beaux ricochets sur l'eau. – Je me ressouvins si vivement des moments où, arrêté sur les bords, les yeux fixés sur le courant, je le suivais par la pensée ! Comme mon esprit aventureux me représentait sous des couleurs romanesques les contrées qu'il allait arroser ! Mais bientôt mon imagination rencontrait des bornes, et je la forçais cependant de s'égarer. de toujours s'égarer, jusqu'à ce que je me perdisse tout à fait dans la perspective d'un lointain imperceptible. Vois, mon ami ; telles étaient les limites heureuses où vivaient nos bons aïeux ! Leurs sensations, leurs poésies avaient quelque chose de la naïveté de l'enfance ! Quand Ulysse parle de l'Océan sans fond et sans limites, de la terre que rien ne circonscrit, n'est-ce pas là la vérité proportionnée à l'homme ? cela va au cœur, c'est plein de mystère. De quoi me sert-il de pouvoir répéter avec tout écolier que cette terre est ronde ? Il

n'en faut à l'homme que quelques mottes pour soutenir sa vie, et moins encore pour y reposer ses restes.

Me voici aujourd'hui au pavillon de chasse du prince. Il est facile de vivre auprès de lui, il est vrai et simple. Il est entouré d'individus singuliers que je ne comprends pas. Ils n'ont point l'air de fripons, et cependant n'ont pas non plus la mine d'honnêtes gens. Quelquefois je leur trouve un air de loyauté et cependant je ne puis me fier à eux. Ce qui me fait encore de la peine, c'est que le prince parle fréquemment de choses qu'il n'a que lues ou ouï dire, et toujours sous le point de vue où l'objet lui a été présenté par autrui.

Il fait aussi plus de cas de mon esprit et de mes talents, que de ce cœur qui fait cependant tout mon orgueil, de ce cœur, l'unique source de toutes mes affections, de toutes mes facultés, de tout bonheur et de toute misère. Hélas ! ce que je sais, tout le monde peut le savoir ; – mais mon cœur, mon cœur n'est qu'à moi !

26 mai.

J'avais quelque chose en tête, dont je ne voulais vous parler qu'après l'avoir exécuté : à présent qu'il n'en sera rien, je puis vous le dire. Je voulais aller faire la guerre, ce désir m'a tenu longtemps au cœur ; ce fut le premier motif qui m'engagea à suivre ici le prince, qui est général au service de Russie. Pendant une promenade, je lui découvris mon projet ; il fit tout pour me dissuader, et il y aurait eu encore plus de passion que de caprice en moi, si je ne m'étais rendu à ses raisons.

11 juin.

Dis ce que tu voudras, je ne puis rester plus longtemps. Que ferais-je ici ? Le temps me pèse. Le prince me traite aussi bien que l'on peut traiter un homme, et cependant je ne suis pas à mon aise. Nous n'avons au fond rien de commun l'un avec l'autre. C'est un homme d'esprit, mais d'un esprit tout vulgaire ; son entretien n'a pas plus de charmes pour moi, que n'en

aurait un livre bien écrit. Encore huit jours, et je recommence à errer çà et là. Ce que j'ai fait de mieux ici, ce sont mes dessins. Le prince est amateur, et serait même connaisseur éclairé, s'il n'était pas borné partout l'attirail pédantesque des règles et de la terminologie. Quelquefois je grince les dents d'impatience, lorsque dans le feu de l'imagination, je le promène dans les champs de la nature et de l'art, et qu'il pense faire merveille, en venant fourrer mal à propos un mot technique bien scientifique.

16 juillet.

Oui, certes, je ne suis qu'un pèlerin, un vagabond sur cette terre ! Êtes-vous donc autre chose ?

18 juillet.

Où je veux aller ! écoute, que je te le dise en confidence. Je reste encore quinze jours ici, et puis, je me suis fait accroire que je voulais visiter les mines de*** ; mais au fond, il n'en est rien ! je ne veux que me rapprocher de Charlotte : voilà tout. Et je ris de mon propre cœur ! – Et je fais toutes ses volontés !

29 juillet.

Non, tout est bien ! tout est au mieux ! – Moi ! – son mari ! O Dieu, si tu m'avais destiné tant de bonheur, ma vie n'eût été qu'une adoration continuelle. – Je ne veux point discuter. – Pardonne-moi mes larmes, pardonne-moi mes vœux illusoires ! – Elle ! elle ma femme ! si j'eusse pu serrer dans mes bras la plus aimable créature qui soit sous le soleil ! – un frisson mortel s'empare de tout mon être, Wilhelm, quand Albert ose entourer de ses bras sa taille charmante.

Et dois-je le dire ? Pourquoi pas, mon ami ? Elle aurait été plus heureuse avec moi qu'avec lui ! Oh ! il n'est pas homme à savoir remplir tous les

souhaits d'un cœur comme celui-là ! Il manque d'une certaine sensibilité, il manque. – Prends-le comme tu voudras. – Son cœur ne sympathise pas avec les nôtres, au passage d'un livre chéri où le mien et celui de Charlotte se rencontrent et battent à l'unisson, en cent autres cas où nous venons à énoncer notre sentiment sur l'action d'un tiers. Cher Wilhelm ! mais il est vrai qu'il l'aime de toute son âme ; et, que ne mérite pas un tel amour ? –

Un homme insupportable m'a interrompu. Mes larmes sont taries ; je suis distrait, adieu, mon ami !

4 août.

Ce n'est pas à moi seul que cela arrive : tous les hommes sont abusés dans leurs espérances, trompés dans leur attente. J'ai été voir ma bonne femme sous les tilleuls. L'aîné des garçons accourut au-devant de moi ; ses cris de joie amenèrent la mère qui paraissait fort abattue. Son premier mot fut : « Ah ! mon bon monsieur, mon pauvre Jean est mort ! » c'était le plus jeune de ses enfants. – Je gardais le silence. – « Mon mari, continua-t-elle, est revenu de Suisse, et n'a rien rapporté ; sans quelques bonnes âmes, il aurait été réduit à mendier pour revenir ; il a eu la fièvre en chemin. » – Je ne pus lui rien dire. – Je donnai quelque chose à l'enfant. Elle me pria d'accepter quelques pommes. Je les pris, et m'éloignai de ce lieu de triste souvenir.

21 août.

Le temps de tourner la main, et tout change pour moi. Quelquefois un joyeux rayon de vie jette une demi-clarté dans les ténèbres de mon âme, et à l'instant il disparaît. – Si je me perds dans mes rêveries, je ne puis m'abstenir de cette pensée : quoi, si Albert mourait ! tu serais ! Oui, elle deviendrait... – Et je... – Alors, je cours, je m'élance après ce fantôme, jusqu'à ce qu'il me conduise au bord de l'abîme, dont l'aspect me fait tressaillir.

Si je sors de la ville, si je me retrouve sur ce même chemin, que je pris la première fois pour aller chercher Charlotte et la conduire au bal, quel changement s'offre à moi ! Tout, tout est évanoui ! Il ne me reste pas même un trait de ce monde qui a passé, pas une émotion des sentiments qui m'agitèrent alors. Je suis tel que l'ombre d'un puissant prince, qui s'échappant du tombeau pour aller revoir le palais somptueux qu'il bâtit pour un fils chéri, qu'il orna de toute la splendeur, de toute la magnificence des rois, ne trouve plus que d'affreux débris, que de tristes ruines ensevelies sous la cendre.

3 septembre.

Souvent je ne comprends pas comment un autre peut l'aimer, ose l'aimer, tandis que mon amour pour elle est si plein, si profond, si exclusif, tandis que je ne connais, ne sens, ni ne vois qu'elle !

4 septembre.

Oui, c'est ainsi : la nature s'incline vers l'automne, et l'automne va régner en moi comme autour de moi. Mes feuilles jaunissent, et les feuilles des arbres qui m'entourent commencent à tomber. Ne t'ai-je pas parlé jadis d'un jeune valet de ferme, dans le temps de mon arrivée ici ? Je me suis de nouveau informé de lui à Walheim ; on m'a dit qu'il avait été chassé, et personne ne voulut m'en apprendre davantage. Hier, par hasard, je le rencontrai sur le chemin qui mène à un autre village ; je l'abordai, et il me raconta son histoire, qui m'a touché à un point que tu comprendras aisément, lorsque je t'en aurai fait part. Mais, à quoi bon tout cela ? Pourquoi ne gardé-je pas pour moi ce qui me tourmente et m'afflige ? Pourquoi vouloir t'affliger aussi ? Pourquoi te fournir sans cesse des occasions de me plaindre et de me gronder ? – Mais, qu'y faire ? Cela tient peut-être aussi à ma destinée.

Ce ne fut d'abord qu'avec une tristesse morne, dans laquelle même je crus démêler de la honte, que le jeune homme répondit à mes questions ;

mais bientôt, plus ouvert, il se reconnut lui-même en me reconnaissant, m'avoua ses fautes, et déplora son malheur. Que ne puis-je, mon ami, te rendre chacune de ses paroles ! Il confessa, il me raconta même avec une sorte de jouissance et de bonheur, tirée de ses ressouvenirs, que sa passion pour la fermière chez laquelle il servait s'était accrue de jour en jour ; qu'à la fin il ne savait plus ce qu'il faisait, ni, selon son expression, où donner de la tête. Il avait perdu la faim, la soif, le sommeil ; il étouffait ; il faisait ce qu'il ne devait pas faire ; il oubliait les commissions qu'on lui donnait ; il était comme poursuivi par un mauvais génie. Un jour enfin, la sachant dans une chambre haute, il était monté, ou plutôt avait été entraîné après elle par une force invincible : celle qu'il adorait n'ayant pas voulu écouter ses prières, il chercha à s'emparer d'elle par la force. Il ne sait pas comment cela est arrivé, et prend Dieu à témoin, que ses vues sur elle ont toujours été honnêtes, et qu'il ne désirerait rien tant au monde que de se voir l'époux de cette femme, que de pouvoir passer sa vie avec elle. – Après avoir longtemps parlé, il commença à s'arrêter, comme quelqu'un qui a encore quelque chose à dire, et n'ose s'expliquer. Enfin il m'avoua avec timidité les petites familiarités qu'elle lui permettait, les légères faveurs qu'elle lui accordait. Il s'interrompit deux ou trois fois, et répéta les plus vives protestations, qu'il ne parlait pas ainsi pour lui faire tort ; qu'il l'aimait et l'estimait tout comme auparavant ; qu'il n'avait rien dit à personne de tous ces détails, et ne m'en parlait que pour me convaincre, qu'il n'était pas un misérable ni tout à fait hors de son bon sens. – Et ici, mon très cher, je recommence ma vieille chanson, et mon refrain éternel : si je pouvais te représenter cet homme, tel qu'il était, tel qu'il est encore devant moi ! Si je pouvais te faire un rapport exact et fidèle, pour que tu sentisses quel intérêt je prends et je dois prendre à son sort ! mais c'en est assez. – Toi, qui sais aussi quel est mon sort, toi qui me connais, tu ne sais que. trop ce qui m'attire vers tous les malheureux, et particulièrement vers celui-ci.

En relisant cette feuille, je m'aperçois que j'ai oublié de raconter la fin de l'histoire, mais elle se laisse aisément deviner. La belle fermière se défendit contre ses attaques : un de ses frères survint ; il haïssait le jeune homme depuis longtemps ; il souhaitait le voir hors de la maison, parce qu'il

craignait qu'un nouveau mariage de sa sœur qui n'a pas d'enfans n'enlevât aux siens une succession sur laquelle il comptait déjà.

Ce frère l'a sur-le-champ chassé de la maison, et a fait un tel esclandre, que la femme même. quand elle l'eût voulu, n'eût point osé le reprendre. Actuellement, elle a pris un autre valet, et à son sujet, dit-on, elle est de nouveau brouillée avec son frère. On assure qu'elle l'épousera ; si cela doit arriver, m'a dit le jeune homme, il est bien résolu à ne pas y survivre.

Ce que je te raconte n'est ni exagéré, ni embelli. – Au contraire, je puis bien dire que mon récit est faible. Je l'ai gâté, en employant les mots usités dans ce qu'on appelle le monde poli.

Cet amour, cette fidélité, cette passion, ne sont donc pas des fictions poétiques ! Tout cela existe dans toute sa pureté, chez une espèce d'hommes, que nous nommons grossiers et incultes, nous, gens civilisés, façonnés, réduits à rien ! – Lis cette histoire avec réflexion, je te prie. Je suis calme aujourd'hui en te l'écrivant : tu vois à mon écriture que je ne griffonne pas aussi horriblement que de coutume ; lis, cher Wilhelm, et pense, pense que c'est aussi l'histoire de ton ami. Oui, voilà ce que j'ai éprouvé, voilà ce qui m'arrivera, et je ne suis pas à moitié si brave, pas à moitié si résolu, que le pauvre malheureux, auquel je n'ose presque avoir la présomption de me comparer.

5 septembre.

Elle avait écrit un billet à son mari, que quelques affaires retenaient à la campagne ; il commençait par ces mots : « Mon cher, mon bon ami, reviens le plus vite que tu pourras, je t'attends avec mille joies. » – Un ami qui survint, l'informa qu'Albert, à raison de certaines circonstances, ne pouvait être de retour de sitôt. Le billet resta là, et me tomba le soir dans les mains. Je le lus et souris ; elle m'en demanda la cause. – Que l'imagination est un don céleste ! m'écriai-je. J'ai pu me persuader un instant, que ces mots m'étaient adressés ! Elle ne répliqua rien, parut mortifiée, et je me tus.

6 septembre.

Il m'en a beaucoup coûté, jusqu'à ce que j'aie pu me résoudre à renoncer à ce simple frac bleu, que je portais la première fois que je dansai avec Charlotte ; mais il n'était vraiment plus présentable. Pour me consoler, je m'en suis fait faire un tout pareil, même collet, mêmes revers, le gilet et les culottes chamois.

Eh bien ! avec tout cela, il n'aura pas absolument le même effet. Je ne sais. – Je pense qu'avec le temps, il me deviendra plus cher et me tiendra lieu de l'autre.

12 septembre.

Elle avait été absente quelques jours, pour aller chercher Albert à la campagne. Aujourd'hui j'ai été la voir ; elle est venue au-devant de moi, et j'ai baisé sa main avec mille transports.

Un serin, perché sur une glace, vint voler sur son épaule. « Voici un nouvel ami, me dit-elle, en l'appelant et lui présentant le doigt ; il est destiné à mes enfants ; il est par trop aimable ! Voyez-le ! quand je lui donne du pain, il voltige, il becquète avec tant de grâces ! Il vient aussi me baiser, voyez ! »

Elle l'approcha de sa bouche : le charmant petit oiseau se pressait sur ses lèvres de rose, aussi voluptueusement que s'il avait pu sentir tout le bonheur dont il jouissait.

« Il faut bien aussi qu'il vous baise, » dit-elle, en me présentant le joli serin. Je tenais entre mes lèvres ce bec qui sortait des siennes ; et ce picotement fut comme un souffle précurseur, un avant-goût des délices de l'amour.

– « Son baiser, dis-je, n'est pas tout à fait désintéressé ; il cherche de la nourriture, et mes caresses vides ne le satisferont pas. »

– « Il prend son manger de ma bouche, » répondit-elle ; et elle lui offrit de la mie de pain sur ses lèvres, qu'épanouissaient la bonté et l'innocente joie.

Je détournai le visage : elle devrait s'en abstenir ! elle ne devrait pas allumer mon imagination par ces images d'innocence et de félicité célestes ; elle ne devrait pas réveiller mon cœur de cet engourdissement, où il est quelquefois bercé par l'indifférence de la vie ! – Et pourquoi pas ? – Elle a tant de confiance en moi ! elle sait combien je l'aime !

15 septembre.

On pourrait devenir enragé, Wilhelm, en voyant des hommes, qui n'ont ni sens, ni âme, pour le petit nombre d'objets, qui ont encore quelque valeur sur la terre ? Tu connais les noyers sous lesquels je m'assis avec Charlotte chez le bon pasteur de Saint***. Ces magnifiques noyers qui remplissaient mon âme de contentement, quel jour imposant et doux, quelle fraîcheur ils donnaient à la cour du presbytère ! Quelles superbes branches ! que l'on aimait à se reporter jusqu'aux vénérables pasteurs qui les avaient plantés ! Le maître d'école nous a souvent dit le nom de l'un d'eux, qu'il avait entendu prononcer à son grand-père. Ce fut un excellent homme, et sa mémoire m'était toujours présente et sacrée quand je me trouvais sous ces arbres. D'honneur, le maître d'école avait les larmes aux yeux en nous racontant hier qu'ils étaient abattus. – Abattus ! Dans ma fureur, je poignarderais le misérable, le chien qui a osé leur porter le premier coup. Moi, qui prendrais volontiers le deuil, si j'avais deux arbres semblables dans ma cour, et que l'un d'eux vînt à mourir de vieillesse, moi, il faut que je sois témoin de ce spectacle ! Vois cependant ce que c'est que la sensibilité de l'homme ! Tout le village murmure, et j'espère que la femme du pasteur sentira quelle blessure elle a faite à tout l'endroit, en voyant diminuer chez elle les présents de beurre, d'œufs et de toute espèce. C'est la femme du nouveau pasteur (nous avons aussi perdu l'ancien), créature maigre, sèche et acariâtre, qui a bien raison de ne prendre d'intérêt à personne, car personne n'en prend à elle. C'est une folle qui se donne pour savante, qui se mêle d'études sur le canon des Ecritures, travaille sur un plan tout nouveau à la réformation morale et critique de la chrétienté, et lève les épaules de pitié sur les *extravagantes rêveries de Lavater*. Elle a une santé totalement délabrée, et ne jouit par conséquent d'aucun plaisir sur

cette terre. Il n'y avait au monde qu'une créature semblable, qui pût abattre mes noyers. Non, mon ami, je n'en reviens pas ! imagine-toi que les feuilles mortes salissaient la cour de madame, que les branches lui ôtaient le jour ; – et puis, quand les noix étaient mûres, les petits garçons venaient jeter des pierres pour en avoir : ce tapage lui donnait des maux de nerfs, et la troublait dans ses profondes méditations, lorsqu'elle était occupée à peser les opinions de *Kennicot*, *Semler* et *Michaëlis*. En voyant les gens du village, et particulièrement les vieux, si mécontents, je leur demandai pourquoi ils l'avaient souffert ? – « Quand le maire veut quelque chose dans ce pays, me dirent-ils, que pouvons-nous faire ? » Mais savez-vous ce qui est arrivé ? Le pasteur, déjà las des bizarreries de sa femme, voulant du moins en retirer quelque profit cette fois, s'imagina qu'il allait partager le produit des arbres avec le maire : la chambre des domaines l'apprend, et intervient, en vertu de vieilles prétentions sur la partie de la cour du presbytère, où étaient situés les noyers. Elle s'en empare, et les vend au plus offrant. Ils sont par terre ! Oh ! si j'étais prince, je voudrais que la méchante femme, le maire et la chambre. – Prince ! – Ah ! si j'étais prince, que m'importeraient tous les arbres de mes Etats ?

10 octobre.

Pourvu que je voie seulement ses yeux noirs, je me trouve déjà mieux ! – Croirais-tu que ce qui me peine, c'est qu'Albert n'a pas l'air aussi heureux – qu'il l'espérait, – que je pense que je serais, si... – Je ne fais guère de ces réticences, mais ici je ne puis m'exprimer différemment, – et cela me paraît assez clair.

12 octobre.

Ossian a pris la place d'Homère dans mon cœur. Quel monde que celui où son génie sublime me transporte ? Errer à travers les bruyères, au milieu de la tempête qui gronde, et roule devant elle, à la pâle clarté de la lune, les

vapeurs nébuleuses chargées des spectres de nos pères ! Du sommet des montagnes, au milieu du fracas du torrent impétueux, entendre les lugubres gémissements des fantômes, du fond de leurs cavernes ; recueillir les accents plaintifs de la jeune fille désespérée, courbée sur ces quatre masses de pierre, qu'ont recouvertes l'herbe et la mousse, et sous lesquelles repose son bien-aimé, victime des cruels combats ! J'aperçois le barde aux cheveux blancs, parcourant la vaste bruyère ; il y cherche les traces de ses pères, et n'y trouve, hélas ! que leurs tombeaux ! Alors, accablé de tristesse, il tourne ses regards vers la brillante étoile du soir, qui éteint ses feux dans les flots roulants de la mer ; les temps écoulés revivent dans l'âme du héros, ces temps où le rayon propice de l'astre secondait les exploits du brave, où la lune éclairait sa proue couronnée de fleurs au retour de la victoire. Je lis la profonde douleur gravée sur le front du noble barde ; je le vois, lui, le dernier rejeton de sa race, délaissé sur la terre, languissant et penché vers la tombe. Il s'enivre d'une joie toujours nouvelle, d'une joie douloureuse à la fois et délicieuse, dans la présence désormais sans force des ombres de ses ancêtres ; il attache ses regards sur la terre froide, sur l'herbe balancée par le souffle des vents, et s'écrie : Le voyageur viendra, il va venir, celui qui m'a connu dans ma beauté, et il demandera : où est le chanfre des combats, le noble fils de Fingai ? son pied s'imprime sur ma tombe, et c'est en vain qu'il me cherche sur la terre des vivants. – O mon ami, embrasé à ce feu divin, je voudrais, tel qu'un brave et fidèle écuyer, tirer l'épée, délivrer d'un seul coup mon prince des longs tourments d'une vie si lente à s'éteindre, et envoyer mon âme rejoindre le demi-dieu dans la sphère céleste !

19 octobre.

Ciel ! quel vide affreux se fait sentir dans mon sein ! Ah ! me dis-je souvent, si tu pouvais la presser une fois, seulement une fois contre ton cœur, tout ce vide serait à l'instant rempli !

26 octobre.

Oui, je suis persuadé, mon ami, toujours de plus en plus persuadé, que c'est peu de chose, bien peu de chose que l'existence d'une créature.

Une amie de Charlotte vint la voir : je passai dans un appartement voisin, pour y prendre un livre ; impossible de lire. Une plume était là, j'essayai d'écrire. Je les entendais parler bas : elles se racontaient des choses insignifiantes, des nouvelles de la ville. « Celle-ci se marie, disait l'amie, celle-là est malade, fort malade : elle a une toux sèche, les os lui percent la peau ; de plus, elle a des faiblesses à tout moment ; je ne donnerais pas deux liards de sa vie. » – « M. de N*** est aussi fort mal, » dit Charlotte. – « Oui, il est enflé, » répondit l'amie. – Et ma rapide imagination me transporta au chevet du lit de ces malheureux mourants ; j'observai avec quel effroi ils voyaient approcher le terme fatal, j'aperçus. Wilhelm ! Et les deux jeunes amies s'entretenaient de ce douloureux sujet comme de la mort de quelque étranger. – Et quand je jette les yeux autour de moi, que j'examine la chambre, que je vois autour de moi les habits de Charlotte, les papiers d'Albert, tous ces meubles, devenus si familiers pour moi, que cet encrion même, je me dis : « Vois ce que tu es à cette maison ! Tout ! tout ! Tes amis t'honorent : tu fais souvent leur joie, et il semble à ton cœur qu'il ne pourrait battre sans eux ; et cependant – si tu t'éloignais, si tu t'arrachais de ce cercle, sentiraient-ils, combien de temps sentiraient-ils le vide occasionné chez eux par ta perte ? combien de temps ? »

Ah ! l'homme est un être si fragile, si passager, que là même où il a vraiment le sentiment et la conviction de son existence, là même, où sa présence fait la seule impression véritable, c'est-à-dire dans l'âme et le souvenir de ceux qui l'aiment, là même, il faut aussi qu'il s'efface, qu'il s'évanouisse. – Et cela si tôt !

27 octobre.

Souvent je me déchirerais le sein, je me briserais le crâne, en voyant combien peu nous pouvons les uns pour les autres. Ah ! si je ne porte pas en moi l'amour, la chaleur, la volupté, quel autre pourra me les donner ! Et

avec le cœur plein de la félicité des cieux, pourrai-je rendre heureux un mortel qui est devant moi insensible et glacé.

Même soir.

Que de ressources, que de facultés me resteraient encore ! mais son idée les absorbe toutes, mais sans elle, tout mon être sera réduit à rien.

30 octobre.

Oui, j'ai été plus de cent fois sur le point de la prendre dans mes bras, de la couvrir de baisers. Dieu sait quel tourment c'est de voir sans cesse tant de charmes, passer et repasser devant soi, et de ne pas oser y porter la main ! Et c'est cependant un mouvement si naturel à l'homme ! Les enfants ne tâchent-ils pas de saisir tout ce qui tombe sous leurs sens ? Et moi ?

3 novembre.

Le croiras-tu ? Je me couche souvent avec le désir, et quelquefois même avec l'espérance de ne pas me réveiller ; et le matin, j'ouvre les yeux, je revois le soleil et je me sens misérable. Oh ! que ne puis-je être en proie aux caprices ? que ne puis-je rejeter la faute sur le temps, sur un tiers, sur un projet manqué ? Le poids insupportable du mécontentement, du dégoût qui m'obsèdent, ne reposerait sur moi qu'à demi. – Malheur à moi ! je sens, je ne sens que trop que toute la faute en est à moi. – La faute ? Non. La source de toute misère est aujourd'hui cachée en moi, comme l'était autrefois la source de toute félicité. Ne suis-je plus ce même homme qui nageait jadis dans toute la plénitude du sentiment, qui voyait naître un paradis à chaque pas, qui avait un cœur capable d'embrasser un monde dans son amour ? Ce cœur est mort à présent ; plus de transports qui en découlent : mes yeux sont

secs, mes sens ne sont plus ranimés par des larmes rafraîchissantes, mon front est sillonné par l'inquiétude et les soucis.

Je souffre beaucoup, car j'ai perdu ce qui faisait l'unique charme de ma vie ; cet enthousiasme vivifiant et sacré qui créait, des mondes autour de moi, il est éteint ! – De ma fenêtre, je porte mes regards jusqu'aux collines perdues dans le lointain ; je vois le soleil s'élevant derrière elles, percer à travers le brouillard, éclairer la prairie déserte, et la rivière, entre les saules effeuillés, s'avancer vers moi en serpentant. – Oh ! pourquoi faut-il que cette belle nature soit là devant moi froide et inanimée, comme une estampe coloriée ? Pourquoi, à la vue de ses merveilles, mon cœur n'envoie-t-il plus à mon cerveau une seule étincelle d'un délire enthousiaste ? En présence du créateur même, je suis là comme une fontaine tarie, comme un vase épuisé. Souvent je me suis prosterné, j'ai crié à Dieu pour avoir des larmes, comme le laboureur invoque la pluie, lorsque le ciel est devenu d'airain et que la terre se consume de soif.

Mais hélas ! je le sens, Dieu n'accorde pas sa pluie et son soleil à nos vœux importuns. – Ces temps, dont le souvenir me tourmente, pourquoi étaient-ils si fortunés ? C'est qu'alors j'attendais avec patience l'action de l'esprit divin, c'est que je recueillis au fond de mon cœur reconnaissant les délices qu'il versait sur moi.

8 octobre.

Elle m'a reproché mes excès, mais avec tant d'amabilité ! mes excès, parce que, quelquefois, d'un verre de vin, je me laisse aller à boire toute une bouteille. « Ne le faites plus, me dit-elle, pensez à Charlotte ! » – « Penser ! lui répondis-je, faut-il que vous me l'ordonniez ? Je pense. non, je ne pense pas, vous êtes toujours devant mon âme. Aujourd'hui j'étais assis à l'endroit où vous descendîtes dernièrement de voiture. » – Elle changea sur-le-champ de conversation, pour ne pas me donner le temps d'entrer en matière. Mon ami ! je suis perdu ! elle peut faire de moi ce qui lui plaira.

13 novembre.

Je te remercie, Wilhelm, de ton tendre intérêt, de tes sincères avis, et je te demande en grâce d'être tranquille. Laisse-moi supporter mes maux ; au milieu de toutes mes souffrances, il me reste encore assez de force pour aller jusqu'au terme. J'honore la religion, tu le sais ; je sens qu'elle est un soutien pour beaucoup de ceux qui chancellent de lassitude, un baume pour tant de faibles qui languissent. Mais – peut-elle, doit-elle l'être pour chacun de nous ? Si tu parcoures ce vaste univers, ne vois-tu pas des milliers d'êtres pour qui elle n'a rien été ; des milliers pour lesquels, qu'elle leur ait été prêchée ou non, elle ne sera jamais rien ? Que serait-elle donc pour moi ? Le fils de Dieu ne dit-il pas lui-même que ceux-là seront avec lui, que son père lui a donnés ? Mais si je ne lui ai pas été donné, moi ? mais si le père veut me garder pour lui, comme me le dit mon cœur !

– Je t'en conjure, ne donne point à ceci une fausse interprétation ; ne va point voir de raillerie dans ces paroles innocentes. C'est mon âme tout entière que j'expose à tes yeux. Sans cela j'aimerais mieux m'être tu : d'ailleurs, je regrette toujours de perdre du temps et des mots sur des matières où nous entendons tous aussi peu que moi. Quelle est au fond la destinée de l'homme ? de porter son fardeau, de vider sa coupe. – Et si cette coupe était trop amère au Fils de Dieu, lorsqu'il la porta à ses lèvres d'homme, pourquoi aurais-je la présomption de feindre de la trouver douce ? pourquoi aurais-je honte de tressaillir dans cet effroyable instant, où tout mon être chancelle entre la vie et le néant, où le passé brille comme un éclair sur le sombre abîme de l'avenir, lorsque tout s'engloutit autour de moi, lorsque le monde descend avec moi dans la tombe ? – N'est-ce pas la voix de la créature accablée, se sentant manquer à elle-même, se voyant sans ressource entraîner dans le précipice, qui, après mille vains efforts pour se sauver de l'abîme, du sein de sa douloureuse agonie, s'écrie avec désespoir : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? » – Et rougirais-je de pousser ce cri d'effroi, à ce moment formidable, auquel n'a pu se soustraire celui qui roule les cieux comme une voile ?

21 novembre.

Elle ne voit pas, elle ne sent pas qu'elle prépare un poison qui nous étendra tous les deux sur la terre ; et moi, je bois à longs traits avec délices dans cette coupe de destruction qu'elle me présente. Que prétend-elle par ce regard si plein de bonté avec lequel souvent. souvent ? non, pas souvent, mais quelquefois, elle me considère ? Que prétend-elle par cette indulgence, avec laquelle elle accueille une expression involontaire de mes sentiments ? par cette pitié pour mes souffrances, écrite sur son front ?

Hier, comme je me retirais, elle me tendit la main, et me dit : « Adieu, cher Werther ! » – Cher Werther ! c'était la première fois qu'elle me donnait ce nom de *cher* ; il passa jusque dans la moelle de mes os. Je me le suis répété cent fois, et hier au soir, en me couchant, au milieu de mon babil tumultueux avec moi-même, je me dis tout à coup : bonne nuit, *cher Werther* ! – et il me fallut après rire de moi-même.

22 novembre.

Je ne puis crier à Dieu : « *laisse-la moi !* » et cependant elle se présente souvent à mon esprit, comme étant mon bien, ma propriété. Je ne puis lui crier : « *donne-la moi !* » puisqu'elle est à un autre. – Je divague, je badine avec mes douleurs ; j'aurais bientôt, si je m'y livrais, une litanie entière d'antithèses.

24 novembre.

Elle sent tout ce que je souffre. Aujourd'hui son regard a profondément pénétré dans mon cœur. Je l'ai trouvée seule : je ne disais rien, et elle me regardait fixement. Je ne voyais plus en elle la beauté séduisante, l'éclat de l'esprit brillant, tout était disparu à mes yeux. J'étais sous le charme de son regard sublime, plein de l'expression du plus tendre intérêt, de la plus douce pitié ! Pourquoi n'osai-je pas me jeter à ses pieds ! Pourquoi n'osai-je pas

m'élancer et lui répondre par mille baisers ! Elle eut recours à son clavecin et se mit à chanter, à soupirer d'une voix douce une romance d'une mélancolie si touchante ! Jamais je n'avais vu ses lèvres aussi ravissantes ; il me semblait qu'elles haletaient ; qu'elles ne s'entr'ouvraient que pour recevoir les sons mélodieux que rendait l'instrument, et laisser échapper de sa bouche enchanteresse, les échos célestes qui y retentissaient. – Oui, si je pouvais te peindre ce que j'éprouvais ! – Je n'y pus résister plus longtemps, je m'inclinai et fis ce serment : « Jamais je n'oserai vous profaner par un baiser, vous, lèvres sur lesquelles voltigent les esprits du ciel ! » Et cependant – je veux... – Ah ! vois-tu ? c'est un mur de séparation qui s'élève là devant mon âme. – Quelle félicité si... ! – Et puis périr pour expier ce crime ? – Un crime ?

26 novembre.

Quelquefois je me dis : ton sort est unique : à côté de toi, tous les autres humains on peut les estimer heureux. Jamais mortel ne fut tourmenté comme toi ! – Puis je lis un poète de l'antiquité, et il me semble lire dans mon propre cœur. J'ai tant à souffrir ! hélas ! A-t-il donc existé avant moi des hommes dont la destinée fut aussi déplorable ?

30 novembre.

Non, jamais, jamais, je ne reviendrai à moi-même ! Partout où je porte mes pas, m'apparaît un fantôme, qui me jette hors de ma sphère. Aujourd'hui ! ô destin ! ô humanité ! – Vers midi, n'ayant nulle envie de me mettre à table, je vais me promener au bord de l'eau. Tout était désert : un vent d'est humide et froid soufflait de la montagne, et de sombres nuages chargés de pluie s'amassaient sur le vallon. De loin j'aperçus un homme vêtu d'un mauvais habit vert, qui s'arrêtait au pied de chaque roche, et semblait chercher des simples. Je m'approchai de lui ; il se retourna au bruit que je faisais, et je vis une intéressante physionomie, dont une tristesse

morne faisait le principal trait, mais qui pourtant n'annonçait qu'une âme droite et honnête. Ses cheveux noirs étaient sur le devant relevés en deux boucles, et les autres formaient une grosse tresse qui lui descendait dans le dos. Son costume annonçait un homme du commun : je crus qu'il ne s'offenserait pas de mon attention à ce qu'il faisait, et je lui demandai ce qu'il cherchait. – « Je cherche des fleurs, me répondit-il avec un profond soupir, et je n'en trouve pas. » – « Aussi n'est-ce point la saison, » lui dis-je en souriant. – « Il y a tant de fleurs ! » reprit-il, en descendant vers moi : « dans mon jardin il y a des roses, et du chèvrefeuille de deux espèces ; mon père m'en a donné une : il croit comme du chiendent. Je le cherche depuis deux jours, et ne puis le trouver. J'ai aussi là en tout temps des fleurs jaunes, bleues et rouges, et la centaurée si belle et si rare ; je ne puis rien trouver de tout cela. » – Je remarquai quelque chose de mystérieux dans son air, et je lui demandai avec un détour : « Que voulez-vous donc faire de ces fleurs ? » – Un sourire singulier vint grimacer sur sa figure. – « Si vous voulez ne pas me trahir, » me répondit-il en posant le doigt sur la bouche, « j'ai promis un bouquet à ma belle. » – « C'est bien cela, de votre part. » – « Oh ! elle a bien d'autres choses, elle est riche ! » – « Et cependant, elle aime vos bouquets ? » – « Oh ! elle a des bijoux et une couronne. » – « Comment s'appelle-t-elle donc ? » – « Si les Etats-Généraux voulaient me payer, je serais un autre homme ! Oui, il a été un temps où je me trouvais si content ! Actuellement c'en est fait de moi, je suis. » – Un regard humide lancé vers le ciel, exprima tout. – « Vous avez donc été heureux ? » lui dis-je. – « Ah ! je voudrais être encore ce que je fus. J'étais si aise, si joyeux, si léger, j'étais comme un poisson dans l'eau ! » – « Henri ! » cria une vieille femme qui arrivait vers nous, « Henri ! où te caches-tu donc ? Nous t'avons cherché partout ; viens dîner ! » – « Est-ce là votre fils ? » lui demandai-je en m'avançant vers elle. – « Hélas ! oui, c'est mon pauvre fils. Dieu m'a donné là une croix bien pesante. » – « Depuis quand est-il dans cet état ? » – « Ce n'est que depuis six mois qu'il est aussi tranquille. Dieu soit loué de ce qu'il en est venu là ! Auparavant, il a été si furieux pendant toute une année, qu'on l'avait mis à la chaîne à l'hôpital des fous. A présent, il ne fait de mal à personne ; mais il a toujours affaire à des rois et à des empereurs. C'était un bon et paisible garçon, qui m'aidait à gagner mon

pain, et écrivait, une belle main, il fallait voir ! Eh bien ! voilà que tout à coup il devient tout pensif, tombe en fièvre chaude, puis dans une frénésie à faire trembler ; il est enfin, comme vous le voyez là. Si je voulais vous raconter, mon cher monsieur.. » J'interrompis ce torrent de paroles, en lui demandant quel était donc ce temps, où il se vantait d'avoir été si heureux ? – « Le pauvre insensé ! » répondit-elle avec un sourire de pitié, « il veut dire celui où il était tout hors de lui ; il ne cesse de vanter le temps où il était aux petites maisons, où il ne savait ce qu'il faisait, ni ce qu'il disait. » – Ces paroles tirent sur moi l'effet d'un coup de tonnerre ; je lui mis une pièce d'argent dans la main, et m'enfuis à grands pas.

« Alors tu étais heureux ! » m'écriai-je, toujours marchant précipitamment vers la ville, « alors tu étais comme le poisson dans l'eau ! – Dieu de l'univers, est-ce ainsi que tu réglas le destin des mortels ! ne peuvent-ils donc être heureux, qu'avant d'arriver à la raison, et qu'après l'avoir perdue ? – Infortuné ! Et que j'envie cette mélancolie, ce trouble des sens, dans lequel tu languis ! Tu sors plein d'espoir, pour faire un bouquet à ta reine, – au cœur de l'hiver, – et tu t'affliges de ne pas trouver de fleurs, et tu ne conçois pas pourquoi tu n'en peux trouver ! Et moi ! – Et moi je sors sans espérance, sans but ; je rentre, comme j'étais sorti. – Tu te figures dans ton imagination quel homme tu serais, si les Etats-Généraux te payaient ! Heureuse créature ! qui peux attribuer la privation de ton bonheur à un obstacle terrestre ! Tu ne sens pas que c'est dans ton cœur déchiré, dans ton cerveau troublé, que gît ta misère, et que tous les rois de l'univers ne peuvent te porter de secours. »

Puisse-t-il périr dans le désespoir celui qui ose se moquer du malade, voyageant à grands frais vers la source lointaine, qui augmentera ses maux, et rendra sa mort plus douloureuse ! Puisse-t-il périr, le cruel, qui mépriserait celui qui pour soulager son cœur oppressé, pour se délivrer de ses remords, pour calmer son trouble et ses souffrances, fait un pèlerinage au saint sépulcre ! Chaque pas sur un chemin âpre et non frayé, qui déchire la plante de ses pieds, fait couler une goutte de baume sur les plaies de son âme ; chaque jour de route la décharge peu à peu du fardeau de ses angoisses. – Et voilà ce que vous oserez appeler démence, vous qui nonchalamment étendus sur vos sofas, débitez des mots et des phrases.

Démence ! – 0 Dieu ! tu vois mes larmes ! Toi qui créas l’homme si faible et si pauvre, fallait-il qu’encore tu lui donnasses des frères, qui vinssent le dépouiller du peu qu’il possède, du peu de confiance qu’il a en toi, en toi qui chéris toutes tes créatures ? Ah ! la foi dans une racine salutaire, dans les pleurs de la vigne, qu’est-ce donc ? sinon confiance en toi, qui, dans tout ce qui nous environne, as mis le soulagement et le remède dont nous avons à tout instant besoin ? Père ! que je ne connais pas ! Mon père ! qui autrefois remplissais mon âme, et qui maintenant détournes ta face de moi ! Appelle-moi à toi ! ne sois pas muet plus longtemps ! Ton silence n’arrêtera pas cette âme impatiente et altérée. – Et quel est l’homme, quel est le père, qui pourrait s’irriter en voyant accourir inopinément dans ses bras, son fils revenu d’un long voyage, son fils lui criant : « Me voici de retour auprès de toi, mon père ! Sois sans courroux, si j’abrège l’exil que ta volonté m’avait prescrit ! Le monde est partout le même ; par-tout peine et travail, plaisir et joie : mais que me fait ce monde ? Je ne suis bien que là où tu es, et c’est en ta présence que je veux désormais souffrir et jouir. – Et toi, Père céleste et tendre, repousserais-tu cet enfant qui t’implore ! »

1er décembre.

Wilhelm ! l’homme dont je t’ai parlé, cet heureux infortuné, était secrétaire du père de Charlotte. Une passion violente qu’il conçut pour elle, qu’il nourrit, cacha, découvrit, et qui le fit congédier, l’a privé de la raison. Sens, à ces simples mots, comme tout mon être a frémi, lorsque Albert m’a raconté cette histoire, avec autant de sang-froid peut-être que tu la lis !

4 décembre.

Je t’en conjure – vois-tu ? c’en est fait de moi, je n’y puis tenir plus longtemps. – Aujourd’hui j’étais assis près d’elle, – j’étais assis ; elle jouait sur son clavecin toutes sortes d’airs, et tous avec quelle expression, quelle âme ! – Ah ! – que te dire ? Sa petite sœur habillait sa poupée sur mes genoux. Les larmes me vinrent aux yeux ; je me penchai, et son anneau

nuptial frappa mes regards. – Mes pleurs coulèrent ; – tout à coup elle commença cet air ancien d’une mélodie douce et céleste, cet air que j’aime tant ; et tout à coup un rayon de consolation se glissa dans mon âme, avec le souvenir des temps où j’entendis cette musique pour la première fois, avec le souvenir aussi des sombres jours écoulés depuis, des chagrins, des espérances déçues, et puis – je marchais çà et là dans la chambre, mon cœur était oppressé, j’étouffais. – « Au nom de Dieu, lui dis-je, en allant brusquement à elle d’un air égaré, au nom de Dieu cessez ! » – Elle cessa, et me regarda fixement. Werther, me dit-elle avec un sourire qui me perça le cœur. Werther, vous êtes bien malade, vos mets favoris vous répugnent. Allez ! je vous en prie, calmez vous. » – Je m’arrachai d’auprès d’elle, et – Dieu ! tu vois ma misère, et tu la finiras !

6 décembre.

Comme son image me poursuit ! Que je veille, que je sommeille, elle remplit mon âme entière ! Ici, quand je ferme mes paupières, ici, dans mon front où toute la force visuelle se concentre, je retrouve toujours ses yeux noirs. Ici ! je ne peux te l’exprimer. Suis-je dans les ténèbres, ils sont aussitôt là ; tels qu’un abîme, ils reposent devant moi, en moi ; ils remplissent tous les sens de mon cerveau.

Qu’est-ce que l’homme, ce demi-dieu si vanté ? Les forces ne lui manquent-elles pas précisément là où il en aurait le plus besoin ? Soit qu’il se laisse transporter par la joie, ou écraser par la douleur, n’est-il pas également arrêté, également ramené au triste et froid sentiment de son être, lui qui aspirait orgueilleusement à se perdre dans la plénitude de l’infini.

L'ÉDITEUR AU LECTEUR

Combien je souhaiterais qu'il nous restât assez de monuments de la main de notre malheureux, ami, pour donner l'histoire intéressante de ses derniers jours, sans être obligé d'interrompre la suite de ses lettres par des récits ! Je me suis attaché à recueillir les détails les plus précis, de la bouche de ceux qui pouvaient être le mieux informés. L'histoire de notre ami n'est pas compliquée et toutes les relations s'accordent, sauf quelques circonstances toutes secondaires. Ce n'est que sur les sentiments des personnages agissants, que j'ai trouvé les opinions différentes et les jugements partagés.

Il ne nous reste donc plus qu'à raconter fidèlement tout ce que des recherches répétées et pénibles nous ont appris ; à faire entrer dans nos récits toutes les lettres qui nous sont restées de l'infortuné jeune homme, sans dédaigner le plus petit papier où il a laissé quelques traits. En effet, combien n'est-il pas difficile de découvrir la cause exacte, les véritables ressorts de l'action la plus simple, quand elle se passe parmi des hommes qui n'appartiennent point au vulgaire ?

La mélancolie et le dégoût de la vie avaient jeté dans l'âme de Werther des racines de plus en plus profondes qui l'avaient enlacée tout entière. L'harmonie de tout son être était entièrement troublée ; un feu sombre et caché, qui minait sourdement toutes ses facultés naturelles, produisit les

effets les plus funestes, et ne lui laissa enfin qu'un accablement plus pénible encore à combattre, que tous les maux contre lesquels il avait lutté jusqu'alors. L'oppression de son cœur amortit par degrés la vivacité, la sagacité de son esprit. Il ne portait plus qu'une morne tristesse dans la société de ses amis, toujours plus souffrant et toujours plus injuste, plus il était malheureux. Voici du moins ce que disent les amis d'Albert : Ils soutiennent que Werther n'avait pas su apprécier la conduite d'un homme droit et paisible, dont l'unique but était de se conserver la possession de l'objet de ses vœux ; tandis que Werther, chaque jour en quelque sorte, prodiguait et dissipait toutes ses facultés, ne se réservant qu'indigence et douleurs pour le soir de sa vie.

Albert, disent-ils, n'avait point changé en si peu de temps ; il était encore le même, toujours l'homme que Werther avait tant estimé et honoré dès le commencement de leur connaissance. Il aimait Charlotte au-dessus de tout ; il était fier d'elle, et désirait la voir reconnaître universellement pour la plus parfaite des créatures. Pouvait-on le blâmer de ce qu'il cherchait à détourner toute apparence de soupçon, de ce qu'il se refusait à partager avec qui que ce fût, même de la façon la plus innocente, la jouissance d'un bien si précieux. Tous conviennent qu'Albert quitta souvent l'appartement de sa femme quand Werther s'y trouvait, non point par haine ou aversion pour son ami, mais seulement parce qu'il avait senti que celui-ci était gêné par sa présence.

Le père de Charlotte avait une indisposition qui lui faisait garder la chambre. Il lui envoya sa voiture, et elle se rendit chez lui. C'était par un beau jour d'hiver ; la première neige était tombée, et couvrait tout le pays.

Werther fut la joindre le matin suivant, pour la ramener chez elle, si Albert ne venait pas la chercher.

Le beau temps n'eut aucun effet sur son humeur sombre : son âme était opprimée, les images les plus lugubres le poursuivaient, et son esprit ne sortait de sa stupeur que pour passer d'une idée douloureuse à une autre encore plus pénible.

Comme il vivait dans un éternel mécontentement de lui-même, l'état de ses amis lui paraissait aussi plus inquiet et plus critique. Il crut avoir troublé

l'harmonie qui régnait entre Albert et sa femme ; il s'en fit des reproches auxquels se mêla un secret ressentiment contre l'époux.

En chemin ses pensées se dirigèrent vers ce sujet. « Oui, oui, se disait-il, avec une fureur concentrée, voilà donc cette amitié si tendre, cet intérêt si actif, cette fidélité si confiante qui devait être inaltérable ! – Plus rien que satiété et indifférence ! La plus misérable affaire ne l'occupe-t-elle pas plus que cette femme qu'il adorait ? Sait-il apprécier son bonheur ? Sait-il seulement ce que vaut l'être céleste qu'il possède ? Il en est le maître, cela lui suffit. – Je sais cela, comme je sais toute autre chose. Je croyais être accoutumé à cette pensée, et elle allume ma rage, elle me donnera la mort. –

Et son amitié pour moi a-t-elle été à l'épreuve ? Ne regarde-t-il pas mon dévouement à la personne de Charlotte, comme une atteinte à ses droits ? mes attentions pour elle, comme un secret reproche de sa négligence ? Je n'en puis douter, je le sens, il me voit avec déplaisir ; il souhaite mon éloignement, ma présence lui est à charge. »

Quelquefois il suspendait sa marche précipitée, quelquefois il s'arrêtait, et semblait vouloir revenir sur ses pas, mais il continua cependant son chemin, et toujours se parlant à lui-même, il arriva enfin presque malgré lui au pavillon.

Il se présenta à la porte, et demanda le bailli et Charlotte. Il trouva la maison en mouvement. L'aîné des enfants lui dit qu'il venait d'arriver un accident à Walheim : qu'un paysan y avait été tué. – Cette nouvelle ne parut pas lui faire grande impression. – Il entra dans le salon, et trouva Charlotte occupée à dissuader son père, qui, malgré sa maladie, voulait se rendre sur les lieux pour y informer sur le délit commis. Le meurtrier était encore inconnu : le corps avait été trouvé le matin sur le seuil de la porte ; on avait des soupçons : le mort était valet de ferme chez une veuve ; peu de temps auparavant, elle avait eu à son service un autre qui avait été renvoyé de chez elle par suite de graves mécontentements causés par sa conduite.

A ces détails le sang de Werther s'alluma. « Est-il possible ! s'écria-t-il ; il faut que j'y aille ; je » ne puis avoir un moment de repos. » – Il se rendit en hâte à Walheim. Une foule de souvenirs lui revinrent à l'esprit. Il ne douta pas un instant que celui qui avait fait le coup ne fût l'homme auquel il avait si souvent parlé, celui qui lui était devenu si cher.

En arrivant sous les tilleuls, pour se rendre au cabaret, où l'on avait déposé le cadavre, il tressaillit à la vue de cet endroit, jadis si chéri. Le seuil de la porte, où les enfants du voisinage avaient si souvent joué, était souillé de sang. L'amour et la fidélité, les plus beaux sentiments de l'homme, s'étaient changés en fureur et en meurtre. Les grands arbres étaient sans verdure, et blanchis par le frimas ; les haies vives, qui se voûtaient au-dessus du petit mur du cimetière, étaient effeuillées, et on entrevoyait les pierres sépulcrales, à travers la neige qui les couvrait.

Comme il s'approchait du cabaret, devant lequel tout le village était rassemblé, un cri soudain s'éleva ; on aperçut de loin une troupe de gens armés, et tout le monde criait qu'on amenait l'assassin. Werther regarda, et ne fut pas longtemps dans le doute. Oui, c'était le valet qui aimait tant la veuve, celui qu'il avait encore rencontré peu de temps auparavant, errant dans la campagne, livré à un secret désespoir.

« Qu'as-tu fait, malheureux ! » s'écria Werther, en s'avancant vers le prisonnier. Celui-ci le regardait tranquillement, sans parler ; enfin, il répondit de l'air le plus calme : « Personne ne l'aura, elle n'aura personne. » On le conduisait au cabaret, et Werther s'éloigna précipitamment.

L'émotion violente où l'avait mis ce spectacle, causa bientôt une agitation tumultueuse dans tout son être. En un instant, il fut arraché à sa tristesse, à sa sombre apathie. L'intérêt le plus vif au sort du coupable, le désir le plus ardent de le sauver, s'emparèrent totalement de lui. Il le sentait si malheureux ; malgré son crime, il le trouvait même si innocent, il entraît si profondément dans la situation de ce malheureux, qu'il s'imaginait pouvoir ramener les autres à son avis. Déjà il souhaitait pouvoir parler pour lui ; déjà le plaidoyer le plus animé se pressait sur ses lèvres. Il courait vers le pavillon, et ne pouvait se retenir, en chemin, de débiter à haute voix le discours qu'il voulait adresser au bailli.

En entrant dans le salon, il aperçut Albert : sa présence le déconcerta un moment ; il se remit bientôt néanmoins, et exposa avec feu son opinion sur l'événement actuel. Le bailli secoua plusieurs fois la tête, et quoique Werther s'énonçât avec toute la vérité, toute l'énergie passionnée qu'un homme peut apporter au salut d'un autre homme, cependant, comme on

peut facilement le penser, le juge ne fut point ébranlé. Il ne le laissa pas même achever ; il le réfuta vivement, et le blâma de prendre un assassin sous sa protection ; il lui représenta que, de cette manière, les lois seraient éludées, la sûreté publique anéantie. D'ailleurs, il ajouta qu'il ne pouvait rien décider de son chef, dans une telle affaire, sans se charger de la plus terrible responsabilité ; que tout devait se faire dans l'ordre, et selon la marche prescrite par les lois.

Werther ne se rendit pas encore, mais il supplia le bailli de fermer les yeux, du moins, si l'on pouvait parvenir à faire évader le malheureux ! – Il essuya encore un refus. Albert, qui se mêla enfin de la discussion, se rangea du côté du bailli : Werther fut réduit au silence. Alors il s'en alla, pénétré de douleur, après que le bailli lui eut répété plusieurs fois : non, on ne peut le sauver !

On voit quelle impression lui durent faire ces mots, d'après un billet trouvé dans ses papiers, et qui fut certainement écrit ce même jour :

« On ne peut te sauver, malheureux ! je le vois bien, qu'on ne peut *nous* sauver ! »

Werther avait été extrêmement mortifié du peu de mots qu'avait prononcés Albert sur l'affaire de son protégé, en présence du bailli. Il crut y avoir remarqué quelque susceptibilité ; et quoique après plusieurs réflexions, il n'échappât point à sa sagacité, que ces deux hommes pouvaient avoir raison, il lui semblait cependant, qu'il lui en coûterait autant que de renoncer à son être même, s'il fallait qu'il convînt de son erreur.

Nous trouvons dans ses papiers une feuille qui a trait à cela, et qui donne peut-être la mesure de ses sentiments à l'égard d'Albert.

« De quoi me sert de me dire et me redire : il est honnête et bon ? mais je suis déchiré jusqu'au fond du cœur ! je ne puis être juste. »

La soirée étant fort douce, et le temps inclinant au dégel, Charlotte retourna à pied avec Albert. En chemin elle tournait la tête, regardait çà et là, comme si la société de Werther lui eût manqué. Albert commença à parler de lui ; il le blâma, tout en lui rendant justice. Il en vint à sa

malheureuse passion, et souhaita qu'il fût possible de l'éloigner, pour sa tranquillité. « Je le désire aussi pour la nôtre, ajouta-t-il, et, je t'en prie, vois à donner une autre direction à sa conduite à ton égard, à diminuer la fréquence de ses visites. Le monde s'en aperçoit, et je sais qu'on en a déjà parlé. » Charlotte se tut, et Albert parut comprendre son silence. Du moins, depuis cette époque, il ne fit plus mention de Werther devant elle ; et si elle le nommait, il laissait tomber la conversation, ou changeait aussitôt de propos.

La vaine tentative qu'avait faite Werther pour sauver le malheureux villageois, était la dernière lueur d'un flambeau qui s'éteint ; il ne se replongea que plus profondément dans la mélancolie et l'engourdissement ; il faillit surtout perdre ses sens en apprenant qu'il serait peut-être appelé en témoignage contre le coupable, qui voulait maintenant prendre le parti de tout nier.

Tout ce qui lui était arrivé de désagréable dans le temps de sa vie active : ses chagrins auprès de l'ambassadeur, tout ce qui lui avait jadis mal réussi, tout ce qui jamais avait pu le mortifier, revint agiter son esprit et troubler son âme. Il se croyait autorisé ainsi à l'inactivité, il se trouvait séparé de toute perspective d'avenir, et incapable de se remettre au courant des affaires de la vie commune. C'est ainsi, qu'entièrement abandonné à ses étranges sensations, à ses sombres idées, et à la violence d'une passion indomptable ; c'est ainsi, que dans l'éternelle uniformité d'un triste commerce avec l'aimable créature qu'il adorait, et dont il troublait le repos, consumant ses forces dans des élans sans motif et sans but, il s'approchait chaque jour d'une fin déplorable.

Quelques lettres de lui qui nous sont restées, et que nous insérons ici sont les témoins les moins équivoques de son trouble, de son délire, de ses incessantes et pénibles luttes intérieures, et de son dégoût pour la vie.

12 décembre.

Mon cher Wilhelm, je suis dans l'état où doivent avoir été ces malheureux, que l'on croyait autrefois possédés de l'esprit malin. Souvent il me saisit : ce n'est pas de l'angoisse, ce n'est pas du désir. – C'est une

fermentation interne, un transport inconnu, qui menacent de déchirer ma poitrine, qui me serrent la gorge, qui me suffoquent ! Ah ! douleur ! Ah ! tourments ! et dans ces moments affreux, je fuis, je vais m'égarer au milieu des scènes nocturnes et terribles, qu'offre cette saison ennemie de l'homme.

Hier au soir, il fallut que je sortisse. Un dégel subit était survenu. J'avais ouï dire que la rivière était débordée, tous les ruisseaux gonflés, et toute ma vallée favorite inondée jusqu'à Walheim : j'y courus ; il était onze heures du soir. Spectacle d'effroi ! Voir de la cime d'un roc, à l'incertaine clarté de la lune, les vagues furieuses s'élancer écumantes sur les champs, tourbillonner par dessus les prairies, les haies, les bocages ; et la vaste vallée ne formant plus qu'une mer orageuse, bouleversée par les vents rugissants ! Après quelques instants d'une profonde obscurité, la lune reparaissant, semblait reposer son disque sur les épais nuages qu'elle entr'ouvrait : alors un reflet magnifique et terrible me découvrait, de nouveau, les flots roulant à mes pieds avec un bruit formidable : tour à tour. le frisson de l'horreur, l'ardeur du désir s'emparaient de moi. Les bras ouverts, je soupirais, je brûlais de m'y élancer ; je me perdais dans la délicieuse idée d'y précipiter avec moi mes souffrances, mes tourments, d'y mugir avec les vagues ! hélas ! – Et tu ne pus détacher ton pied de la terre, pour finir ton supplice ! – Mon heure n'a pas encore sonné : je le sens ! Oh ! Wilhelm ! avec quel transport j'aurais abandonné mon existence d'homme pour déchirer les nues avec l'ouragan, pour soulever les flots ! Ah ! ces délices ne seront-elles pas un jour peut-être, le partage de celui qui languit dans ce cachot ?

– Avec quelle douleur je remarquais un endroit, où, dans une promenade d'été, je conduisis Charlotte sous l'ombrage d'un saule ! – La place était aussi inondée ; et à peine pus-je reconnaître le saule ! Et ses prairies, me dis-je, et les environs de son pavillon ! Comme notre berceau doit être ravagé par la fureur des torrents ! Aussitôt, tel qu'un rayon de soleil, le passé vint briller à ma vue ; de même qu'à l'imagination d'un prisonnier, viennent dans un songe se présenter des troupeaux, de riches prés et des honneurs ! J'étais là, – je ne rougis point de moi, car j'ai du courage pour mourir. – J'aurais... – Actuellement me voilà de retour ; me voilà comme la vieille femme qui ramasse un peu de bois sec au pied des haies, quête un

peu de pain aux portes, pour prolonger d'un instant, pour alléger sa caduque et pénible existence.

14 décembre.

Qu'est-ce donc que cela, mon ami ? j'ai horreur de moi-même ! Mon amour pour elle, n'est-il pas le plus pur, le plus saint, le plus fraternel ? Ai-je jamais senti un coupable désir s'élever dans mon âme ? – Je ne veux pas prendre le ciel à témoin, – et maintenant des rêves ! Oh ! qu'ils sentaient profondément, ces hommes qui attribuaient des effets si opposés à des puissances surnaturelles ! Cette nuit, je tremble de le dire, je la tenais dans mes bras, je la pressais fortement sur mon cœur, je dévorais de baisers brûlants ses lèvres rosées, j'y recueillis les accents entrecoupés de son amour timide : mes yeux nageaient dans l'ivresse des siens ! Dieu du ciel ! mérité-je ton courroux, parce que je puise encore une félicité enivrante dans le souvenir de ces transports célestes ? Charlotte ! Charlotte ! – C'en est fait de moi ! mes sens se troublent : depuis huit jours, je ne pense plus, mes yeux sont pleins de larmes : je ne suis bien nulle part, et je suis bien partout ; je ne souhaite rien, je ne demande rien ; il serait mieux que je partisse !

La situation de Werther, à cette époque, avait encore accru et fortifié dans son âme, la résolution de quitter ce monde. Depuis son retour auprès de Charlotte, telles avaient toujours été ses vues et sa dernière espérance : il s'était néanmoins promis de ne point se porter à une action violente et précipitée : c'était avec conviction, avec tout le calme et la détermination possibles, qu'il voulait accomplir son dessein.

Ses doutes, ses combats avec lui-même, se lisent dans les lignes suivantes, qui ne sont probablement que le commencement d'une lettre à Wilhelm. Ce papier est sans date :

« Sa présence, sa destinée, la part qu'elle prend à la mienne, expriment encore les dernières larmes de mon cerveau calciné.

Il faut lever le rideau et passer derrière ! voilà tout ! Pourquoi donc hésiter, pourquoi trembler ? parce qu'on ignore ce qui se trouve derrière la toile ! parce qu'on n'en revient pas. C'est que telle est la propriété de notre esprit, de supposer ténèbres et confusion, là où il n'y a que de l'incertain. »

Enfin, il devint de plus en plus familier avec l'idée de destruction qui le tourmentait son projet fut pris irrévocablement. La lettre à double entente, qu'il écrivit à son ami, en est une preuve.

20 décembre.

Je rends grâce à ton amitié, Wilhelm, d'avoir si bien interprété mes paroles ; oui, tu as raison : il vaudrait mieux que je partisse ! la proposition que tu me fais de revenir parmi vous, ne me plaît pas entièrement ; du moins ferais-je volontiers un détour, surtout ayant à espérer une gelée soutenue, et de bons chemins. Je suis ravi de te voir dans l'intention de me venir chercher ; diffère seulement de quinze jours, pour attendre encore une lettre de moi avec des nouvelles ultérieures. Il ne faut jamais cueillir le fruit avant qu'il soit mûr, et quinze jours de plus ou de moins, font beaucoup. Tu diras à ma mère de prier pour son fils, et que je lui demande pardon de tous les chagrins que je lui ai causés. Tel était mon destin d'affliger ceux-là mêmes qui devaient attendre leur bonheur de moi. Adieu, mon cher et bon ami ! Que toutes les bénédictions du ciel reposent sur ta tête ! Adieu !

Nous espérons à peine pouvoir exprimer par des mots ce qui se passait dans l'âme de Charlotte, quels étaient ses sentiments à l'égard d'Albert, et envers son malheureux ami. Nous nous en faisons cependant une idée secrète, d'après la connaissance de son caractère ; et l'âme d'une femme sensible se reconnaîtra dans la sienne, et comprendra ses sentiments.

Il est, du moins, certain qu'elle était fortement résolue de tout faire pour éloigner Werther ; et si elle hésitait, ce n'était que par un ménagement dicté par la compassion et l'amitié : elle savait combien il en coûterait à l'infortuné jeune homme ; elle savait même qu'un tel effort serait probablement au-dessus de ses forces. Cependant les circonstances

devenaient toujours plus pressantes. Son mari gardait constamment sur ce sujet le silence qu'elle avait elle-même gardé ; et elle n'en désirait que plus sincèrement de lui prouver par des actes combien ses sentiments étaient dignes des siens.

Le même jour que Werther écrivit à son ami la lettre que nous venons de rapporter (c'était le dimanche avant Noël), il alla le soir chez Charlotte, et la trouva seule. Elle s'occupait à ranger des joujoux qu'elle destinait à ses petits frères et sœurs pour leurs cadeaux de Noël. Il parla du plaisir qu'auraient les enfants, et des temps où l'apparition subite d'une table chargée de bougies, de pommes et de bonbons, était pour lui les joies du paradis. – « Eh bien ! dit Charlotte, en s'efforçant de cacher son embarras sous un aimable sourire, vous aurez aussi vos étrennes, si vous êtes sage : un petit pain de bougies et encore quelque chose. »

– « Et qu'appellez-vous être sage ? s'écria-t-il ; comment dois-je être ? comment puis-je être, chère Charlotte ? » – « Jeudi soir, répondit-elle, est la veille de Noël : les enfants viendront, mon père les accompagnera, chacun recevra son présent. Venez aussi, – mais pas plus tôt. » – Werther était tout interdit. – « Je vous en prie, continua-t-elle ; oui, il le faut : je vous en conjure pour mon repos ; cela ne peut durer plus longtemps de la sorte. » –

Il détourna ses yeux de Charlotte, et se mit à marcher à grands pas dans la chambre, en répétant entre ses dents : « Cela ne peut durer longtemps. » Charlotte apercevant l'état violent où l'avaient mis ces paroles, chercha, par mille questions, à le distraire ; mais ce fut en vain. « Non, Charlotte, s'écria-t-il, non, je vous reverrai plus ! » – « Pourquoi donc ? Werther ! vous pouvez, vous devez nous revoir ; seulement modérez-vous. Oh ! pourquoi faut-il que vous soyez né avec cette fougue, avec cette passion indomptable, qui s'attache comme un feu dévorant à tout ce que vous touchez ! Je vous en supplie, modérez-vous ! que de distractions, que de jouissances vous offrent votre esprit, vos connaissances, vos talents ! Soyez homme ! arrachez-vous à ce fatal attachement pour une créature qui ne peut que vous plaindre. » – Il frémissait, grinçait des dents, et lui lança un sombre regard. – Elle tenait sa main. — « Un moment, un seul moment de calme, Werther ! ne sentez-vous pas que vous vous abusez, que vous courez de plein gré à votre perte ! Pourquoi faut-il que ce soit moi, Werther que

vous ayez choisie, moi, précisément, la propriété d'un autre ! justement moi ! Je crains, je crains bien que ce ne soit l'impossibilité de me posséder qui rende vos désirs si ardents ! » – Il retira sa main de la sienne en la considérant avec des yeux fixes et irrités. – « A merveille, s'écria-t-il, à merveille ! c'est Albert peut-être, qui a fait cette remarque ! Elle est profonde, très-politique ! » – « Tout le monde peut la faire. reprit-elle ; dans l'univers entier, n'est-il pas une jeune fille qui puisse remplir les vœux de votre cœur ? Faites un effort, cherchez-la, et je vous jure que vous la trouverez. Il y a longtemps que je vois avec douleur l'isolement dans lequel vous vous êtes enchaîné. Rappelez vos forces ! un voyage vous distraira sans doute. Cherchez un objet digne de votre amour, et revenez auprès de nous, jouir de tout le bonheur que peut offrir une amitié sincère. »

« Il faudrait imprimer votre discours, dit Werther avec un sourire amer, et le recommander à tous les précepteurs. Ah ! Charlotte, laissez-moi encore quelques instants de tranquillité ; tout, tout s'arrangera ! » – « Au moins, Werther, ne revenez pas avant la veille de Noël ! » – Il allait répondre, Albert entra. On se salua réciproquement avec un froid glacial. Tous deux embarrassés, se promenaient çà et là dans l'appartement. Werther commença à parler de choses insignifiantes ; bientôt il s'arrêta. Albert fit de même, puis interrogea sa femme sur quelques commissions qu'il avait laissées. En apprenant qu'elles n'étaient pas encore faites, il lui dit quelques mots, qui parurent à Werther froids et même durs ; il voulait se retirer et ne le pouvait pas. – Il hésita jusqu'à huit heures, son trouble et son humeur croissant toujours. On vint mettre le couvert, il prit sa canne et son chapeau. Albert l'engagea à rester ; mais ne regardant son invitation que comme une politesse banale, il remercia très froidement et partit.

Il revint chez lui, prit la lumière des mains de son domestique qui voulait l'éclairer, et monta seul à sa chambre ! Il pleura amèrement, marcha à grands pas, s'entretenant seul à haute voix, et d'une manière très animée. Enfin il se jeta tout habillé sur son lit, où le trouva son domestique, lorsque à onze heures il se hasarda d'entrer pour lui demander s'il ne voulait pas quitter ses bottes. Il y consentit, et défendit au domestique de paraître le lendemain, avant qu'il ne l'eût appelé.

Le lundi matin, 21 décembre, il écrivit la lettre suivante à Charlotte. On la trouva cachetée sur son secrétaire, après sa mort, et on la porta à l'épouse d'Albert. Je vais la placer ici par fragments, dans l'ordre où il paraît l'avoir écrite.

« La résolution en est prise, Charlotte ! je veux mourir, et je te l'écris, sans aucune exaltation romanesque, dans le calme le plus profond, le matin de ce même jour où je vais te voir pour la dernière fois. Quand tu liras cette lettre, être chéri, la nuit du tombeau aura déjà enveloppé les restes inanimés de l'infortuné qui, dans les derniers moments de sa vie inquiète, ne connaît pas de plaisirs plus doux que de s'entretenir avec toi. Je viens de passer une nuit effroyable : que dis-je ? Nuit bienfaisante ! C'est elle qui a fixé, affermi ma résolution : je veux mourir ! Hier, lorsque je m'arrachai d'auprès de toi, un affreux tumulte s'empara de mes sens ; l'existence triste et désespérée que je traîne à tes côtés, vint répandre un frisson mortel dans mon cœur oppressé. – Je pus à peine me rendre chez moi : dans mon trouble horrible, je me jetai à genoux, et un torrent de larmes amères fut, ô mon Dieu ! le dernier soulagement que tu daignas m'accorder ! Mille idées, mille projets se combattaient dans mon âme ; et enfin resta seule, ferme, inébranlable, cette unique pensée : je veux mourir ! »

« Je reposai mon corps épuisé, et ce matin, dans le calme du réveil, elle est encore là, cette pensée, toujours énergique, toujours immuable : je veux mourir ! – Ce n'est pas le désespoir ; c'est la certitude que ma carrière est remplie ; que je me sacrifie pour toi ! Oui, Charlotte, pourquoi le tairais-je ? Il faut qu'un de nous trois disparaisse, et je veux que ce soit moi : ô mon amie ! dans ce cœur en proie à tant de tourments, s'est souvent glissé le désir furieux – d'immoler ton mari ! – Toi ! – Moi ! – Eh bien ! Moi donc !

» Lorsque dans une belle soirée d'été, tu erreras sur les montagnes, rappelle-toi combien de fois je traversai la vallée, pour t'aller joindre : puis, tourne tes regards vers le cimetière, repose-les sur ma tombe, vois, à la lueur rougeâtre du soleil couchant, l'herbe épaisse qui la couvre, ondoyante, et balancée par le vent du soir. Charlotte ! j'étais calme en commençant cette lettre : mais à ces sombres images qui s'animent devant moi, ma force m'abandonne ; je pleure comme un enfant ! »

Vers dix heures, Werther appela son domestique, et pendant sa toilette il lui dit que devant partir dans quelques jours, il fallait tout préparer pour faire ses malles. Il lui ordonna de demander ses comptes chez tous les marchands, de reprendre quelques livres qu'il avait prêtés, et de payer deux mois d'avance à certains pauvres, auxquels il avait coutume de faire une aumône toutes les semaines.

Il se fit apporter à manger dans sa chambre. Après dîner, il monta à cheval, et alla chez le bailli, qu'il ne trouva pas. Il se promena dans le jardin d'un air profondément pensif : il semblait vouloir rassembler sur lui tout le poids des souvenirs les plus douloureux.

Les enfants ne le laissèrent pas longtemps en repos ; ils le poursuivirent, sautant autour de lui, lui racontant que quand demain, et puis encore demain, et puis encore un autre jour, seraient passés, ils iraient chercher leurs cadeaux de Noël chez Charlotte, et ils lui détaillèrent toutes les merveilles que leur petite imagination leur promettait. – « Demain ! s'écria-t-il, et puis encore demain, et puis encore un autre jour ! » Il les embrassa tous tendrement, et voulait s'en retourner, quand le petit vint lui dire quelque chose à l'oreille. L'enfant lui fit confidence que ses grands frères avaient écrit de beaux compliments de nouvelle année sur une grande, grande feuille de papier ; un pour papa, un pour Albert et Charlotte, et puis un aussi pour M. Werther, et que tous ces compliments seraient présentés le jour de l'an de grand matin. Ces derniers mots l'accablèrent : il fit de petits présents à chacun des enfants, en leur recommandant de saluer leur père de sa part, remonta à cheval, et s'éloigna, les yeux baignés de larmes.

A cinq heures, il revint chez lui, dit à la servante de voir après le feu, et de l'entretenir jusque dans la nuit. Il donna ordre à son domestique d'emballer ses livres et son linge au fond du coffre et d'emballer ses habits. C'est à ce moment qu'il écrivit vraisemblablement le passage suivant de sa dernière lettre à Charlotte.

« Tu ne m'attends pas ! tu crois que je t'obéirai, que je ne te reverrai que la veille de Noël. O Charlotte ! aujourd'hui ou jamais ! la veille de Noël, tu

tiendras ce papier dans tes mains, tu trembleras, tu l'arroses de tes larmes précieuses. Je le veux, je le dois ! Oh ! que je suis aise d'être résolu ! »

Cependant Charlotte se trouvait dans la position la plus critique. D'après son dernier entretien avec Werther, elle sentait combien il aurait de peine à se séparer d'elle ; elle concevait tout ce qu'il souffrirait, s'il fallait qu'il s'éloignât.

Elle avait dit, comme en passant, en présence de son mari, que Werther ne reviendrait pas avant la veille de Noël ; et Albert était allé chez un bailli du voisinage, avec lequel il avait à traiter des affaires, qui devaient le retenir jusqu'au lendemain.

Charlotte se trouvait seule ; personne de sa petite famille n'était auprès d'elle. Elle s'abandonna à ses méditations, qui erraient tranquillement sur son état présent et futur. Elle se voyait liée pour la vie à un homme dont elle connaissait l'amour et la fidélité, auquel elle était dévouée de cœur, à un homme dont le caractère solide et paisible lui paraissait le sûr garant du bonheur d'une femme sage : elle sentait de quel prix un tel époux ne cesserait d'être pour elle, pour ses petits frères et sœurs. D'un autre côté, Werther lui était devenu infiniment cher. Dès le premier instant de leur connaissance, la sympathie de leurs âmes s'était tellement manifestée, leur longue intimité avait établi tant de rapports entre eux que l'impression qu'en avait reçue son cœur était devenue ineffaçable. Tout ce qu'elle pensait, tout ce qu'elle ressentait d'un peu intéressant, elle avait coutume de le partager avec lui, et son éloignement la menaçait de creuser dans tout son être un vide, qu'elle ne pourrait désormais plus remplir. Oh ! si elle avait pu dans cet instant le changer en frère ! qu'elle eût été heureuse ! – Si du moins il eût été possible de le marier à une de ses amies, s'il y avait eu quelque espoir de rétablir entièrement la bonne intelligence entre Albert et lui !

Elle passa en revue dans son esprit tout le cercle de ses amies, découvrit chez chacune d'elles quelque chose à redire, et ne trouva aucune qui lui parût digne de Werther.

Toutes ces considérations lui firent profondément sentir, sans qu'elle osât franchement se l'avouer, que le désir secret de son cœur était de le garder

pour elle-même. Elle se répétait cependant qu'elle ne pouvait, qu'elle ne devait pas le garder. Son âme d'ailleurs si sereine, si pure, si légère, reçut le poids d'une morne mélancolie, à qui la perspective du bonheur est interdite. Son cœur était oppressé, et un sombre nuage couvrait ses yeux.

Il était de près sept heures, lorsqu'elle entendit Werther monter l'escalier et demander après elle ; elle reconnut à l'instant sa marche et sa voix. Son cœur, pour la première fois, nous l'oserions presque dire, son cœur battit vivement à son approche : elle se serait volontiers fait céler ; et quand il entra, elle lui cria avec une espèce de trouble passionné : « Vous n'avez pas tenu votre parole ». – « Je n'ai rien promis » fut sa réponse. – « Au moins auriez-vous dû avoir égard à la prière que je vous avais faite pour notre tranquillité à tous deux. »

Ne sachant trop que dire ni que faire, elle envoya chez deux de ses amies, pour ne pas se trouver seule avec Werther. Il déposa quelques livres qu'il avait apportés, et en redemanda quelques autres, Charlotte tantôt souhaitait que ses amies vinssent, tantôt qu'elles ne vinssent pas.

La fille qu'elle avait envoyée, revint, et rapporta que ces dames la priaient d'agréer leurs excuses.

Elle pensa d'abord à faire rester cette fille avec son ouvrage dans la chambre voisine, et puis changea aussitôt d'avis. Werther marchait, s'arrêtait ; elle se mit à son clavecin, voulut jouer un menuet : ses doigts étaient roides. Elle se recueillit, et vint s'asseoir près, de Werther, qui avait pris sa place accoutumée sur le canapé.

« N'avez-vous rien à lire, dit-elle » ? – Je n'ai rien ». – « Ici, dans ce tiroir, est votre traduction de quelques poèmes d'Ossian : je ne l'ai pas encore lue, dans l'espoir de vous l'entendre lire vous-même ; mais l'occasion ne s'en est jamais présentée ». – Il sourit, et alla chercher son manuscrit : un frisson le saisit en le prenant, et des larmes vinrent inonder ses yeux quand il l'ouvrit. – Il se rassit et lut :

«¹⁰Etoile de la nuit naissante ! l'occident brille de tes feux ! tu lèves ton front rayonnant au-dessus de ton nuage ! tes pas sont majestueux sur la colline ! Que contemples-tu dans la plaine ? Les vents orageux se sont apaisés, le torrent gronde dans le lointain, les vagues se balancent

mollement au pied de la roche escarpée. L'insecte du soir est porté sur ses ailes fragiles, son bourdonnement erre sur les campagnes. Que contemples-tu, lumière divine ? Mais tu souris et disparais. Les flots s'empressent joyeusement autour de toi, et baignent ta superbe chevelure. Adieu, rayon silencieux ! et toi, lumière de l'âme d'Ossian, parais !

» Et elle paraît dans toute sa force. J'aperçois mes amis qui ont fui de cette terre ; ils s'assemblent à Lora, de même qu'aux jours qui ne sont plus. – Fingal s'avance, tel qu'une humide colonne de vapeurs ; ses héros sont autour de lui. Voyez les bardes aux chants immortels ! Voici Ullin à la chevelure d'argent, voilà le majestueux Ryno ; là est Alpin à la voix mélodieuse, ici Minona aux accents plaintifs et doux. – Que vous êtes changés, mes amis, depuis les jours de fête de Selma ! Ces jours où nous combattions pour la palme du chant, semblables aux souffles de la riante saison, qui, volant sur les collines avec un murmure harmonieux, sillonnent tour à tour l'épais gazon dont ils font courber les faibles tiges.

» Ce fut alors que s'avança Minona dans toute sa beauté ; ses regards étaient inclinés vers la terre, ses yeux baignés de larmes ; ses cheveux flottaient, mollement balancés par le souffle inconstant qui descendait de la colline. – La tristesse régnait dans l'âme des héros, quand elle faisait résonner sa voix attendrissante ; car ils avaient souvent vu la tombe de Salgar, et la sombre demeure de Colma au sein de neige. Colma était abandonnée sur la montagne avec sa voix mélodieuse. – Salgar avait promis de venir, mais déjà la nuit étendait ses sombres voiles. – Ecoutez la voix de Colma, lorsque seule elle était assise sur la colline.

COLMA.

» Il fait nuit : – je suis seule, délaissée sur la colline des tempêtes. Le vent rugit dans les montagnes, le torrent roule avec fracas entre les rocs. Pas une chaumière qui me défende contre la pluie, moi, délaissée sur la colline des tempêtes !

» Lève-toi, lune, sors du sein de tes nuages ! Paraissez, étoiles de la nuit ! qu'un de vos rayons me guide vers l'endroit où l'amant de mon cœur se repose des fatigues de la chasse ; près de lui son arc détendu, ses chiens haletants autour de lui. Mais moi, il faut que je reste seule, ici sur le rocher

tapissé de mousse qui borde le ruisseau. L'onde et le vent mugissent, je ne puis entendre la voix de mon bien-aimé.

» Pourquoi mon Salgar, pourquoi le fils de la colline diffère-t-il d'accomplir sa promesse ? Voilà le roc et l'arbre et voici le torrent furieux. Tu m'avais promis d'être ici avec les ténèbres. Ah ! où est allé mon Salgar ? Avec toi je voulais fuir loin de mon père ; avec toi, loin de mon frère altier : ta famille et la mienne depuis longtemps sont ennemies ; mais nous, nous ne sommes pas ennemis, ô Salgar !

» Vent, retiens un instant ton haleine ! ruisseau, suspends un moment ton cours ! que ma voix se fasse entendre dans la bruyère, qu'elle parvienne jusqu'à mon amant égaré. Salgar ! c'est moi qui t'appelle. Voici l'arbre, et voici le roc. Salgar ! mon amour ! me voici : pourquoi tardes-tu à venir ?

» Vois ! la lune paraît, les flots resplendent dans la vallée, les rochers blanchissent sur les flancs de la colline. Mais je ne le vois pas sur le sommet ; ses chiens fidèles ne m'annoncent pas qu'il vient. Il faut que je reste seule ici !

» Mais qui sont-ils ceux-là, qui au-dessous de moi gisent sur la bruyère ? Est-ce mon amant ? est-ce mon frère ? – Parlez-moi, ô mes amis ! Ils ne répondent pas. Mon âme est déchirée par la crainte. – Hélas ! ils sont morts ! Leurs glaives sont rougis de sang ! O mon frère ! mon frère ! pourquoi as-tu tué mon Salgar ? Pourquoi, ô Salgar ! as-tu tué mon frère ? Tous deux vous m'étiez chers ! Tu étais beau entre mille sur la montagne ; il était terrible dans les combats. Parlez-moi ! entendez ma voix vous qui étiez tout mon amour ! mais, hélas ! ils se taisent ! ils se taisent pour toujours ! leur sein est froid comme la terre !

» Oh ! du rocher de la colline, du sommet de la montagne orageuse, parlez, ombres des morts ! parlez, je ne frémirai point. – Où êtes-vous allées reposer ? dans quel antre de la colline vous trouverai-je ? Pas une faible voix qui m'arrive sur l'aile des vents, pas une réponse à demi étouffée dans la tempête de la montagne.

» Je suis assise au milieu de mes peines, j'attends le matin dans les larmes. Creusez la tombe, amis des morts, mais ne la fermez pas que Colma ne soit venue. Ma vie s'évanouit comme un songe ; pourquoi resterais-je en arrière ? Ici je veux habiter avec mes amis, au bord des ondes du roc

retentissant. Lorsque la nuit descend sur la colline, lorsque le souffle du vent s'élance sur la bruyère, mon ombré s'élèvera au milieu des tempêtes, et déplorera la mort de ceux que j'aimais. Le chasseur m'entendra de sa cabane de feuillage ; il craindra ma voix, mais il l'aimera, car elle sera douce ma voix, en pleurant mes amis, tous deux si chers à mon cœur !

» Tels furent tes chants, ô Minona ! fille de Thorman, et l'aimable pudeur rougissait sur ton front ! Nos larmes coulèrent pour Colma, et la tristesse descendit dans nos âmes.

» Ullin s'avança avec sa harpe, et fit entendre les chants d'Alpin. – La voix d'Alpin était agréable ; l'âme de Ryno était un rayon flamboyant, mais déjà la tombe était leur demeure, déjà leur voix ne résonnait plus dans Selma. – Ullin, un jour, revenait, de la chasse avant que les héros ne tombassent ; il entendit sur la montagne leurs chants alternants, doux, mais tristes. Ils déploraient la chute de Morar, le premier des héros. Son âme était comme l'âme de Fingal, son épée comme l'épée d'Oscar.

– Mais il tomba, et son père gémit ; les yeux de sa sœur étaient inondés de pleurs, les yeux de Minona, sœur du noble Morar. Elle se retira aux chants d'Ullin, telle que la lune qui fuit vers l'occident quand elle prévoit les pluies orageuses, et va cacher sa belle tête dans un nuage ».

La harpe résonna sous mes doigts, et Ullin fit entendre ses chants de douleur.

RYNO.

« Le vent et la pluie sont apaisés, le milieu du ciel est serein, les nuées se dissipent. L'inconstant soleil éclaire, en fuyant, les vertes collines, ses feux répandent la pourpre dans l'onde du ruisseau qui de la colline coule vers la vallée. Ton murmure est doux, ô ruisseau ! mais plus douce est la voix que j'entends, la voix qui pleure les morts. C'est Alpin ; – l'âge a courbé sa tête, les larmes ont rougi ses yeux. Alpin, chantre sublime, pourquoi es-tu seul sur la colline silencieuse ? pourquoi te plains-tu comme le vent emprisonné dans la forêt, comme la vague sur le rivage lointain ?

ALPIN

» Mes larmes, ô Ryno, sont pour les morts, ma voix pour les habitants du tombeau. Tu es majestueux et grand sur la colline, beau parmi les enfants de la bruyère ! Mais tu tomberas comme Morar, et sur ta tombe tes amis affligés viendront s'asseoir et pleurer. Les collines ne te connaîtront plus ; ton arc détendu restera dans un coin de la grande salle.

» Tu étais léger, ô Morar, comme le chevreuil sur la montagne, terrible comme le météore enflammé. Ta colère était comme la tempête ; comme l'éclair qui passe sur la bruyère. Ta voix était comme un torrent après la pluie, comme le tonnerre sur les collines lointaines. Que d'ennemis furent terrassés par ton bras, consumés dans les flammes de ta fureur !

» Mais quand tu revenais des sanglantes guerres, que ta voix était pacifique ! Ton visage était comme le soleil après l'orage, comme la lune dans le silence de la nuit, calme comme le sein du lac, quand le vent impétueux cesse de souffler.

» Qu'elle est étroite aujourd'hui ta demeure ! qu'il est obscur le lieu de ton séjour ! En trois pas je mesure ta tombe, toi qui naguère étais si grand ! Quatre pierres couvertes de mousse sont l'unique souvenir qui reste de toi ; un arbre effeuillé, une herbe haute et épaisse, agitée par les vents, désignent à l'œil du chasseur le tombeau du puissant Morar. Tu n'as pas de mère pour te pleurer, tu ne recevras point de larmes d'amour de la jeune fille ; elle est morte, celle qui t'a donné le jour, elle est tombée, la fille de Morglan.

» Quel est ce mortel courbé sur son bâton noueux ? quel est-il celui dont les yeux sont rouges de larmes, qui vacille à chaque pas ? – C'est ton père, ô Morar ! ce père, qui n'avait d'autre fils que toi. Ta renommée dans les combats a frappé ses oreilles, le bruit de tes ennemis dispersés a enorgueilli son cœur, il a appris les exploits de Morar. On lui avait caché le coup mortel qui l'a frappé. Pleure, ô père de Morar ! pleure ! mais ton fils ne t'entend point : profond est le sommeil des morts, leur oreiller de poussière est bas. Il n'entendra plus ta voix, il ne se réveillera plus à tes cris : jamais ! Oh ! quand l'aube luira-t-elle dans le tombeau, pour dire à celui qui sommeille : Eveille-toi !

» Adieu, toi le plus généreux des mortels ! vainqueur au champ de la gloire ! Mais le champ ne te verra plus, la sombre forêt ne sera plus éclairée de l'éclat de ton armure. Tu n'as pas laissé de fils, mais les chants du barde

conserveront ton nom. Ils retentiront dans les siècles futurs ; ils rediront le nom de Morar, moissonné dans les combats ».

La douleur de tous les héros éclata, et plus haut encore éclatèrent les sanglots d'Armin. Il se rappelait le trépas de son fils, qui tomba dans les jours de sa jeunesse. Carmor était assis près du héros, Carmor, prince de Galmal, fameux par ses échos. – Pourquoi éclate le soupir d'Armin, dit-il ? qui peut ici faire couler des larmes ? Les chants, la douce musique retentissent pour amollir l'âme et la charmer. L'harmonie est semblable à la douce vapeur qui s'élève du lac, et se répand dans la paisible vallée ; la fleur naissante est humectée de rosée, mais le soleil reparaît dans sa force, et la vapeur est dissipée. Pourquoi es-tu si plaintif, ô Armin ! toi qui règnes sur Gorma qu'environnent les flots ! –

ARMIN.

– « Oui, je suis triste, et grande est la cause de mes tourments ! – Carmor, tu n'as point perdu de fils, tu n'as point perdu de fille dans la fleur de la beauté. Le vaillant Colgar respire ; elle respire, Amira, la plus belle des vierges. Les rejetons de ta race fleurissent, ô Carmor ! mais Armin est le dernier de son sang. Ta couche est sombre, ô Daura ! profond est ton sommeil dans la tombe ! – Quand t'éveilleras-tu avec tes chants mélodieux, avec ta voix enchanteresse ?

» Levez-vous, vents de l'automne, levez-vous, soufflez sur la sombre bruyère ! Hurlez, tempêtes, sur la cime des chênes ! Grondez, torrents de la forêt ! Roule à travers les nuages déchirés, ô lune ! montre par intervalles ton disque pâle ! ramène à mon esprit cette nuit sinistre, où tous mes enfants me furent ravis, où tomba le puissant Arindal, où l'aimable Daura s'éteignit.

» Daura, ma fille ! tu étais belle, belle comme la lune sur les collines de Fura ; blanche comme la neige portée sur les vents, douce comme le souffle du matin ! Arindal ! ton arc était formidable, ton javelot rapide dans les combats ; ton regard était comme la vapeur sur les flots, ton bouclier une nue enflammée dans la tempête !

» Armar, fameux dans la guerre, vint, et rechercha l'amour de Daura : il triompha bientôt. L'espoir brillait aux yeux de leurs amis.

» Erath, fils d'Odgal, frémissait de rage ; car son frère avait été immolé par Armar. Il vint déguisé en fils des mers : sa barque était belle sur les flots ; sa chevelure semblait blanchie par l'âge, son visage était grave et sérieux. « O la plus belle des femmes, dit-il, aimable fille d'Armin ! là-bas sur un roc peu éloigné dans la mer, Armar attend sa Daura : je viens pour porter l'objet de ses amours sur les vagues ondoyantes. »

» Elle le suivit et descendit sur le rocher ; elle appela Armar. Rien ne répondit que l'écho, fils du rocher. « Armar ! mon bien-aimé ! Armar, mon amour ! pourquoi m'accabler de terreur ? Ecoute, fils d'Arnath, écoute : c'est Daura qui t'appelle. »

» Erath, le traître, fuyait en riant, vers la terre. Elle éleva sa voix, et cria vers son père, cria vers son frère. « Arindal ! Armin ! personne pour sauver » votre Daura » !

» Sa voix traversa la mer. Arindal, mon fils, descendait de la montagne couvert du butin de sa chasse ; ses flèches résonnaient à son côté ; son arc était dans sa main ; cinq dogues d'un gris-noirâtre accompagnaient ses pas. Il voit le féroce Erath sur le rivage : il l'atteint, le saisit et l'attache à un chêne ; des liens de peau serrent étroitement ses membres ; Erath, captif remplit les airs de gémissements.

» Arindal s'élance dans sa nacelle ; il monte sur le dos de la vague, pour ramener Daura au rivage. Armar vint dans son courroux, et décocha la flèche aux plumes légères. Elle siffla, elle se plongea dans ton cœur, Arindal ! ô mon fils ! Tu tombas percé du coup destiné au traître Erath. La rame s'arrêta tout à coup ; pantelant, tu vins expirer sur le rocher. Quelle est ta douleur, ô Daura, quand le sang de ton frère rougit tes pieds ?

» La barque est brisée en éclats par les flots. Armar se précipite dans la mer, pour sauver sa Daura, ou mourir. Soudain, voilà qu'un vent furieux, du haut des monts s'élance sur les ondes : Armar plonge, et ne reparaît plus.

» Seul, sur la falaise battue des vagues j'entendais ma fille qui faisait retentir les airs de ses plaintes. Ses cris étaient aigus et fréquents, et son père ne pouvait la secourir. Toute la nuit, je restai sur le rivage ; je la voyais à la pâle lueur de la lune ; toute la nuit, j'entendis ses cris. Les vents étaient déchaînés, et la pluie par torrents battait les flancs de la montagne. Avant que le matin parût, sa voix était affaiblie ; elle se perdait comme le souffle

du soir, parmi l'herbe des rochers. Epuisée de douleurs, ma fille mourut, et te laissa seul, Armin ! Ma force dans la guerre n'est plus ; ma gloire parmi les filles est évanouie.

» Toutes les fois que la tempête descend de la montagne, toutes les fois que le vent du nord soulève les vagues, je m'assieds sur la rive retentissante, je contemple le fatal rocher. Souvent, au coucher de la lune, j'aperçois les ombres de mes enfants. A peine visibles au travers des vapeurs de la nuit, ils errent et gémissent ensemble. »

Un torrent de larmes qui s'échappa des yeux de Charlotte, et soulagea son cœur oppressé, vint arrêter la lecture de Werther. Il jeta le manuscrit, prit sa main, et versa les pleurs les plus amers. Charlotte s'appuyait sur l'autre bras, et cachait son visage dans son mouchoir. Leur émotion réciproque était terrible. Ils sentaient leur propre infortune dans le destin des héros d'Ossian ; ils le sentaient ensemble, et leurs larmes se confondaient. Les lèvres et les yeux de Werther dévoraient le bras de Charlotte : un frisson s'empara d'elle ; elle voulait s'éloigner, et la douleur et la pitié comme un poids de plomb accablaient toutes ses forces. Elle s'efforçait de reprendre haleine, elle suffoquait, et d'une voix céleste pria, conjura Werther de continuer. Il tremblait, son cœur voulait éclater ; il ramassa le cahier, et lut au milieu des sanglots.

« Pourquoi m'éveilles-tu, douce haleine du printemps ! Ton souffle caressant dit : Je distille la rosée du ciel ! mais le temps s'approche où je vais me faner ; l'orage accourt, qui va me dépouiller de mes feuilles. Demain le voyageur viendra ; il viendra celui qui m'a vu dans ma beauté. Son œil, errant dans la plaine, me cherchera tout autour de lui ; il me cherchera, et ne me trouvera pas ».

L'application frappante de ces paroles fit tressaillir l'infortuné jeune homme. Dans l'excès de son désespoir, il se jeta aux pieds de Charlotte, saisit sa main, la pressa sur ses yeux, contre son front : à l'instant, un pressentiment de son affreux projet se glissa dans l'âme de Charlotte ; ses sens se troublèrent, elle lui prit la main, la serra contre son sein, et dans sa douloureuse émotion, se pencha vers lui. Leurs joues brûlantes se

touchèrent, le monde disparut à leurs yeux. Il l'entoura de ses bras, la pressa sur son cœur, et couvrit ses lèvres tremblantes, balbutiantes, de baisers furieux. Werther ! lui disait-elle, d'une voix étouffée, Werther ! et d'une faible main elle repoussait mollement sa poitrine collée sur la sienne : Werther ! s'écria-t-elle enfin, du ton imposant qui exprime le plus noble sentiment. Il ne résista point, la laissa échapper de ses bras, et tomba comme hors de lui à ses pieds. Elle s'élança vers la porte, et dans le trouble le plus violent, tremblante d'amour et de colère, elle lui dit : « C'est la dernière fois, Werther ! vous ne me reverrez plus » ! – Elle s'arrêta un instant, jeta un regard plein d'amour sur l'infortuné, et courut s'enfermer dans une pièce voisine. Werther tendit les bras vers elle, et ne chercha pas à la retenir. Il était à terre, la tête appuyée sur le canapé, et il resta plus d'une demi-heure dans cette position, jusqu'à ce qu'un bruit qu'il entendit le rappela à lui-même. C'était une servante qui venait mettre le couvert. Il se releva, marcha çà et là dans la chambre, et se revoyant seul, il alla à la porte du cabinet, et dit à voix basse ; « Charlotte ! Charlotte ! un mot, encore un seul mot ! un adieu » ! – Elle ne répondit pas. Il attendit, supplia, et attendit encore. Alors il s'arracha de cette porte, en criant : « Adieu ! Charlotte ! adieu pour jamais » !

Il vint à la porte de la ville. Les gardiens accoutumés à le voir, le laissèrent passer sans rien dire. Il soufflait un vent très froid, accompagné de pluie et de neige. Onze heures sonnaient quand il rentra. Son domestique remarqua qu'il n'avait point de chapeau. Il n'osa lui en parler, et le déshabilla : tous ses vêtements étaient trempés d'eau. On retrouva, depuis, le chapeau sur un rocher escarpé, qui plonge du haut de la colline dans la vallée. Il est inconcevable qu'il ait pu, sans se précipiter, le gravir dans une nuit obscure et humide.

Il se coucha, et dormit longtemps. Le domestique le trouva écrivant, lorsque, sur sa demande, il lui apporta son café le lendemain. Il achevait le passage suivant de sa lettre à Charlotte :

« Pour la dernière fois donc, pour la dernière fois j'ouvre les yeux. Hélas ! ils ne verront plus le soleil ; un jour sombre et nébuleux le tient caché. Oui, prends le deuil, nature ! ton fils, ton ami, ton amant s'approche

de sa fin. Charlotte ! c'est un sentiment sans égal ! Quoi cependant de plus semblable aux illusions d'un songe, que de se dire : voici ton dernier jour. Le dernier ! Charlotte, ce mot n'a point de sens pour moi ! Le dernier ! Ne suis-je point là dans toute ma force ? et demain je serai étendu sans mouvement sur la terre. Mourir ! qu'est-ce que mourir ? Ah ! nous rêvons quand nous parlons de la mort. J'ai vu plusieurs êtres mourir ; mais telles sont les limites de l'humanité, que le principe et la fin de son existence sont pour elle des mystères. Actuellement encore, je suis à moi, à toi ! à toi ! ô ma bien-aimée ! et dans un instant – séparés, arrachés l'un à l'autre, peut-être pour toujours ! – Non, Charlotte, non. – Comment puis-je être anéanti ? comment peux-tu cesser d'être ? Nous sommes, nous existons. – Néant ! – Qu'est-ce encore ? un vain mot ! un son vide, qui ne dit rien à mon cœur ! La Mort ! – Etre descendu au sein de la terre, réduit à un espace si étroit, si ténébreux ! – J'avais une parente, qui était tout pour moi dans l'abandon de ma jeunesse. Elle mourut, je suivis son convoi funèbre. J'étais sur le bord de la fosse, quand on y descendit le cercueil ; j'entendis le foulement des cordes que l'on lâchait et retirait ; je vis jeter la première pelletée de terre, j'entendis le cercueil rendre un bruit sourd, et toujours plus sourd, jusqu'à ce qu'enfin il fût recouvert ! Je tombai à genoux près de la tombe. – J'étais oppressé, ébranlé, déchiré jusque dans le fond de mon âme, mais j'ignorais ce qui se passait en moi – ce qui se passera en moi. – Mort ! tombeau ! mots effrayants, je ne vous comprends pas !

» Oh ! pardonne, pardonne-moi ! Hier ! pourquoi cela n'a-t-il pas été le dernier moment de ma vie ! O créature angélique ! pour la première fois, oui, je ne puis en douter, pour la première fois, j'ai senti dans tout mon être un transport délicieux, un céleste enthousiasme : elle m'aime ! elle m'aime ! il brûle encore sur mes lèvres, ce feu sacré qui coulait des tiennes ; un nouveau délire se rallume dans mon cœur. Pardonne ! pardonne-moi 1

» Ah ! je le savais, Charlotte, que tu m'aimais ; je l'ai su dès le premier regard où ton âme se peignit, dès la première fois que ta main se trouva dans la mienne. Et cependant, quand je te quittais, quand je voyais Albert à tes côtés, je retombais dans le tourment du doute, mon sang bouillonnait.

» Te rappelles-tu ces fleurs que tu m'envoyas après cette fatale assemblée où tu ne pus me dire un mot, où tu ne pus me donner ta douce main ? Oh ! j'ai passé la moitié de la nuit à genoux devant elles ; elles me répondaient de ton amour. Mais, hélas ! ces impressions se sont évanouies, comme, dans l'âme du croyant, s'efface peu à peu le sentiment de la grâce, que son Dieu avait versée sur lui en signes sacrés et visibles.

» Tout cela est périssable ; mais l'éternité même ne saurait éteindre cette flamme vivifiante que j'ai recueillie sur tes lèvres, que je sens circuler dans mes veines ! Elle m'aime ! ces bras l'ont enveloppée, ces lèvres ont frêmi sur ses lèvres, cette bouche a bégayé sur sa bouche. Elle est à moi ! tu es à moi ! oui, ma Charlotte, à moi pour toujours.

» Et que m'importe, à moi, qu'Albert soit ton époux ? – Ton époux ? – Mais ce n'est que pour ce monde : pour ce monde seul, c'est un péché de t'aimer, de vouloir t'arracher de ses bras pour te serrer dans les miens ! Un péché ? eh bien ! je m'en punis : je l'ai savouré dans toutes ses célestes délices, ce péché ; j'ai avidement aspiré ce baume de force et de vie, j'en ai abreuvé mon cœur. De ce moment tu es à moi ! à moi, ô Charlotte ! Je marche devant, je vais à mon père, à ton père. Il entendra mes plaintes, il me consolera jusqu'à ce que tu viennes. Alors je vole au-devant de toi, je te saisis, et en présence de l'Etre Infini nous confondrons nos existences dans un embrassement éternel !

» Je ne rêve point, je ne délire point. Aux portes du tombeau, le jour me luit plus clair et plus serein ! Nous serons, nous nous reverrons ! Ta mère ! je vais la voir, je vais la joindre ; oui, je vais épancher tout mon cœur dans le sien ! Ta mère, ta parfaite image ! »

Vers les onze heures, Werther demanda à son domestique si Albert était de retour. Le garçon répondit que oui, qu'il avait vu ramener son cheval.

Il lui donna alors à porter un billet ouvert, avec ces mots :

« Voulez-vous avoir la complaisance de me prêter vos pistolets, pour un voyage que je me propose de faire ? Adieu » !

La pauvre Charlotte avait peu dormi la nuit précédente ; toutes ses appréhensions s'étaient réalisées, et réalisées d'une manière qu'elle ne pouvait ni présager ni craindre. Son sang, jadis si pur, si léger, était dans

une tumultueuse effervescence ; mille sensations confuses déchiraient son noble cœur. Était-ce le feu des embrassements de Werther qu'elle sentait dans son sein ? était-ce indignation de son audace ? était-ce une pénible comparaison de son état actuel avec ces jours de paix et d'innocence, où libre de tout souci, elle avait pleine confiance en elle-même ? Comment irait-elle au-devant de son mari ? comment lui avouerait-elle une scène dont rien ne l'empêchait de lui faire le récit et qu'elle n'osait cependant pas lui avouer. Depuis longtemps ils gardaient le silence l'un envers l'autre : serait-elle la première à le rompre, pour faire à son mari une révélation si brusque et si inattendue ? Elle craignait déjà que la simple nouvelle de la visite de Werther ne fît sur lui une impression désagréable ; que serait-ce donc, s'il apprenait cette catastrophe imprévue ? Pouvait-elle espérer qu'Albert vît cette scène dans son vrai jour, qu'il la jugeât sans prévention ? pouvait-elle espérer qu'il lût dans le fond de son âme ? D'autre part, pouvait-elle dissimuler envers un homme, devant lequel elle avait toujours été pure et transparente comme le cristal ; auquel elle n'avait jamais déguisé, ni jamais pu déguiser un seul de ses sentiments ? Toutes ces réflexions la plongèrent dans un douloureux embarras : et ses pensées revenaient sans cesse sur Werther, qui était perdu pour elle, qu'elle ne pouvait pas abandonner, et qu'il fallait qu'elle livrât à lui-même ; sur ce Werther, à qui, quand il l'aurait perdue, il ne resterait plus rien au monde.

L'agitation de ses esprits ne lui permettait pas de voir, dans ce moment, les suites funestes de la discorde dont elle avait été la cause entre ces deux hommes. Tous deux, bons et sensés, faute de s'entendre sur certains points, avaient commencé à se renfermer réciproquement dans un silence absolu. Chacun d'eux réfléchissait aux torts de l'autre, et l'aigreur avait augmenté à un tel point, qu'il était devenu impossible, au moment critique, de débrouiller ce tissu de difficultés. Si une heureuse confiance les eût rapprochés plus tôt, si l'amitié et l'indulgence se fussent ranimées entre eux, en épanouissant leurs cœurs, peut-être notre malheureux ami eût-il pu être sauvé.

Une circonstance particulière vint se joindre à ces considérations. Werther, comme le témoignent ses lettres, n'avait jamais fait mystère de son désir ardent de quitter ce monde. Albert l'avait souvent combattu, et en

avait quelquefois fait le sujet de ses entretiens avec Charlotte. Par une suite de son invincible répugnance pour le suicide, il avait manifesté assez fréquemment, avec une espèce de susceptibilité, d'ailleurs absolument étrangère à son caractère, qu'il avait de puissants motifs de douter d'une semblable résolution. Bien plus, il s'était même permis quelques railleries à ce sujet, et avait fait part de son incrédulité à Charlotte. Si cela, d'un côté, servait à la tranquilliser, quand son esprit lui présentait cette sinistre image, c'était, de l'autre, un obstacle à ce qu'elle osât communiquer à son mari les inquiétudes qui la tourmentaient en cet instant.

Albert revint ; Charlotte alla au-devant de lui avec un empressement mêlé d'embarras. Il n'était pas de bonne humeur : ses affaires n'étaient point terminées ; il avait trouvé, dans le bailli du canton voisin, un homme intraitable et minutieux. Les mauvais chemins l'avaient aussi singulièrement contrarié.

Il demanda s'il ne s'était rien passé pendant son absence : elle se hâta de répondre que Werther était venu la veille. Il s'informa s'il était arrivé des lettres ; elle lui dit qu'elle en avait porté quelques-unes avec des paquets dans sa chambre. Il y passa, et Charlotte resta seule. La présence de l'époux qu'elle aimait et respectait, avait fait une nouvelle impression sur son cœur. Le souvenir de sa générosité, de son amour et de sa bonté, avait tranquilisé son esprit ; elle se sentit secrètement attirée à le suivre. Elle prit son ouvrage, et passa chez Albert, selon son ancienne coutume ; elle le trouva occupé à ouvrir et à lire ses lettres : quelques-unes paraissaient être d'une teneur peu agréable. Elle lui adressa quelques questions, auxquelles il répondit brièvement, et il se mit à son bureau pour écrire.

Il y avait une heure qu'ils étaient ensemble, et Charlotte devenait toujours plus sombre. Elle sentait combien il lui serait difficile de découvrir à son mari ce qui oppressait son cœur, eût-il même été dans les meilleures dispositions. Elle tomba dans une mélancolie d'autant plus douloureuse, qu'elle cherchait à la cacher et à dévorer ses larmes. » L'apparition du domestique de Werther vint mettre le comble à son embarras. Il remit le billet à Albert, qui se retourna vers elle, et lui dit avec calme : « Donne-lui les pistolets ». – « Je lui souhaite un heureux voyage » ajouta-t-il, en s'adressant au domestique. La foudre était tombée sur Charlotte ; elle

voulut se lever, et les jambes lui manquèrent : elle ne savait ce qui se passait en elle. Enfin elle se traîna vers la muraille, décrocha les pistolets d'une main tremblante, en essuya la poussière, hésitait, et aurait tardé encore davantage, si Albert, par un regard significatif, ne l'eût pressée de les donner. Elle remit donc les funestes armes au domestique, sans pouvoir proférer une parole ; quand il fut sorti, elle releva son ouvrage, et se retira dans sa chambre, plongée dans un état d'incertitude et de trouble inexprimable. Son cœur ne lui pronostiquait que terreur et qu'effroi. Tantôt elle était au point de s'aller jeter aux pieds de son mari, et de lui tout révéler, la scène de la veille, sa faute et ses pressentiments ; tantôt elle ne voyait aucun moyen d'y parvenir : elle désespérait surtout de pouvoir l'engager à se rendre chez Werther. Le couvert était mis : une amie, qui n'avait qu'un mot à dire, vint, et voulait s'en retourner sur-le-champ ; on la retint. Elle rendit la conversation supportable pendant le dîner ; on se contraignit, on causa, on oublia.

Le domestique apporta les pistolets à Werther ; il les reçut avec transport, en apprenant que Charlotte les lui avait donnés. Il se fit apporter du pain et du vin, envoya son domestique dîner, et se remit à écrire.

« Ils sortent de tes mains, tu en as essuyé la poussière : je les baise mille fois, tu les as touchés ! Toi-même, esprit du ciel, favorises mes projets ; toi-même, Charlotte, tu me présentes l'arme qui va me donner la mort, la mort que je brûlais de recevoir, que je reçois de tes mains ! – Oh ! que de questions j'ai faites à mon petit domestique ! tu tremblais, en lui remettant ces armes, tu ne m'as point fait dire tes adieux ! – O douleur ! Point d'adieux ! – M'aurais-tu fermé ton cœur, à cause de ce divin instant qui m'a enchaîné à toi pour l'éternité ? Charlotte, des milliers d'années s'écouleront, et cette impression divine ne s'effacera point ! Oui, je le sens, tu ne peux haïr celui qui brûle pour toi d'une flamme immortelle ».

Après le dîner, il ordonna à son domestique d'achever de tout emballer. Il déchira beaucoup de papiers, sortit et acquitta quelques petites dettes. Il rentra chez lui, ressortit presque aussitôt malgré la pluie, et

alla hors de la ville au jardin du comte. Il se promena longtemps dans les environs ; à la nuit tombante, il revint, et écrivit :

« Wilhelm, pour la dernière fois j'ai vu les champs, les bois et le ciel. Adieu aussi, ô ma mère, ma bonne mère ! Pardonne-moi ! Console-la, Wilhelm ! Dieu puisse-t-il vous bénir ! Toutes mes affaires sont en ordre. Encore adieu ! Nous nous reverrons et alors le bonheur nous sourira ».

« J'ai mal reconnu ton amitié, Albert, mais tu me le pardonnes ! J'ai troublé la paix de ta maison, j'ai semé la méfiance entre vous. Adieu ! je veux y mettre fin. Oh ! puisse ma mort vous donner le bonheur ! Albert ! Albert ! rends cet ange heureux ! et que la bénédiction du Tout-Puissant repose sur toi » ?

Le soir, il s'occupa encore assez longtemps de ses papiers : il en déchira une grande quantité, et les jeta au feu. Il cacheta quelques paquets avec des adresses à Wilhelm. Ils contenaient de petits mémoires sur divers objets, des pensées détachées : j'en ai vu une partie. A dix heures il se fit faire un grand feu, et demanda une bouteille de vin. Il envoya coucher son domestique dont la chambre, ainsi que celle de ses hôtes, était au fond de la cour.

Le jeune garçon se jeta sur son lit, tout habillé, pour être prêt de grand matin : son maître avait dit que les chevaux de poste seraient à la porte avant six heures.

Après 11 heures.

« Tout est si calme autour de moi ! mon âme est si paisible ! Je te rends grâces, ô mon Dieu, toi, qui conserves tant de force et de chaleur à mes derniers moments !

» Je m'approche de la fenêtre, chère Charlotte, et à travers les sombres nuages, que les vents emportent dans les airs, j'aperçois encore quelques étoiles, qui brillent au firmament. Non, astres immortels, vous ne tomberez point ! L'éternel vous porte dans son sein, comme il m'y porte aussi. Je vois les étoiles de la grande ourse, la constellation que je préfère à toutes les autres. La nuit, quand je me retirais d'auprès de toi, Charlotte 1 quand je

m'arrêtais sur ta porte, elle brillait en face de moi. Avec quelle ivresse je l'ai souvent contemplée ! Que de fois les mains tendues vers elle, je l'ai prise à témoin, j'en ai fait le monument sacré de la félicité que je goûtais alors ! et encore, – ô Charlotte, qui est-ce qui ne me rappelle pas à toi ? Ne suis-je pas environné de toi de toutes parts ? Et tel qu'un enfant, ne me suis-je pas élancé avec une avidité insatiable, sur mille bagatelles que ton toucher avait consacrées !

» O silhouette chérie ! je te la lègue, Charlotte, et te prie de l'honorer. J'y ai imprimé mille milliers de baisers ; je l'ai mille fois saluée, quand je sortais, quand je rentrais.

J'ai supplié ton père, dans un billet qu'on lui remettra, de protéger ma sépulture. Dans le cimetière, vers le coin qui donne sur la campagne, sont deux tilleuls : c'est là que je souhaite reposer. Il peut accorder, il accordera cette grâce à son ami. Demande-la lui aussi. Je ne prétends pas exiger que de pieux chrétiens déposent leurs corps près d'un pauvre infortuné. Hélas ! je voudrais qu'on m'enterrât sur le bord du chemin, ou dans la vallée solitaire, afin que le prêtre et le lévite passassent devant ma tombe en se signant, et que le bon Samaritain y répandît une larme.

» Donne, Charlotte ! je ne tremble pas, en prenant l'horrible calice où je vais puiser l'ivresse de la mort ! Tu me le présentes, et je n'hésite pas. Ainsi donc sont accomplis tous les désirs de ma vie ! . Voilà donc à quoi aboutissent toutes mes espérances ! toutes, toutes ! A venir heurter avec ce sang-froid, avec cet engourdissement aux portes d'airain de la mort.

» Ah ! si du moins j'avais pu obtenir la faveur de mourir pour toi, de me dévouer pour toi, Charlotte ! je périrais avec courage, avec joie, si je pouvais te rendre le repos et les douceurs de ton existence. Mais hélas ! il ne fut donné qu'à peu d'élus, de verser leur sang pour l'objet de leur amour, et de rallumer, par leur mort, une vie plus active et plus brillante, au sein de leurs amis.

» Charlotte, je veux être enterré dans ces habits ; tu les as touchés, sanctifiés. Je demande aussi cette grâce à ton père. Mon âme plane sur le cercueil. Que l'on ne fouille point mes poches. Ces nœuds couleur de rose que tu portais sur ton sein, la première fois que je te vis au milieu des enfants. (Oh ! embrasse-les, baise-les mille fois, ces tendres enfants,

raconte-leur l'histoire de leur malheureux ami. Chers petits ! je les vois se presser autour de moi. Hélas ! comme je suis attaché, identifié à ta personne ! Dès le premier instant, comme je devins inséparable de toi !) – Ces nœuds de ruban seront enterrés avec moi ; tu m'en fis présent à la fête de mon jour de naissance ! Comme j'engloutissais tout cela ! – Hélas ! je ne pensais guère que cette route dût me conduire où je suis ! – Sois calme ; je t'en conjure, sois calme !

» Ils sont chargés. – Minuit sonne ! Eh bien donc ! – Charlotte ! – Charlotte ! Adieu ! adieu ! »

Un voisin vit l'éclair de la poudre, et entendit le coup ; mais tout restant tranquille, il n'y fit pas attention davantage.

Le matin, à six heures, le domestique entra avec une lumière. Il trouve son maître par terre ; il voit le pistolet, le sang ; il l'appelle, il le prend, le soulève ; point de réponse, il râlait seulement encore.

Il court chez les médecins, chez Albert. Charlotte entend la sonnette, un tremblement subit agite tous ses membres. Elle éveille son mari, ils se lèvent ; le domestique sanglotant leur apporte ! affreuse nouvelle : Charlotte tombe évanouie aux pieds d'Albert.

Lorsque le médecin arriva auprès du malheureux, il le trouva par terre perdu sans ressource ; le pouls battait encore, les membres étaient déjà roidis. Il s'était tiré le coup dans la tête au-dessus de l'œil droit : la cervelle sortait par la blessure. Pour tout tenter, on lui ouvrit la veine au bras ; le sang coula, il respirait encore.

D'après le sang qui rougissait le dos de son siège, on pouvait conclure qu'il s'était tiré le coup, assis devant son bureau ; et que dans les convulsions de l'agonie, il était tombé, s'était roulé autour du fauteuil. Il était étendu près de la fenêtre, sur le dos, et sans mouvement. Il était entièrement habillé, et botté, en frac bleu, en gilet chamois.

La maison, le voisinage, toute la ville était en rumeur. Albert entra : on avait couché Werther sur un lit, le front bandé. Son visage était celui d'un mort ; il ne remuait aucun membre. Les poumons râlaient encore d'une manière effrayante, tantôt faiblement, tantôt plus fort ; on attendait sa fin.

Il n'avait bu qu'un verre de vin. *Emilia Galotti*¹¹ était ouverte sur son bureau.

Albert était consterné. Le désespoir de Charlotte était lamentable et inexprimable.

Le vieux bailli arriva tout ému ; il embrassa le mourant, en l'arrosant de ses larmes. Les aînés de ses enfants accoururent aussi bientôt après. Ils se précipitèrent sur le lit avec l'expression de la plus violente douleur, et lui baisèrent les mains, la bouche. Le plus âgé, qui avait toujours été le favori de Werther, s'étendit sur lui en l'embrassant jusqu'à ce qu'il fût expiré. Ce ne fut qu'avec peine alors qu'on parvint à l'en détacher. A midi, Werther expira. La présence du bailli, et les mesures qu'il avait prises, prévinrent un attroupement. Sur les onze heures du soir, il le fit enterrer à l'endroit qu'il s'était choisi. Le vieux bailli et ses fils suivirent le convoi ; Albert n'en trouva pas la force. On craignait pour la vie de Charlotte. Des ouvriers portèrent le corps ; aucun ecclésiastique ne l'accompagna.

FIN DE WERTHER

HERMANN ET DOROTHÉE

POEME EN NEUF CHANTS

CALLIOPE

CHANT I

LE MALHEUR PARTAGÉ

– Non, je n’ai jamais vu les rues et le marché si déserts : on dirait que la ville est abandonnée, elle est comme morte ; il n’y reste point, je crois, cinquante de tous ses habitants. Que ne fait pas la curiosité ! chacun va, court pour voir le triste spectacle de ces malheureux fugitifs. D’ici à la chaussée où ils doivent passer, il y a bien une petite heure de chemin, et l’on y court à midi, dans la brûlante poussière ! Moi certes, je ne me remuerais pas de ma place pour voir l’infortune de braves gens, qui abandonnent, hélas ! avec ce qu’ils ont pu sauver, l’autre rive si belle du Rhin, et venant à nous, errent à travers le recoin heureux et les sinuosités de notre fertile vallée. Je te loue, ô ma femme ! et c’est un trait de ta bonté, d’avoir envoyé notre fils pour distribuer à ces pauvres gens notre vieux linge, des aliments et des boissons ; car donner c’est l’affaire du riche.

– Que ce garçon mène bien ! comme il dompte nos chevaux fringants ! La petite voiture, nouvellement faite, comme elle a bon air ; quatre personnes, sans compter le cocher sur son banc, y seraient commodément assises. Cette fois notre enfant la conduit seul : qu’elle a roulé légèrement en tournant la rue !

Ainsi, se reposant bien à son aise sous la porte de sa maison près du marché, parlait à sa femme l’hôte du *Lion d’Or*.

– Mon ami, lui répond l’intelligente et sage ménagère, j’en prodigue pas ordinairement le linge que nous cessons de porter ; il peut souvent être utile, et dans le besoin on ne trouverait parfois pas à en acheter ; mais aujourd’hui qu’on me parlait d’enfants et de vieillards réduits à la nudité, j’ai donné de si bon cœur maintes chemises et couvertures encore fort bonnes ! Me le

pardonnerez-tu ? J'ai mis aussi ton armoire à contribution ; particulièrement ta robe de chambre du plus fin coton, cette indienne à fleurs, doublée d'une flanelle fine, je l'ai donnée ; elle est vieille, usée, et tout à fait hors de mode.

L'excellent hôte se mit à sourire.

– Je regrette cependant un peu, dit-il, cette vieille robe de chambre, cette indienne du plus fin coton ; on n'en trouve plus de pareille. Soit, je ne la portais plus. Il faut ne se présenter maintenant qu'en surtout et en bottes ; les pantoufles et le bonnet sont bannis.

– Ah ! de ce côté, interrompit-elle, reviennent déjà quelques-uns de ceux qui sont allés voir les fugitifs ; probablement tout est passé. Comme leurs souliers sont blancs de poussière ! comme leurs visages sont enflammés ! chacun y portant le mouchoir en essuie la sueur. Je ne voudrais certainement pas courir si loin, dans l'ardeur du jour, pour assister à un spectacle pareil et souffrir ; je me contenterai bien du récit.

– Qu'il est rare, dit le brave aubergiste avec l'accent de l'assurance, qu'un si beau temps arrive pour une telle récolte ! Nous mettrons le blé à couvert dans la grange, comme nous y avons déjà mis le foin, sans avoir une goutte de pluie : le ciel est serein ; pas le plus léger nuage ; et le souffle du vent de l'est répand une agréable fraîcheur. Voilà un temps constant, et le blé est au plus haut point de sa maturité ; demain nous commençons à joncher la terre de la plus riche moisson.

Pendant qu'il parlait, s'augmentait à chaque instant la foule des hommes et des femmes qui traversaient le marché, et rentraient dans leurs demeures. A l'autre coin du marché, le riche voisin, le premier négociant de l'endroit, mené avec ses filles dans sa voiture ouverte (elle avait été faite à Landau), arrivait rapidement devant sa maison, qu'il avait nouvellement réparée. Les rues devinrent vivantes, car la petite ville était peuplée, et l'on s'y appliquait à divers genres de fabrique et de commerce.

Le couple intime suivait de l'œil les mouvements de la foule, et s'amusait par différentes observations.

– Vois, dit enfin la digne hôtesse, le pasteur vient à nous de ce côté ; le pharmacien, notre voisin, l'accompagne : il faudra qu'ils nous racontent tout ce qu'ils ont vu, ce spectacle qui n'inspire pas la joie.

Ils s'approchent tous deux amicalement, saluent les époux et, s'asseyant près d'eux sur les bancs de bois sous la porte cochère, ils secouent la poussière de leurs souliers, et s'éventent de leurs mouchoirs. Après les compliments réciproques, le pharmacien prenant la parole, dit quelque peu avec humeur :

– Voilà bien les hommes ! qu'il arrive un malheur à leur prochain, tous se plaisent à l'aller considérer la bouche béante. Chacun accourt pour voir les flammes désastreuses d'un incendie s'élever dans les airs, pour voir le pauvre criminel marchant tristement au supplice : maintenant encore chacun se promène hors de la ville pour contempler le malheur de ces bonnes gens chassés de leurs foyers ; et aucun d'eux ne songe qu'une infortune pareille peut l'atteindre, bientôt peut-être. Cette légèreté, selon moi, est impardonnable ; toutefois, elle est dans le caractère de l'homme.

Rempli de sens, le vénérable pasteur prend la parole. Il était l'ornement de la ville ; jeune encore, il approchait de l'âge mûr. Il connaissait les scènes variées qui forment la vie humaine, et dirigeait ses entretiens vers l'utilité de ses auditeurs ; pénétré de l'importance des livres sacrés qui nous dévoilent la condition de l'homme et le but de la Providence, il avait aussi puisé des lumières dans les meilleurs écrits des auteurs séculiers.

– Je n'aime point, dit-il à blâmer un penchant que la nature, cette bonne mère, ne donna pas à l'homme pour l'égarer ; car souvent ce penchant heureux qui le guide et qui est irrésistible, produit ce que l'intelligence et la raison ne sauraient toujours opérer. Si la curiosité n'invitait pas l'homme par ses puissants attrait, dites, eût-il jamais connu l'étonnante beauté des rapports qui, dans la nature, unissent tous les êtres ? D'abord la nouveauté l'attire ; il recherche ensuite l'utile avec une ardeur infatigable ; enfin il aspire à ce qui est bon par excellence, et c'est là ce qui l'élève et lui donne son véritable prix. Jeune, il a une joyeuse compagne, la légèreté, qui lui cache le péril, et qui efface à l'instant même les vestiges de la peine cuisante, quand elle est passée. Prisons l'homme chez lequel, dans un âge plus mûr, le calme de la raison remplace cette joyeuse humeur, et dont l'activité se déploie avec succès dans le bonheur et dans l'infortune ; ses efforts créent le bien et réparent les maux.

L'impatiente hôtesse dit aussitôt avec un air amical :

– Veuillez nous raconter ce que vous venez de voir ; car c’est là ce que je désire apprendre.

– Après ce dont j’ai été le témoin, repartit le pharmacien d’un ton expressif, il sera bien difficile que je me livre de sitôt à la joie. Et qui pourrait raconter la plus grande variété d’infortunes réunies en une seule ? Déjà, avant d’être descendus dans la prairie, nous avons aperçu de loin un nuage de poussière ; la foule marchant de coteaux en coteaux disparaissait déjà dans le lointain à perte de vue ; mais après avoir gagné le chemin qui traverse obliquement la vallée, hélas ! était encore grande et la presse et la confusion des piétons ; nous n’avons vu que trop encore de ces malheureux à leur passage. L’aspect de chacun d’eux nous a fait connaître à la fois combien la fuite a de peines et d’amertumes, et quel doux sentiment cependant on éprouve d’avoir saisi à la hâte l’instant de sauver sa vie. Les meubles nombreux qu’une maison peut mettre à couvert, et auxquels le judicieux propriétaire assigne autour de lui la place la plus convenable, pour les trouver toujours au besoin, parce qu’il n’y a rien qui ne puisse être utile : tout cela, triste spectacle ! était chargé pêle-mêle sur toutes espèces de voitures et charrettes, et cordelé avec précipitation ; le crible et la couverture de laine étaient sur l’armoire, les bois de lits dans la huche, les draps sur le miroir. Et comme nous le vîmes, il y a vingt ans, dans le terrible incendie, le péril trouble si fort la raison, qu’on sauve les meubles les plus vils et qu’on laisse les plus précieux. De même ici, fatiguant les bœufs et les chevaux, on voiturait, avec une prévoyance peu réfléchie, des effets d’une mince valeur, tels que de vieilles planches, de vieux tonneaux, la poussinière et le toit aux oies ; de même les femmes et les enfants s’essoufflaient à se traîner avec des paquets, à porter des hottes et des corbeilles chargées de choses inutiles : tant l’homme abandonne à regret la moindre de ses possessions ! et de même encore la multitude, se foulant en désordre et en tumulte, s’avançait dans le chemin poudreux. L’un, mené par des animaux faibles, voulait aller lentement, l’autre voulait courir. Là s’élevaient confusément les clameurs des femmes et des enfants froissés, les mugissements des animaux, le vacarme des chiens aboyants, et les voix lamentables des vieillards, des malades, assis sur des lits et vacillants au haut d’un chariot lourd et surchargé.

– Mais, au bord d'un monticule, une roue pressée par la foule s'égare de l'ornière et crie ; le chariot verse, se précipite dans le fossé, et par la violente impulsion, les hommes, jetant des cris effroyables, sont lancés au loin dans les champs ; la chute est cependant heureuse ; les caisses tombent plus tard et à une moindre distance du chariot : les témoins de ce désastre s'attendaient certainement à voir le spectacle de ces hommes écrasés du poids énorme des armoires et des malles. Le chariot reste là brisé, et les hommes dénués de secours ; car les autres passent devant eux avec rapidité, ne s'occupant que de leur propre sort, et entraînés par le torrent de la foule. Nous accourons, et ces malades et ces vieillards qui, abrités dans leurs maisons, et sur leurs lits, pouvaient à peine supporter leurs longues souffrances, nous les trouvons étendus à terre, couverts de blessures, poussant des gémissements et des plaintes, brûlés des feux du soleil, étouffés par les flots de la poussière.

Plein d'humanité, et vivement ému :

– Puisse donc mon fils Hermann, dit l'hôte, les rencontrer, les secourir et les vêtir ! Je ne voudrais pas moi-même être témoin de leur sort ; je souffre à l'aspect de l'infortune. Le premier récit de si grandes peines m'avait déjà touché ; il avait suffi pour m'engager à leur envoyer promptement une partie de notre abondance, afin qu'au moins plusieurs de ces fugitifs malheureux reprissent des forces, et nous parussent soulagés. Mais ne continuons pas de nous livrer à ces tristes images ; la crainte et le souci, qui me sont plus odieux que le mal même, se glissent aisément dans le cœur de l'homme. Entrons dans ce salon reculé, qui est plus frais, où ne pénètre pas le soleil, et dont les murs épais ne permettent pas l'entrée à l'air échauffé. Et toi, ma petite mère, apporte-nous un flacon du quatre-vingt-trois pour dissiper la mélancolie. Ici nous ne boirions pas avec plaisir ; les mouches bourdonneraient autour de nos verres.

Ils se rendent dans le salon et jouissent de sa fraîcheur.

La mère apporte avec soin sur un plateau d'étain, arrondi et luisant, un flacon poli, rempli de ce vin limpide et merveilleux, et les coupes verdâtres consacrées à la liqueur, présent des vignes du Rhin.

Les trois personnages étaient assis autour de la table ronde, brunie, cirée, brillante, et reposant sur des pieds solides. Aussitôt les verres de l'hôte et du

pasteur se rencontrent et rendent un son éclatant : leur compagnon, tenant le sien, était immobile et pensif, lorsque l'hôte lui adresse un défi amical par ces paroles :

– Courage, mon cher voisin, buvons. Jusqu'ici Dieu, par sa clémence, nous a préservés de désastres, et il daignera nous en préserver encore ; car qui ne reconnaît que, depuis l'horrible incendie, ce châtiment si rigoureux qu'il nous fit subir, il nous a constamment envoyé des sujets de joie, qu'il a veillé sur nous constamment et avec autant de soin que l'homme veille sur la prune précieuse de son œil, qui de tous ses organes lui est le plus cher ? Nous refuserait-il à l'avenir sa protection et son secours ? C'est dans les périls seulement que l'on commence à bien connaître toute sa puissance. Cette ville florissante, qu'il a comblée de bénédictions, après l'avoir relevée de sa cendre par nos mains, voudrait-il une seconde fois la détruire, et anéantir tous nos travaux ?

– Persévérez dans ces sentiments, répond le digne pasteur avec sérénité et d'une voix douce : cette confiance donne à l'homme de la tranquillité et de la raison quand il est au milieu du bonheur ; elle offre à l'infortuné la consolation la plus solide, et nourrit notre plus glorieuse espérance.

L'hôte alors s'exprimant en homme ferme et judicieux :

– Combien de fois, au retour d'un voyage entrepris pour mes affaires, ai-je avec étonnement salué les flots du Rhin ! Toujours il me paraissait grand et m'inspirait des idées et des sentiments élevés ; mais je ne songeais guère que bientôt sa rive agréable nous servirait de rempart contre les Français, et son large lit de fossé difficile à franchir. Voyez, c'est ainsi que la nature seconde nos braves Allemands qui nous défendent, et c'est ainsi que nous défend le Seigneur. Qui voudrait se livrer à un fol abattement ? les combattants sont fatigués, et tout annonce que la paix se prépare. Puisse donc aussi, lorsque cette fête si longtemps attendue sera solennisée dans notre église (alors, de concert avec l'orgue, retentiront les sons de la cloche et les sons perçants de la trompette accompagnant le solennel *Te Deum*,) puisse donc aussi, dans ce même jour, respectable pasteur, mon Hermann, enfin décidé, se présenter avec sa fiancée devant vous à l'autel ! et puisse encore à l'avenir, le jour de cette fête heureuse qui sera célébrée dans tous les pays, m'apparaître comme l'anniversaire d'une joyeuse fête de famille !

Mais je vois avec peine que ce jeune homme, si actif et si zélé sous nos yeux, est au dehors indolent et sauvage ; il ne se produit point dans le monde et même il évite la société des jeunes filles, et le plaisir joyeux de la danse, que toute la jeunesse recherche avec tant d'ardeur.

En achevant ces mots il prêtait l'oreille. On entendait s'approcher de plus en plus le bruit éloigné de chevaux frappant du pied la terre ; on entendait le bruit d'une voiture roulante ; et maintenant, lancée avec rapidité, elle entre sous les voûtes de la maison avec le fracas du tonnerre.

TERPSICHORE

CHANT II

HERMANN

Dès que le jeune Hermann, d'une figure par-faite, paraît dans la salle, le pasteur dirige vers lui ses regards pénétrants, et considérant ses traits et tout son maintien de l'œil d'un observateur qui lit dans la physionomie, il sourit, et lui dit gracieusement :

– Comme vous êtes autrement que d'ordinaire ; jamais vous ne m'avez paru si vif, ni vos yeux n'ont été si animés ; vous êtes joyeux, content ; on voit que vous avez soulagé des malheureux, et recueilli leurs bénédictions.

– Si ma conduite est louable, je l’ignore, répondit le jeune homme d’un ton tranquille, sérieux ; mais je vous raconterai tout ce que j’ai fait poussé par les mouvements de mon cœur. Ma mère, vous vous êtes un peu trop arrêtée à chercher et à choisir des vêtements, le paquet n’en a été formé que tard, et le soin de placer dans la voiture le vin et la bière a consumé bien des moments. Lorsqu’enfin sorti de la ville, je me suis avancé dans la campagne, j’ai rencontré les flots de nos concitoyens, . déjà retournant, avec leurs femmes et leurs enfants, à leurs demeures ; les fugitifs avaient passé et étaient déjà loin. J’active la rapidité de mes chevaux et, les dirigeant vers le village où j’avais appris qu’ils devaient cette nuit prendre du repos, je suivais la route neuve, occupé de mon dessein, lorsque j’aperçois un chariot d’un bois solide, traîné par deux bœufs les plus grands et les plus vigoureux des pays étrangers ; à côté d’eux marchait d’un pas ferme une jeune fille qui, d’une longue baguette, gouvernait ces puissants animaux, les excitait et les réprimait tour à tour, menant le chariot avec précaution. Dès qu’elle me voit, elle s’approche de mes chevaux avec calme : « Notre situation, dit-elle, n’a pas toujours été aussi déplorable qu’aujourd’hui où vous nous apercevez sur cette route, et je ne suis pas accoutumée à solliciter de l’étranger un don, accordé souvent à regret et pour se délivrer du malheureux ; mais la nécessité m’y contraint. Là est étendue sur la paille la femme d’un homme opulent ; elle vient d’être délivrée ; elle était près de son terme quand je l’ai placée sur ce chariot ; à peine ai-je pu la sauver avec le secours de cet attelage ; nous arrivons plus tard que les fugitifs ; elle n’a plus qu’un souffle de vie, l’enfant nouveau-né est nu dans ses bras. Nous ne pouvons attendre de nos compagnons d’infortune qu’un faible soulagement ; il est même incertain que nous les rencontrions au village le plus voisin, où nous devons nous reposer ce jour : je crains bien qu’ils ne l’aient passé. Si donc vous êtes de ce voisinage, et si par hasard vous avez quelque pièce de linge dont vous puissiez aisément faire le sacrifice, soyez assez bon que d’en gratifier des malheureux. »

Telles étaient ses paroles ; et l’accouchée, pâle, défaillante, se soulevant avec peine, me regardait attentivement. « Je ne doute pas, dis-je, qu’une intelligence céleste ne parle souvent au cœur des hommes sensibles, et ne leur fasse connaître la peine qu’éprouve leur frère : car ma mère, par un

pressentiment de votre détresse, m'a remis tout un paquet qui me permet de secourir vos besoins. » Déliant aussitôt les hardes, je lui donne la robe de chambre de mon père, les chemises et les couvertures. Dans sa joie, elle me fait des remerciements, et s'écrie : « L'homme heureux ne croit pas qu'il arrive encore des prodiges ; c'est dans le malheur qu'on apprend que le doigt de Dieu dirige les bons vers le bien. Puissiez-vous recevoir de sa part tout l'aide dont vous êtes le distributeur à notre égard ! » Je voyais l'accouchée passer entre ses mains avec satisfaction les pièces de linge, et particulièrement la flanelle moelleuse de la robe de chambre. « Hâtons-nous, lui dit la jeune fille, d'aller au village où déjà nos compagnons jouissent du repos ; dès que nous y serons, j'aurai soin de préparer les langes et tout ce qu'il faudra pour vous soulager, » Me faisant encore un salut et le remerciement le plus sensible, elle anime les bœufs, le chariot part.

Je tardais à m'éloigner et retenais mes chevaux. Mon cœur était partagé entre le dessein de les pousser rapidement au village, pour distribuer les aliments à d'autres infortunés, et celui de remettre le tout à la jeune personne pour qu'elle en fit une sage répartition ; mon cœur fut bientôt décidé. Conduisant mes chevaux sur ses pas, et l'ayant atteinte en un moment : « Brave fille, dis-je, ma mère ne m'a pas seulement remis du linge et des vêtements, mais encore des aliments et des boissons, et le caisson de ma voiture en est assez abondamment pourvu. Je suis porté à déposer aussi ces dons entre tes mains, et crois par là remplir au mieux les ordres de ma mère ; tu les distribueras avec discernement, moi je ne pourrais partager qu'au hasard. – Je ferai de vos dons, dit-elle, le plus juste emploi, les plus malheureux les recevront, et vous aurez épanoui leurs cœurs. »

Ainsi parla-t-elle. Ouvrant aussitôt le caisson de la voiture, j'en sors les lourds jambons, les pains, les flacons de vin et de bière, et remets le tout en ses mains : je lui aurais volontiers donné plus encore, mais le caisson était vide. Elle place avec soin tous ces dons aux pieds de l'accouchée, et s'éloigne : je fais prendre à mes chevaux rapides le chemin de la ville.

Dès qu'Hermann se tait, le voisin, toujours prêt à discourir, s'écrie :

– Oh ! combien est heureux celui qui, dans ces jours de fuites et de troubles, vit isolé dans sa maison, et ne voit pas une femme et des enfants

collés à lui, trembler dans ses bras ! Je sens à présent tout mon bonheur ; je ne voudrais pas en ce temps-ci, pour tous les trésors, porter le nom d'époux ni de père, être en peine de femme et enfants. Déjà souvent j'ai pensé à la nécessité de fuir un jour : j'ai rassemblé mes plus précieux effets, mon ancienne vaisselle d'argent, les chaînes et les anneaux d'or de feu ma mère, que je n'ai pas vendus encore. Il me faudra sans doute abandonner bien des objets qu'il n'est pas si aisé de remplacer ; je regretterai, quoique la marchandise ne soit pas d'un grand prix, les racines et les simples que j'ai recueillis avec tant de soin ; mais laissant mon aide dans ma maison je me consolerais d'en sortir. Si je sauve mon argent comptant et ma personne, tout est sauvé ; un célibataire a des ailes s'il veut prendre la fuite.

– Mon voisin, reprit le jeune Hermann avec énergie, je suis fort éloigné de penser comme vous, et je blâme votre opinion. Peut-on estimer un homme qui, dans le bonheur et dans l'infortune, uniquement occupé de soi, ne sait partager avec personne ni ses peines, ni ses plaisirs, ne trouve en son cœur aucun sentiment qui l'y porte ? si jamais ce serait aujourd'hui que je me déciderais à prendre une compagne ; mainte brave fille a besoin d'un mari qui la protège, et l'homme doit désirer qu'une femme dissipe tes soucis lorsque le malheur le menace.

– Voilà parler selon mes désirs, dit son père en souriant ; tu m'as rarement fait entendre un mot si judicieux.

– Mon fils, tu as raison, dit la bonne mère avec vivacité, et nous t'avons donné l'exemple ; loin de nous choisir comme époux en des jours heureux, ce fut dans le moment le plus sinistre. Je me rappelle que c'était, il y a vingt ans, un lundi au matin : la veille, un dimanche comme aujourd'hui, arriva le terrible incendie qui consuma notre cité. La chaleur et la sécheresse étaient extrêmes, l'eau manquait ; tout le monde se promenait en habits de fête, dispersé dans les villages, dans les guinguettes, dans les moulins ; l'incendie commença à l'une des extrémités de la ville, et, par le courant d'un vent impétueux qu'il fit naître, fut porté rapidement vers l'autre bout. Les granges et la riche moisson, les maisons jusqu'au marché, celle de mon père, celle-ci qui en était voisine, tout fut la proie des flammes : nous ne sauvâmes que peu d'effets. Veillant sur ces débris, quelques caisses, quelques meubles, je passai une triste nuit, assise hors de la ville dans un

champ. Cependant le sommeil s'empare enfin de moi. Réveillée au matin par la fraîcheur qui précède le soleil levant, je vois la fumée, les charbons embrasés, la fournaise : tout était détruit ; il ne restait que les murailles et les cheminées. Alors mon cœur est serré ; mais le soleil, plus éclatant que jamais, reparaît et répand le courage dans mon âme. Je me lève aussitôt. Je sens naître en moi le désir de voir la place qu'occupait notre maison, de savoir si mes poulets favoris s'étaient préservés du malheur ; car mon caractère tenait encore de l'enfance. Je montais sur les ruines fumantes de la maison et de la cour, et considérais cette habitation déserte et réduite en cendres, lorsque, montant d'un autre côté, toi, à présent mon époux, tu parais à mes regards. Ton œil attentif parcourait toute cette place pour découvrir un de tes chevaux qui, dans l'écurie, avait été accablé par des poutres brûlantes et couvert par les décombres. Nous restons en présence l'un de l'autre, pensifs, saisis de tristesse ; la muraille qui séparait nos cours était abattue. Tu me prends la main et me dis : « Lisette, que viens-tu faire ici ? Va-t'en, tu embrases tes semelles ; les décombres ardents brûlent celle de mes bottes qui sont plus fortes. » Et m'enlevant dans tes bras tu me portes le long des ruines à travers ta cour : la grande porte de ta maison et la voûte subsistaient encore, telles que nous les voyons aujourd'hui, et c'est tout ce qui restait de ta demeure. Tu me déposes et me donnes un baiser ; je m'en défendais ; mais tu me dis ces paroles tendres, assez intelligibles : « Vois, cette maison est détruite ; reste ici, aide-moi à la relever, j'aiderai ton père à relever la sienne. » Je ne compris pas néanmoins le sens de ces paroles, jusqu'au moment où ta mère vint trouver mon père de ta part, et reçut aussitôt la promesse de l'heureux mariage qui nous unit. Je me ressouviens toujours avec plaisir de ces poutres à demi consumées, et de l'éclat avec lequel le soleil se levait sur l'horizon ; car ce jour me donna mon époux, et les premiers temps de cette dévastation terrible me donnèrent le fils de ma jeunesse. Je te loue donc, Hermann, de penser aussi, dans nos jours malheureux, avec la confiance d'une âme vertueuse, à te procurer une compagne, et d'oser former ce nœud au milieu de la guerre et sur des ruines.

– La pensée de notre enfant est louable, reprit avec vivacité le père ; et ton récit, ma petite femme, est conforme à la vérité, car c'est ainsi que tout

se passa ; mais le mieux est préférable au bien. Chacun ne réussit pas en recommençant, pour ainsi dire, à vivre ; chacun ne doit pas, comme nous et d'autres, se tourmenter de travaux : heureux celui à qui son père et sa mère ont transmis une maison tout établie, et qui, en y prospérant, n'a plus qu'à l'embellir ! Les commencements, surtout ceux d'un ménage, sont pénibles ; l'homme a des besoins nombreux, et tout renchérit de jour en jour ; il faut donc avoir de la prévoyance et une bourse plus garnie. Ainsi, mon Hermann, je m'attends à te voir bientôt conduire dans ma maison une épouse opulente : un garçon estimable mérite une fille bien dotée ; et c'est une satisfaction si douce lorsqu'avec la jeune femme que l'on désirait, arrivent aussi, en des caisses et des paniers, d'utiles richesses. Ce n'est pas en vain qu'une mère prépare pour sa fille, durant plusieurs années, tant de gros et de fin linge, que les parrains lui font d'honorables présents en argenterie, et que le père met pour elle en réserve dans son bureau la pièce d'or qui est rare : elle doit un jour, par ces biens et ces dons, ajouter au bonheur du jeune homme qui l'aura préférée à toutes ses compagnes. Je sais combien se plaît dans son domicile une nouvelle mariée qui revoit dans sa cuisine et dans ses appartements ses propres effets, et qui a garni elle-même son lit et sa table. Je veux ne voir entrer ici qu'une fiancée qui ait une belle fortune ; celle qui est dénuée de biens, risque d'être plus tard méprisée du mari ; il traite en servante celle qui n'est venue qu'avec un humble paquet. Les hommes seront toujours injustes : le temps de l'amour s'envole. Oui, mon Hermann, tu comblerais ma vieillesse de joie, si tu me présentais bientôt une jeune bru, amenée du voisinage, de cette maison verte. Le père a beaucoup de fortune ; son commerce et ses fabriques (car où le marchand ne prospère-t-il pas ?) l'accroissent chaque jour. Il n'y a là que trois filles, seules héritières : l'aînée, je le sais, est promise ; mais les cadettes, et pour peu de temps peut-être, sont encore libres. A ta place, je n'aurais pas hésité si longtemps, et j'aurais été prendre l'une d'entre elles, ainsi que j'emportai ta petite mère.

– Mon dessein, conforme au vôtre, répondit le fils avec respect aux paroles pressantes du père, était de choisir une des filles de notre voisin. Nous avons été élevés ensemble ; dans nos premières années, nous nous réunîmes souvent pour nos jeux près de la fontaine du marché, et je les

défendais contre les méchancetés de mes camarades ; mais ces jours sont passés il y a longtemps ; il convenait enfin, à ces filles qui grandissaient, de rester à la maison et de fuir les jeux trop libres. Elles ont reçu une bonne éducation : vos désirs, l'ancienneté de notre connaissance, m'ont engagé à me rendre chez elles de temps en temps ; mais leur société ne m'a jamais été bien agréable. Sans cesse, et cela il fallait bien l'endurer, elles trouvaient quelque chose à reprendre en moi ; mon habit était trop long, l'étoffe trop grossière, la couleur trop commune, mes cheveux mal coupés et mal frisés. Enfin la pensée me vint aussi de me parer, comme ces commis de boutique qui se produisent chez elles le dimanche, et qui, en été, étalent leur petit habit de soie ; mais je m'aperçus assez tôt que j'étais toujours l'objet de leurs railleries : c'est à quoi je fus sensible ; ma fierté en fut blessée ; et ce qui surtout me navrait le cœur, c'est qu'elles méconnaissaient à ce point mon affection pour elles, et en particulier pour Minette, la plus jeune. Ce sentiment me conduisit encore dans cette maison à la dernière fête de Pâques ; j'avais mis mon habit neuf qui, à présent, est suspendu là-haut dans mon armoire, et j'étais frisé comme nos autres jeunes gens. A mon entrée elles firent des ricanements ; je ne crus point en être l'objet. Minette était à son clavecin ; son père écoutait chanter sa jeune fille, il était ravi et dans sa belle humeur. Les paroles de ces chansons me furent, en grande partie, inintelligibles ; j'entendais seulement qu'il y était souvent question de Pamina, de Tamino¹² ; je ne voulais pas néanmoins demeurer muet. Dès qu'elle a cessé de chanter, je demande des éclaircissements sur le sujet et sur ces deux personnages : tous se taisent et sourient ; mais le père dit : « N'est-il pas vrai, mon ami, vous ne connaissez qu'Adam et Ève ? » Alors personne ne se contient plus ; les jeunes filles rient aux éclats, les garçons éclatent aussi de rire ; le vieillard, riant de toute sa force, se tenait les côtés. Décontenancé, je laissai tomber mon chapeau ; et les ricanements se renouvelèrent durant toutes les pièces de musique qui furent exécutées. Honteux et chagrin, je regagne en hâte notre demeure, suspends mon habit dans mon armoire, déboucle mes cheveux de mes doigts, et jure de ne plus remettre le pied sur le seuil de cette maison. J'avais bien raison de prendre ce parti ; car elles sont vaniteuses, malicieuses, et je sais qu'à présent encore elles ne me donnent pas d'autre nom que celui de Tamino.

– Tu ne devrais pas, Hermann, dit la mère, être si longtemps brouillé avec ces enfants ; car on peut les appeler ainsi toutes trois. Minette certainement est bonne ; elle a toujours eu du penchant pour toi ; il y a peu de jours qu'elle demanda encore de tes nouvelles ; tu devrais la choisir.

– Je ne sais, répond-il d'un air rêveur ; mais je vous avoue que ce chagrin s'est tellement emparé de mon esprit, qu'il me serait impossible de la voir à son clavecin et d'écouter ses chansonnettes.

Alors le père s'emporte, et son courroux éclate en ces mots :

– Tu me donnes peu de satisfaction. Je l'ai toujours dit en voyant que tes seuls goûts sont les chevaux et le labourage ; tu fais le métier d'un valet d'un riche propriétaire : ton père cependant se voit délaissé par un fils qui pourrait lui faire honneur et se distinguer parmi nos concitoyens, comme d'autres de nos jeunes gens. Ta mère, dès tes premiers ans, m'a leurré de vaines espérances, lorsque je me plaignais de ce qu'à l'école tu restais toujours en arrière de tes camarades pour la lecture, pour l'écriture, pour l'exercice de la mémoire, et de ce que tu occupais toujours la dernière place. Voilà ce qui arrive quand l'ambition ne vit pas dans le cœur d'un jeune homme, quand il n'a aucun désir de s'élever plus haut. Si mon père avait soigné mon éducation comme j'ai soigné la tienne, s'il m'avait envoyé à l'école et m'eût donné des maîtres, certainement je serais un autre personnage que l'hôte du *Lion-d'Or*.

Son fils se lève, s'approche de la porte en silence, à pas lents et sans bruit ; mais il est poursuivi par ces paroles que prononce à haute voix son père dominé par le courroux :

– Va, je connais ton esprit têtu, va, et en continuant à remplir tes fonctions, fais en sorte de ne pas t'attirer mes réprimandes. Mais ne pense point à conduire dans ma maison pour ma bru une villageoise, une fille indigente. J'ai vécu longtemps ; je sais me bien comporter envers tout le monde, et reçois les étrangers dans mon hôtellerie, de manière qu'ils partent satisfaits de moi ; je sais leur plaire en les cajolant. Il faut aussi qu'enfin je trouve dans une jeune bru un retour d'égards, et qu'elle m'adoucisse tant de soins : j'ai droit, comme d'autres, d'en avoir une qui touche pour moi du clavecin ; de vouloir que les personnes les plus aimables et les plus choisies

de la ville se rassemblent avec plaisir dans ma maison, ainsi qu'elles se rassemblent le dimanche dans celle de notre voisin.

Après qu'il a dit ces paroles, son fils presse doucement le loquet et sort ainsi de la salle.

THALIE

CHANT III

LES BOURGEOIS

Ainsi le fils respectueux se déroba à la suite de ce discours mêlé d'emportement :

– Ce qui n'est pas dans le cœur de l'homme, continue le père sur le même ton, ne saurait en sortir, et je ne puis guère espérer que mon vœu le plus ardent s'accomplisse ; c'est que mon fils, non content de m'égaler, me soit supérieur. Car que serait une maison, une ville, si chacun ne s'attachait pas sans cesse avec soin à l'entretenir, à la renouveler, à l'améliorer d'après

l'expérience de tous et sur l'exemple de l'étranger. Un homme ne doit pas ressembler au champignon, qui, presque au sortir de la terre, pourrit à la place où il est né, et ne laisse aucun vestige de force et de vie. Au premier aspect d'une maison, l'on connaît l'esprit du maître, comme en entrant dans une cité on juge de ses magistrats. Les tours et les murailles tombent-elles en ruines, les rues et les fossés sont-ils bourbeux, remplis d'immondices, la pierre se déjoint-elle sans qu'on la replace, la poutre est-elle vermoulue, et la maison attend-elle en vain un nouvel élançonnement : ce lieu est mal gouverné. Lorsque les autorités supérieures ne veillent pas d'en haut sur l'ordre et la propreté, le citoyen s'habitue à la plus sale nonchalance, comme le mendiant à ses haillons. C'est pourquoi je veux qu'Hermann ne tarde pas à voyager, à voir au moins Strasbourg, Francfort et la riante Manheim, bâtie au cordeau.

Quiconque a vu des villes propres et vastes, n'a pas de repos qu'il n'ait embelli celle où il est né, quelque petite qu'elle soit. Chaque étranger ne loue-t-il pas nos portes que nous avons réparées, la tour que nous avons blanchie, l'église qui semble être nouvellement construite ? Ne loue-t-il pas notre pavé, nos canaux couverts où l'eau coule abondamment, si bien distribués pour nos besoins et pour notre sûreté à la première apparence d'un incendie ? tout cela n'a-t-il pas été fait depuis notre grand désastre ? J'ai six fois, dans notre conseil, eu la place d'inspecteur des bâtiments ; je puis dire qu'en poursuivant avec ardeur ce que j'avais une fois entrepris, en achevant des travaux commencés par des hommes probes, et restés imparfaits, j'ai obtenu, mérité. l'approbation et la plus vive reconnaissance des bons citoyens. Chaque membre du conseil prit enfin de l'émulation, se fit un plaisir de ces soins ; à présent tous s'évertuent, et déjà la nouvelle chaussée qui doit nous unir à la grande route est une affaire décidée et arrêtée.

Mais je crains bien que nos jeunes gens ne suivent pas ces exemples : les uns ne pensent qu'à la dissipation passagère et à des colifichets : les autres croupissent dans leurs maisons, se tiennent derrière leurs poêles, comme des poules qui couvent, et je crains qu'Hermann ne soit de cette sorte.

– Père, tu es toujours injuste envers notre fils, repartit aussitôt la bonne et sage mère ; et ainsi le bien que tu désires s'accomplit le moins. Nous ne

pouvons pas en tout élever nos enfants à notre volonté ; tels que Dieu nous les donna, nous devons les garder et les chérir, en consacrant nos soins à leur éducation, sans vouloir forcer en eux la nature. Celui-ci a reçu tel don, celui-là tel autre ; chacun use du sien, et ne peut être bon et heureux que d'une manière qui lui est propre. Je ne souffre pas que mon Hermann soit grondé ; je sais qu'il est digne des biens qui seront un jour son partage, qu'il soigne nos champs en économe instruit et habile, qu'il est le modèle de nos cultivateurs et de notre bourgeoisie, et je prévois avec certitude qu'il n'occupera pas au conseil la dernière place ; mais le gronder et le censurer journellement, comme tu viens de le faire, c'est étouffer tout courage dans le cœur de ce pauvre enfant.

En achevant ces mots, elle sort et se hâte d'aller trouver son fils, impatiente de le rencontrer, et de rappeler par les paroles d'une tendre mère la joie dans son âme, car l'excellent fils le méritait.

Dès qu'elle est sortie :

– Quelle race singulière que les femmes et les enfants ! dit le père avec un sourire ; ils n'aiment rien tant que de vivre à leur fantaisie, et voudraient qu'ensuite on fût toujours prêt à leur donner des éloges et à les cajoler. Une fois pour toutes, le proverbe ancien est vrai, et restons-en là : *Qui n'avance, recule.*

– J'adopte volontiers ce proverbe, mon digne voisin, dit le pharmacien d'un air réfléchi, et je m'occupe, en regardant toujours autour de moi, à découvrir ce qui peut améliorer ma situation, pourvu que la nouveauté ne soit pas trop dispendieuse ; mais lorsqu'on veut embellir le dehors et l'intérieur de sa maison, et que les ressources sont limitées, pensez-vous que l'ardeur la plus active puisse y suppléer ! Disons que le bourgeois est trop borné dans ses moyens : en vain il connaît ce qui est bon, il ne peut l'acquérir ; l'objet est trop grand et sa bourse trop petite ; il est à chaque pas arrêté dans ses desseins. Que n'eussé-je pas fait ? mais qui ne serait pas épouvanté, surtout dans la crise présente, des frais qu'entraîneraient de tels changements ? Il y a longtemps que ma maison aurait été un peu mise à la mode et me rirait ; qu'on verrait briller dans toute son étendue de grands carreaux de vitre ; toutefois, peut-on suivre le marchand qui joint à ses richesses la connaissance des lieux où l'on trouve ce qu'il y a de meilleur ?

Voyez la maison qui est en face ; ne dirait-on pas qu'elle est neuve ? Avec quelle magnificence le stuc blanc de la volute figure entre les panneaux verts ! combien les fenêtres sont grandes ! comme les carreaux éblouissent ! ce sont autant de miroirs ; les autres maisons du marché restent éclipsées. Et cependant d'abord, après l'incendie, les plus belles étaient les nôtres, la pharmacie de l'*Ange* et l'hôtellerie du *Lion-d'Or*. Mon jardin était renommé dans toute notre contrée ; et chaque voyageur s'arrêtait pour regarder à travers la palissade rouge, le mendiant, statue de pierre, et celles des nains en habit coloré. Mais ceux auxquels je présentais le café dans la superbe grotte qui, je l'avoue, est à présent souillée de poussière et à demi ruinée, témoignaient une grande joie à l'aspect de la lumière étincelante et colorée qu'envoyaient les coquillages si heureusement assortis ; et le connaisseur même était ébloui quand il considérait les cristaux de plomb et les coraux. On n'admirait pas moins les peintures de la salle, où l'on voit se promener dans un jardin les dames et les messieurs parés, tenant et offrant des fleurs de la pointe de leurs doigts délicats.

Eh bien ! de nos jours, qui voudrait seulement regarder ces décorations ? Dans mon humeur chagrine, je ne vais presque plus dans mon jardin ; on veut que tout prenne une autre forme, et, comme on le dit, soit marqué au coin du goût ; il faut que les lattes et les bancs de bois soient blancs ; on n'aime que le simple et l'uni, on a proscrit la ciselure et la dorure ; et cependant le bois étranger est à présent ce qui coûte le plus. Je consentirais sans peine à me procurer, comme d'autres, quelques objets d'un goût nouveau, à marcher avec mon siècle, à renouveler souvent mes meubles ; mais on craint de faire le plus petit changement : qui peut à présent payer les ouvriers ? J'ai voulu, il n'y a pas longtemps, faire redorer l'enseigne de ma pharmacie, l'ange Michel, aux pieds duquel se roule un dragon terrible : le prix de la réparation était si grand, que j'ai préféré de le laisser encore tel qu'il est, tout embruni.

EUTERPE

CHANT IV

LA MÈRE ET LE FILS

Ainsi parlèrent les hommes dans leur entretien. Pendant cela, la mère va chercher son fils, d'abord à l'entrée de la maison, où il avait accoutumé de s'asseoir sur un banc de pierre ; ne l'y trouvant point, elle porta ses pas vers l'écurie, dans la pensée qu'il y serait peut-être pour soigner les superbes chevaux qu'il acheta poulains, soin dont il ne se reposait que sur lui-même. Le valet dit :

– Il est allé dans le jardin.

Alors elle traverse avec rapidité les deux longues cours, passe devant les étables et les solides bâtiments des granges, entre dans le vaste jardin qui s'étendait jusqu'aux murs de la cité ; elle le traverse aussi, et dans sa route elle voit avec plaisir les progrès de chaque plante, redresse les supports sur lesquels reposaient les branches du pommier chargées de fruits, et du poirier pliant sous le poids des siens ; elle enlève promptement quelques chenilles des choux vigoureux et rebondis ; car une femme active ne fait point un pas qui soit inutile.

Arrivée dans le berceau de chèvrefeuille à l'extrémité du jardin, elle n'y trouve pas son fils, et ses yeux l'ont en vain cherché dans toute l'enceinte qu'elle a parcourue ; mais la petite porte qui par la faveur particulière accordée à un aïeul, digne bourgmestre, fut placée dans le mur de la cité, était entr'ouverte. Elle en sort, et, passant le fossé qui était à sec, arrive près du grand chemin au sentier escarpé de son vignoble qui, ceint d'une forte haie, était favorablement exposé aux rayons du soleil. Elle gravit ce sentier, et, en montant, elle voit avec satisfaction l'abondance des grappes de raisin, qui pouvaient à peine recevoir quelque abri du feuillage. Traversant le milieu du vignoble, on parvenait sous un berceau de vignes au sommet par un degré formé de pierres non taillées ; là étaient appendus le chasselas blanc, et le raisin muscat, en grappes d'un bleu rougeâtre et d'une grosseur extraordinaire : ces fruits, cultivés avec soin, étaient destinés à l'ornement des desserts qu'on présentait aux étrangers : le reste du vignoble portait des ceps isolés l'un de l'autre, et chargés de plus petites grappes qui donnaient un vin excellent. Elle jouit par avance des bienfaits de l'automne, de la fête où tout le canton, en chantant, cueille les raisins, les foule au pressoir, et remplit de vin les tonneaux ; où le soir des feux d'artifice éclairent toute la contrée, et font entendre un bruit éclatant pour honorer la plus belle des récoltes.

Cependant elle marche avec plus d'inquiétude, depuis qu'elle a deux et même trois fois appelé son fils, et que l'écho seul lui a répondu, écho babillard qui a retenti des tours de la ville en sons nombreux. Il était si rare qu'elle eût à chercher son fils ! jamais il ne s'éloignait, ou il avait soin de l'en prévenir pour épargner de vives craintes à sa tendre mère ; mais elle

espère encore le rencontrer en poursuivant sa route, puisque la dernière porte du vignoble, comme la première, était ouverte.

Elle va dans le vaste champ qui formait le dos de la colline ; elle était toujours sur son propre domaine, et son cœur éprouvait de la joie en voyant le blé qui, chargé d'épis dorés et forts, s'inclinait et s'agitait sur tout le champ. Elle suit sur une lisière un sentier en dirigeant ses regards vers le grand poirier qui s'élevait sur un coteau, limite de ses possessions. On ne savait qui l'avait planté ; on l'apercevait de toutes parts à une grande distance, et ses fruits étaient renommés ; sous cet arbre, à midi, les moissonneurs prenaient joyeusement leur repas, et les bergers qui gardaient les troupeaux s'asseyaient sous son ombrage ; on y trouvait des bancs de pierres brutes et de gazon.

Elle ne s'était pas trompée dans son espoir, là son Hermann était assis ; il reposait la tête appuyée sur son bras, et paraissait considérer dans l'éloignement les monts qui bordaient cette contrée. Sa mère approche ; il lui tournait le dos ; se glissant doucement, d'une main légère elle lui touche l'épaule ; il se retourne rapidement, elle voit ses yeux chargés de larmes.

– Ma mère, dit-il étonné, quelle surprise !

Et il se hâtait d'essuyer ses pleurs, expression des sentiments généreux de ce jeune homme.

– Quoi ! mon fils, tu pleures ? dit la mère émue. Je ne te reconnais point à cette désolation ; je ne t'ai jamais vu dans cet état. Dis-moi ce qui navre ton cœur, ce qui te porte à t'asseoir seul ici sous ce poirier, et ce qui remplit tes yeux de larmes ?

L'excellent jeune homme recueillant les forces de son âme :

– Vraiment, répliqua-t-il, pour être à présent insensible à la misère humaine, à la détresse des exilés, il faut n'avoir pas même un cœur, et avoir une poitrine d'airain ; pour vivre en nos jours sans aucun souci sur son propre avenir ni sur le sort de sa patrie, il faut avoir une tête entièrement dépourvue de sens. Ce qu'aujourd'hui j'ai vu et entendu a pénétré mon âme ; je suis sorti de la maison ; j'ai porté mes regards sur le paysage admirable, étendu, qu'embrassent autour de nous des coteaux fertiles ; sur les épis dorés qui déjà se penchent en gerbes au-devant de la moisson, sur

les riches fruits qui promettent de remplir nos greniers : mais, hélas ! que l'ennemi est près de nous !

Les flots du Rhin nous défendent ; mais que peuvent maintenant les flots et les montagnes contre cette nation terrible qui s'approche comme un orage, qui rassemble de toutes parts la jeunesse et la vieillesse, et va toujours en avant avec impétuosité ? multitude qui ne craint pas la mort, multitude qui presse la multitude et soudain la remplace.

Et un Germain se hasarde de rester dans sa maison ! il espère peut-être d'échapper au désastre qui menace d'être universel. Ma mère chérie, je vous déclare que je suis chagrin en ce jour d'avoir été exempté de l'enrôlement fait, il y a peu de temps, parmi nos citoyens. Il est vrai, je suis votre fils unique ; nos possessions et les soins d'en recueillir tous les produits, sont considérables : mais ne me vaudrait-il pas mieux d'être placé en avant des frontières pour résister à l'ennemi, que d'attendre ici la misère et la servitude ? Oui, mon esprit animé de courage, le désir ardent qui s'élève du fond de mon cœur, me disent de vivre et de mourir pour la patrie, et d'offrir un digne exemple. Si la fleur de la jeunesse allemande se réunissait aux frontières, déterminée par un mutuel engagement à ne point céder le terrain aux étrangers. oh ! certainement ils ne mettraient pas le pied sur notre sol heureux, ils ne consommeraient pas sous nos yeux les fruits de notre pays, ils n'y commanderaient point aux hommes et n'y raviraient point les femmes.

Apprenez, ma mère, que j'ai fermement résolu d'exécuter bientôt, à cet instant même, ce que la raison et la justice m'ont paru exiger de moi. Les longues délibérations n'amènent pas toujours le choix le plus sage : apprenez que je ne rentrerai pas dans notre maison ; d'ici je me rends à la ville, et je confie à nos guerriers ce cœur et ce bras pour le service de la patrie. Qu'après cela mon père juge si une ambition louable ne vit pas aussi dans mon âme, et si je n'ai aucun désir de m'élever.

La bonne et sage mère répandant quelques larmes, car elles paraissaient facilement sous sa paupière :

– Mon fils, dit-elle avec un regard expressif, qu'est-ce qui t'a changé à ce point ? Tous les jours, hier encore, tu ouvrais ton cœur à ta mère ; pourquoi ne lui fais-tu pas connaître tes souhaits ? Si quelque autre t'eût entendu,

séduit par l'énergie de tes paroles, il te comblerait d'éloges, et vanterait ton dessein comme le plus généreux qu'on puisse former : moi, je te blâme ; car, vois-tu ? je te connais mieux. Tu me voiles ton cœur. Ce n'est pas le tambour ni la trompette qui t'excitent à partir ; tu ne désires pas de te produire en uniforme aux yeux de nos jeunes filles ; quelque brave que tu sois, ta vocation est de bien régler et de maintenir notre maison, et de veiller paisiblement sur la culture de nos terres. Parle-moi donc avec franchise qu'est-ce qui te pousse à cette résolution ?

– Ma mère, dit-il avec un air sérieux, vous êtes dans l'erreur. Les jours ne se ressemblent pas : l'adolescent mûrit, devient homme ; il mûrit mieux pour les belles actions dans une vie calme et réglée, que dans une vie incertaine et tumultueuse, souvent la perte des jeunes gens. Quoique mon caractère ait été paisible et le soit encore, il s'est formé dans mon sein un cœur qui hait l'injustice et l'oppression ; j'apprécie très bien ce qui arrive dans le monde, et mon corps s'est fortifié par le travail. Tout ceci est vrai, je le sens et l'ose affirmer.

Cependant, ma mère, vous avez eu raison de me blâmer, et vous m'avez surpris ne disant pas la vérité entière, et me rendant coupable de quelque dissimulation. Je l'avoue ; ce n'est pas l'approche du péril qui me fait quitter la maison de mon père, ni la pensée généreuse d'être le défenseur de la patrie et l'effroi de l'ennemi. Ce n'étaient là que des paroles, elles vous devaient cacher les sentiments qui déchirent mon cœur. O ma mère ! veuillez me laisser : puisque ce cœur forme des vœux inutiles, que ma vie se donne inutilement ; car je sais que si tous ne concourent pas au même but, se consacrer à notre défense, c'est vouloir se perdre.

– Poursuis, reprit la mère ; que je sache tout, depuis le plus grand sujet de ton agitation jusqu'au moindre. Les hommes sont violents, ils se portent souvent à quelque extrémité ; les obstacles achèvent de les mettre hors d'eux-mêmes ; une femme est habile à trouver des moyens, à prendre, s'il le faut, un détour adroit pour arriver au but. Ne me cache rien : pourquoi es-tu plus vivement ému que tu ne l'as jamais été ? pourquoi ton sang bouillonne-t-il dans tes veines ? pourquoi des larmes, malgré toi, se pressent-elles dans tes yeux pour s'en précipiter ?

Alors le bon jeune homme s'abandonne à sa douleur ; il pleure, il sanglote sur le sein de sa mère ; il est vaincu, et profère ces paroles :

– Le reproche que m'a fait mon père m'a percé l'âme, reproche que je n'ai mérité ni aujourd'hui ni en aucun jour de ma vie. Honorer mon père et ma mère fut de bonne heure mon plaisir le plus cher ; personne ne me paraissait plus prudent et plus sage que ceux qui m'avaient donné la vie, et dont l'attention sévère m'avait guidé dans la nuit de l'enfance. J'ai eu beaucoup à supporter de mes camarades, le venin de leur malice n'a pu nuire à l'affection que j'avais pour eux : souvent, quand ils me jouaient de mauvais tours, je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir ; mais s'ils se moquaient de mon père lorsque, le dimanche, il sortait de l'église d'un pas grave et vénérable ; s'ils riaient à la vue du ruban de son bonnet, et des fleurs de sa robe de chambre qu'il portait avec dignité, et qui n'a été donnée qu'aujourd'hui ; alors, fermant aussitôt un poing terrible, je me précipitais sur eux avec une rage aveugle, et frappais sans savoir où tombaient mes coups redoublés : ils hurlaient, le sang coulait de leurs narines, et ils pouvaient à peine échapper à la furie de mes coups de pied, de mes coups de poing.

Animé de ce respect filial, je croissais pour avoir à supporter bien des torts de la part de mon père. Avait-il à se plaindre d'autrui, l'avait-on contrarié dans la séance du conseil trop de fois, s'en prenant à moi, il m'accablait de mots injurieux, et je portais la peine des querelles que ses collègues lui avaient suscitées et de leurs intrigues. Vous m'avez souvent plaint vous-même ; j'endurais tous ces traitements, sans cesse occupé de la pensée d'honorer du fond de mon âme mes parents les plus chers, de reconnaître leurs bienfaits, et ce tendre sentiment qui, toujours présent au cœur d'un père et d'une mère, les porte à se refuser beaucoup de jouissances pour accroître le bien de leurs enfants.

Mais, hélas ! ce n'est pas cet effort seul, dont les fruits sont tardifs, qui procure le bonheur ; le bonheur ne résulte pas d'amas accumulés sur amas, ni de champs ajoutés à des champs, quoiqu'on ait eu soin de les bien arrondir. Un père, et avec lui ses enfants, avancent en âge sans jouir d'un heureux jour, sans être dégagés des soucis du lendemain. Voyez l'étendue et la richesse de ces champs ; au-dessous, le vignoble et le jardin ; plus loin,

les granges et les étables ; quelle série agréable de biens ! mais lorsqu'au delà je regarde l'arrière-bâtiment, le toit sous lequel je découvre la fenêtre de ma petite chambre ; lorsque, me rejetant dans le passé, je songe combien de nuits en ce lieu j'ai déjà attendu la lune, et combien de matins le soleil, quand le sommeil salubre ne m'avait accordé que peu d'heures de repos, ah ! non moins que ma chambre, la cour et le jardin, et le beau champ qui s'étend sur la colline, me paraissent alors si solitaires ! tout à mes yeux est si désert ! il me manque une compagne.

– O mon fils ! dit la tendre et sage mère, quand tu souhaites de conduire dans ta chambre l'épouse qui t'aura été accordée, afin que la nuit soit pour toi une heureuse moitié de la vie, et que le jour tu te livres plus gaîment à des travaux, dont les fruits seront pour toi, tu ne peux former ce désir avec plus d'ardeur que ton père et ta mère. Nous t'avons toujours exhorté, pressé même de te choisir une compagne ; mais je le sais, et mon cœur me le dit en ce moment : quand l'heure n'est pas venue, l'heure véritable, et qu'elle n'amène pas la véritable compagne, le choix est reculé, et ce qui agite le plus est la crainte de prendre la fausse. Te le dirai-je, mon fils ? je crois que le tien est fait ; ton cœur est atteint, il est plus sensible qu'il ne l'a jamais été. Parle ouvertement ; car je me le suis déjà dit : cette jeune fille expatriée, c'est elle que tu as choisie.

– Mère chérie, vous l'avez dit, répond-il avec feu, oui, c'est elle ; et si je ne la conduis pas ce jour même dans notre maison comme ma fiancée, si elle s'éloigne, et, ce que peuvent causer les troubles de la guerre et tant de funestes migrations, si elle disparaît pour toujours à mes yeux, ô ma mère ! en vain, dans tout le cours de ma vie, ces champs se couvriront pour moi des plus riches fruits, en vain chaque année m'apportera les dons de l'abondance. Oui, la maison où je suis né, le jardin, ont perdu pour moi tout leur attrait ; et même, hélas ! la tendresse d'une mère ne me console point moi infortuné. Je sens que l'amour relâche tous les autres liens en formant les siens ; si la jeune fille s'éloigne de son père et de sa mère pour suivre son mari, le jeune homme de même qui voit partir sa seule bien-aimée, oublie qu'il a une mère et un père. Laissez-moi donc suivre la route où me pousse le désespoir ; car mon père a prononcé la sentence décisive, et sa

maison n'est plus la mienne, quand il la ferme à celle que seule je désirais d'y conduire.

– Deux hommes opposés dans leurs sentiments, reprit la bonne et prudente mère, sont-ils donc comme les rocs ? sont-ils tellement fiers et immobiles qu'aucun d'eux ne veuille faire un pas pour se rapprocher l'un de l'autre, ni ouvrir le premier ses lèvres et proférer des paroles conciliantes ? Mon fils, je t'en assure, dans mon cœur vit encore l'espoir que ton père, quoique si prononcé contre le choix d'une fille sans fortune te permettra d'épouser celle que tu aimes, pourvu qu'elle soit bonne et sage.

Dans ses vivacités il dit bien des choses qu'ensuite il n'exécute pas : aussi, lui arrive-t-il souvent de consentir à ce qu'il avait refusé ; mais il exige des paroles douces, et il peut les exiger de toi, il est ton père. Nous savons très bien aussi que son courroux ne dure pas longtemps après son repas. Quand à table il parle avec feu et se plaît à contester les raisonnements des convives, le vin réveillant toute la véhémence avec laquelle s'exerce sa volonté, ne lui permet pas de bien saisir leurs paroles ; il n'écoute que lui seul, et n'est affecté que de ses propres sentiments. Mais le soir arrive, et les longs entretiens auxquels il s'est livré avec ses amis sont passés ; il est plus doux, je le sais, quand la petite pointe de vin s'est évaporée, et qu'il sent les torts que sa vivacité a commis. Viens, faisons sur-le-champ la tentative ; risquer avec courage amène seul le succès : le secours des amis assis encore à ses côtés nous est nécessaire, et particulièrement le digne pasteur nous secondera.

Elle avait parlé avec animation ; et, se levant du banc de pierre, elle emmène son fils, disposé à suivre ses pas : occupés de leur projet important, ils descendent la colline en silence.

POLYHYMNIE

CHANT V

LE COSMOPOLITE

Les trois hommes étaient encore assis, le pasteur, le pharmacien et l'hôte, et poursuivaient leur entretien, dont le sujet, considéré et retourné par eux sous toutes ses faces, était toujours le même.

– Je ne cherche pas à vous contredire, dit le digne pasteur guidé par des vues sages. L'homme, je le sais, doit tendre vers un meilleur sort et en effet, il aspire à s'élever, ou du moins la nouveauté réveille ses désirs. Mais

gardez-vous de rien outrer ; car, avec ce penchant, la nature nous inspira aussi de l'attachement pour ce qui est ancien ; elle fait pour nous d'une longue habitude un plaisir. Tous les états sont bons, lorsque la nature et la raison ne les condamnent pas : l'homme désire beaucoup, et n'a besoin que de peu ; les jours des mortels sont de courte durée et leur sort est borné. Je ne blâme pas celui qui, toujours actif et ne connaissant point le repos, parcourt avec une ardeur audacieuse les mers et toutes les routes de la terre, et qui se réjouit de s'environner, lui et les siens, de ses gains accumulés ; mais je sais aussi estimer l'homme paisible, qui porte ses pas tranquilles autour de l'héritage paternel, et qui, prenant l'ordre des saisons, ne songe qu'à bien cultiver, son champ. Il ne voit pas le sol changer chaque année pour contenter ses vœux, ni l'arbre nouvellement planté se hâter d'étendre vers le ciel des rameaux décorés des richesses de l'automne ; non, la patience lui est nécessaire ; il doit avoir une âme pure, égale et calme, une raison droite ; il ne confie que peu de semences au sol nourricier, et ne sait élever que de petits troupeaux ; l'utile est la seule pensée qui l'occupe.

Heureux celui qui reçut de la nature un caractère si bien réglé ! nous devons tous notre nourriture à des hommes semblables. Heureux aussi l'habitant d'une petite cité, qui vit et de son champ et de sa profession ! sur lui ne pèsent point la peine et les soucis qu'éprouve le villageois, circonscrit en des limites étroites ; il n'est pas moins à l'abri des troubles continuels qui agitent les insatiables habitants des villes opulentes, et surtout les femmes et les jeunes filles par l'ambition de rivaliser avec les plus riches et les plus grands, lors même que leurs moyens sont faibles. Notre hôte, bénissez donc constamment l'application de votre fils à des travaux paisibles, et bénissez la compagne assortie à son caractère, qu'un jour il se choisira.

Il achevait ces paroles, lorsque la mère entre, tenant son fils par la main, le conduit et le place devant son mari.

– Père, dit-elle, combien de fois, dans nos causeries intimes, avons-nous fait mention du jour heureux et longtemps attendu, où notre Hermann, par le choix d'une épouse, nous comblerait enfin de joie ! Nos pensées se portaient çà et là ; nous lui destinions tantôt l'une, tantôt l'autre, dans ces entretiens familiers d'un père et d'une mère. A présent, ce jour est arrivé ; le

ciel a conduit devant ses pas et lui a présenté sa fiancée, et son cœur s'est décidé. Ne disions-nous pas toujours : Il doit former ce choix lui-même ? Bien auparavant, n'as-tu pas souhaité de voir naître en lui cette vive inclination qui lui ferait trouver son bonheur dans une compagne ? L'heure est venue, il a éprouvé ce sentiment, il a fait son choix et il est résolu à ne pas en faire d'autre. C'est cette jeune fille, cette étrangère qu'il a rencontrée. Qu'il l'obtienne de toi ; sinon, il a juré que jamais il ne se marierait.

– Que je l'obtienne de vous, mon père, dit le fils ; mon cœur a fait un choix sûr, exempt de blâme ; vous aurez en elle la fille la plus digne de vous.

Mais le père gardait le silence. Aussitôt le pasteur se lève, et prenant la parole :

– C'est toujours d'un moment que dépendent la vie et la destinée de l'homme ; car même après de longues délibérations, la décision est l'ouvrage d'un moment, et l'homme sensé prend seul la meilleure : c'est le tact du sentiment, qu'on risque d'émousser en se livrant à des considérations accessoires. L'âme d'Hermann est pure ; je le connais depuis son enfance ; il ne tendait pas indifféremment les mains vers tous les objets ; ce qu'il demandait pouvait lui convenir ; mais alors il ne lâchait pas prise.

Ne soyez donc point surpris, effarouché, de voir arriver soudain ce que vous souhaitiez depuis si longtemps. Il est vrai que votre vœu, tel que vous l'aviez conçu peut-être, n'est pas rempli ; nos désirs aveugles nous déguisent quelquefois l'objet désiré ; les dons nous viennent d'en haut sous leur forme particulière. Ne méconnaissez donc point la jeune fille qui, la première, a touché l'âme de ce fils bon et judicieux que vous adorez. Heureux celui à qui la première qu'il aime donne aussitôt sa main, et dont le vœu le plus cher ne languit pas secrètement au fond de son cœur ! Oui, tout en lui me l'annonce, le sort de votre fils est décidé. Un penchant vrai, fait subitement de l'adolescent un homme. Hermann est inébranlable ; si vous lui refusez votre consentement, je crains que les plus belles années de sa vie ne s'écoulent dans la tristesse.

Le pharmacien, dont les paroles étaient prêtes depuis longtemps à s'échapper de ses lèvres :

– Prenons en cette occasion cependant la route moyenne, dit-il avec un air réfléchi ; l'empereur Auguste même avait pour devise : *Hâte-toi lentement*. Je suis tout disposé à servir le cher voisin, à mettre en œuvre pour son utilité le peu que j'ai d'intelligence ; la jeunesse, en particulier, a besoin d'être guidée. Laissez-moi donc partir ; je veux apprécier la jeune personne, questionner ses compatriotes au milieu desquels elle a vécu, et qui la connaissent ; on ne m'abuse pas si facilement, et je sais évaluer les paroles.

Ces paroles volent des lèvres du fils :

– Faites cela, mon voisin, allez, prenez des informations ; mais je désire que le digne pasteur vous accompagne ; deux hommes si excellents seront des témoins irréprouvables. O mon père ! ne croyez pas que cette jeune fille en venant ici ait fait une échappée ; elle n'est pas de ces vagabondes qui parcourent le pays pour enlacer par leurs intrigues les jeunes gens sans expérience. Non, ce fléau terrible, universel, la guerre qui ravage le monde, qui a déjà soulevé hors de leurs fondements tant d'édifices solides, a banni aussi l'infortunée. Des hommes distingués et d'une illustre naissance ne sont-ils pas errants et misérables ? des princes déguisés fuient, des rois vivent dans le bannissement. Hélas ! elle est de même fugitive, elle, la meilleure de son sexe ; oubliant ses propres malheurs, elle assiste ceux qui en sont les compagnons, secourable encore lorsqu'elle est elle-même sans secours. De grandes calamités s'étendent sur la terre. Serait-il impossible qu'un bien sortît de ces maux ? et ne pourrai-je pas, en recevant dans mes bras une compagne fidèle, me consoler de cette guerre, comme vous vous consolâtes de l'incendie ?

Alors le père, rompant le silence, signifie en ces mots sa volonté :

– Comment, ô fils ! s'est déliée ta langue, qui depuis tant d'années était engourdie, et ne formait des sons articulés qu'en des occasions urgentes ? Faut-il donc que j'éprouve aujourd'hui le sort dont tous les pères sont menacés, c'est qu'une mère trop indulgente soit toujours prête à favoriser l'opiniâtreté de son fils, et qu'ils trouvent dans chaque voisin un partisan, dès qu'il s'agit d'aller contre le père ou l'époux ? Mais je ne veux pas lutter

contre vous tous réunis ; qu'en résulterait-il ? d'avance je vois déjà l'entêtement et les larmes. Allez, et si vos informations lui sont favorables, à la garde de Dieu, amenez-la dans ma maison comme ma fille ; sinon, qu'il l'oublie.

Ainsi dit le père, et, transporté de joie, le fils s'écrie :

– Avant la fin du jour vous aurez la plus estimable fille que puisse désirer un homme en qui respire la sagesse. Elle sera aussi heureuse qu'elle est bonne, c'est ce que j'ose affirmer. Oui, elle me remerciera toute sa vie de lui avoir rendu en vous un père et une mère, tels que peuvent le désirer des enfants vertueux. Mais plus de retard, je cours harnacher mes chevaux et conduis ces amis sur les traces de celle que j'aime ; je m'abandonne à eux, à leur prudence ; leur décision, je vous en fais le serment, sera ma règle, et je ne revois plus la jeune étrangère qu'elle ne soit à moi.

En même temps il sort ; ceux qui restent dans le salon confèrent entre eux avec sagesse et se hâtent de se concerter pour cette affaire importante.

Hermann vole vers l'écurie, où les ardents chevaux se reposaient, et consummaient rapidement l'avoine pure et le foin sec, fauché dans la meilleure prairie. Aussitôt il leur met le frein luisant, fait passer les courroies dans les boucles argentées, attache les longues et larges guides, et conduit les chevaux dans la cour, où le zélé valet, tirant la voiture par le timon, la fait avancer. Donnant aux traits leur exacte longueur, ils attellent les coursiers dont la vigueur emporte légèrement un char dans la carrière. Hermann a saisi le fouet, il est assis, et la voiture étant arrivée sous la voûte de la grande porte, et les deux amis ayant pris aussitôt leurs places, elle roule avec rapidité, laisse en arrière le pavé, les murs et les tours des remparts. Il dirige vers la chaussée bien connue sa course toujours également impétueuse, soit qu'il monte les coteaux, soit qu'il descende dans les plaines : mais lorsqu'il aperçoit le clocher du village et les chaumières entourées de jardins, il se dit qu'il est temps d'arrêter ses chevaux.

Ceint du vénérable ombrage de tilleuls élevés jusqu'au ciel, et enracinés profondément depuis des siècles, s'étendait devant le village un grand pré, couvert d'un gazon vert, lieu de plaisance des villageois et des citadins du voisinage.

Sous ces arbres, au bas d'un plan incliné, était une fontaine ; en descendant les degrés, on voyait des bancs de pierre placés autour de la source pure, toujours vive et jaillissante ; un petit mur l'environnait et servait d'appui à ceux qui venaient puiser dans son onde épanchée.

Hermann prend la résolution d'arrêter ses chevaux sous cet ombrage ; il l'exécute.

– Mes amis, dit-il, descendez à présent, et allez apprendre si cette jeune fille mérite que je lui offre ma main. Pour moi, je n'en doute pas ; vous ne me direz rien à ce sujet qui me soit nouveau et me surprenne ; si j'étais chargé seul de ma conduite, je volerais au village, et l'excellente fille déciderait de mon sort en peu de mots. Il vous sera aisé de la reconnaître ; car j'ai peine à croire que la beauté de quelque autre puisse être comparable à la sienne : cependant je vous donnerai encore pour indices ses vêtements, dont la propreté est remarquable. Un rouge corps de jupe, fermé par un beau lacet, élève son sein arrondi ; son corset noir marque sa taille ; elle a soigneusement plissé le haut de sa collerette pour former la fraise qui entoure son menton avec une grâce pudique ; son visage ovale et agréable annonce la candeur et la sérénité ; ses longs cheveux sont roulés plusieurs fois en tresses fortes autour d'épingles d'argent ; son jupon bleu, sous le corset, descend en plis nombreux à ses chevilles bien tournées.

Mais ce que je dois vous dire encore, et ce dont je vous conjure expressément, c'est de ne point parler à la jeune fille, et de ne point laisser apercevoir votre but ; contentez-vous d'interroger les autres, d'écouter tout ce qu'ils vous raconteront à son sujet. Quand vous serez assez éclaircis pour tranquilliser mon père et ma mère, venez me rejoindre et nous songerons au parti qu'il faudra prendre. Je me suis formé ce plan durant notre route.

A ces mots, les deux amis se rendent au village. Les jardins, les granges et les maisons fourmillaient d'une multitude d'hommes ; les charrettes, remplissaient la rue spacieuse : les hommes soignaient les chevaux et les animaux mugissants qui restaient attelés ; les femmes se hâtaient d'étendre sur toutes les haies le linge pour le sécher, et les enfants joyeux barbotaient dans l'eau limpide des ruisseaux.

Les deux honnêtes éclaireurs, se faisant jour à travers les charrettes, les hommes et les animaux, portaient leurs regards à droite et à gauche,

cherchaient sur les figures des jeunes filles les traits indiqués, mais aucune de celles qu'ils aperçoivent ne leur paraît être cette merveille.

Bientôt la presse s'augmente devant leurs pas. Des hommes turbulents se querellaient autour des chariots ; des femmes prenaient part à la dispute, et poussaient des cris perçants.

Aussitôt un vieillard qui marchait avec dignité, s'approche, arrive au milieu de cette altercation ; au moment qu'il a ordonné la paix et menacé de punir du ton sérieux d'un père, le tumulte est étouffé.

– Le malheur, s'écrie-t-il, n'a donc pu encore nous mettre un frein, nous faire enfin comprendre, quand même nous ne saurions pas tous également peser nos actions, que nous nous devons les uns aux autres de la patience et du support ? Il est trop vrai que l'homme heureux est intraitable ; mais vos revers ne pourront-ils pas vous apprendre à ne plus vivre en discorde avec vos frères ? Voyez donc avec bienveillance la place que l'un de vous obtient sur un sol étranger, et partagez ensemble ce qui vous reste de votre avoir, afin de rencontrer à votre tour des âmes compatissantes.

Tel est le discours de ce vieillard, et tous gardaient un profond silence : rappelés à la douceur, ils rangent de bon accord les attelages et les chariots.

Le pasteur ayant entendu ces paroles, et vu dans la personne de cet étranger le calme d'un juge, s'avance vers lui, et ces mots expriment les sentiments dont il est animé :

– Père vénérable, quand un peuple coule ses jours en des temps heureux, où il vit paisiblement des fruits de la terre, qui ouvre de toutes parts son vaste sein, et renouvelle libéralement chaque année et chaque mois les dons qu'il désire, alors tout marche comme de soi-même, chacun s'estime le plus prudent et le plus sage ; on se maintient l'un à côté de l'autre, et le plus sensé est quelquefois confondu dans la foule parce que les événements se succèdent d'un cours tranquille et semblent être leurs propres moteurs. Mais le malheur vient-il rompre les sentiers ordinaires de la vie, renverser la maison, ravager le jardin et le champ, bannir le mari et la femme du sein de leur domicile chéri, et les entraîner au loin, hors de leur patrie durant des jours et des nuits de cruelle détresse ; ah ! l'on cherche alors autour de soi qui pourrait bien être l'homme le plus sage et il ne profère plus en vain ses oracles. Répondez, respectable étranger ; vous exercez, j'en suis certain, les

fonctions de juge parmi ces fugitifs, dont vous avez calmé les passions en un moment. Oui, je crois aujourd'hui voir m'apparaître un de ces plus anciens chefs qui conduisirent des peuples exilés par les déserts et par des routes incertaines : je crois parler à Josué même ou à Moïse.

Le juge lui répond avec gravité :

– Il est certain que notre époque ressemble aux époques les plus extraordinaires dont fassent mention les annales, soit sacrées, soit profanes ; car celui qui vécut hier et qui vit aujourd'hui, peut dire qu'en ce peu de moments il a vécu des années, tant les événements se pressent dans leur succession rapide. Quoique je sois encore plein de vie, si je me reporte un peu vers le passé, il me semble que la vieillesse la plus chenue pèse sur ma tête. Oh ! nous pouvons bien nous comparer à ceux auxquels, dans une heure terrible, Dieu le Seigneur apparut au milieu du buisson ardent ; car il nous apparut aussi au milieu des nuées et des flammes.

Le pasteur se propose de prolonger cet entretien pour connaître le sort de ce vieillard et de ceux dont il était le chef, lorsque son compagnon, empressé d'agir, lui dit secrètement à l'oreille :

– Continuez de parler avec le juge, et dirigez le discours sur la jeune personne ; moi, je vais de tous côtés pour la chercher, et reviens dès que je l'aurai trouvée.

Le pasteur l'approuve d'un signe de tête, et l'honnête éclaireur parcourt les jardins, les buissons et les granges.

CLIO

CHANT VI

LE SIÈCLE

Le pasteur interroge le juge sur les malheurs de ce peuple.

– Depuis quand, demande-t-il, avez vous été ban nis de votre patrie ?

– Nos malheurs, répond l'étranger, ne sont pas récents ; nous avons été abreuvés des amertumes de toute cette époque, amertumes d'autant plus horribles, qu'avec tant d'autres infortunés, notre plus douce espérance a été trompée. Car, qui pourrait nier qu'au premier rayon du nouveau soleil qui s'élevait naguère sur l'horizon, lorsqu'on entendit parler des droits

communs à tous les hommes, de la liberté vivifiante et de l'égalité chérie, qui pourrait nier qu'il n'ait senti son cœur s'élever et frapper de mouvements plus vitaux son sein plus libre ? Chacun alors espéra jouir de son existence ; les chaînes qui assujettissaient tant de pays, et que tenait serrées la main de l'oisiveté et de l'intérêt, semblaient se délier. Tous les peuples opprimés ne tournaient-ils pas dans ces jours agités leurs regards vers la capitale du monde ? titre glorieux que cette ville portait depuis si longtemps avec justice, et qu'elle n'avait jamais plus mérité qu'à cette époque. Les noms des hommes qui proclamèrent les premiers la liberté, ne furent-ils pas égaux aux noms les plus célèbres, élevés jusqu'aux astres ? Chacun sentit renaître en soi le courage, l'âme et la parole.

Et nous, qui étions voisins, nous fûmes les premiers animés de cette flamme vive. La guerre commença, et les Français en bataillons armés s'approchèrent ; mais ils parurent apporter le don de l'amitié. L'effet répondit d'abord à cette apparence ; tous avaient l'âme élevée ; ils plantèrent gaiement les arbres rians de la liberté, nous promettant de nous laisser nos possessions et le droit de nous régir nous-mêmes. Notre jeunesse fit éclater les transports de sa joie, la joie anima l'âge avancé, et les danses de l'allégresse commencèrent à se former autour des nouveaux étendards. Les Français triomphants gagnèrent d'abord l'esprit des hommes par leur vivacité et leur enjouement, et ensuite le cœur des femmes par leur grâce irrésistible. Le fardeau même des besoins nombreux de la guerre nous parut léger ; l'espérance en son vol nous dérobait l'avenir, et attirait nos regards vers la carrière nouvellement ouverte.

Oh ! combien est heureux le temps où, dans une danse, l'amant voltige avec sa fiancée, attendant le jour de leur hymen, objet de leurs vœux ! tel, et plus heureux encore, fut le temps où ce que l'homme juge être le bien suprême se montrait près de nous et pouvait être atteint facilement. Il n'y avait point de langues muettes ; les vieillards, les hommes d'un âge mûr et les adolescents parlaient à haute voix, pleins de pensées et de sentiments sublimes.

Mais bientôt le ciel se noircit : une race d'hommes pervers, indigne d'être l'instrument du bien, se disputèrent les fruits de la domination ; ils se massacrèrent entre eux, opprimèrent les peuples voisins, leurs frères

nouveaux, et leur envoyèrent des essaims d'hommes rapaces. Les supérieurs volaient en grand ; les inférieurs, jusqu'au moindre d'entre eux, tous nous pillèrent, tous accumulèrent nos dépouilles ils semblaient n'avoir d'autre crainte que de laisser échapper quelque chose de ce pillage pour le lendemain. Notre malheur était extrême, et l'oppression croissait d'heure en heure ; il n'y eut personne qui écoutât nos cris ; ils étaient les dominateurs du jour. Alors le chagrin et le courroux s'emparèrent des âmes les plus tranquilles, nous n'eûmes tous que la seule pensée, et nous fîmes tous le serment de venger ces outrages nombreux et la perte amère d'une espérance doublement trompée. La fortune se tourna du côté de la Germanie ; les Français, mis en déroute, reculèrent par des marches rapides : mais alors aussi nous connûmes, hélas ! ce que la guerre a de plus funeste. Le vainqueur a de la grandeur d'âme et de la bonté, au moins il en a les apparences ; il ménage, regarde comme ami le vaincu dont il tire journellement de l'utilité, et qui le sert de sa fortune : mais celui qui fuit ne connaît point de loi ; il ne songe qu'à repousser la mort ; il dévore les biens sans prévoyance du lendemain ; d'ailleurs il est enflammé de courroux, et le désespoir fait sortir du fond de son cœur les plus noirs forfaits ; rien n'est sacré pour lui, tout est sa proie ; sa convoitise féroce le précipite vers une femme, et le plaisir devient un attentat ; partout il voit la mort, et jouissant de ses derniers moments en homme barbare, il se réjouit de voir couler le sang, d'entendre les hurlements de l'angoisse.

Nous fîmes embrasés de la fureur la plus terrible pour venger nos pertes et pour défendre ce qui nous restait : tout s'arma, appelé encore par la précipitation du fuyard, par sa face blême et ses regards égarés et craintifs. Alors le son non interrompu des cloches fit retentir l'alarme ; le péril futur n'arrêta pas la vengeance déchaînée ; soudain les paisibles instruments du labourage se transforment en armes, la fourche et la faux dégouttent de sang ; l'ennemi tombe sans pardon ; partout la force s'abandonne à une colère frénétique, et même la faiblesse, d'ordinaire lâche et rusée, ne ménage plus rien. Puissé-je ne revoir jamais l'homme plongé dans ces égarements horribles ! la bête féroce lui est préférable. Qu'il ne parle donc plus de liberté, comme s'il se pouvait gouverner lui-même ; dès que les

barrières sont ôtées, reparaît, délivrée des obstacles, toute la méchanceté que la loi avait repoussée dans les plus profonds replis de son cœur.

– Homme excellent, répond l'ecclésiastique avec l'accent d'une âme sensible, si vous ne rendez pas assez de justice à l'humanité, je ne puis vous en faire un sujet de censure ; que de maux n'avez-vous pas soufferts d'une entreprise criminelle ! Mais si, reportant vos regards en arrière, vous vouliez parcourir ces temps désastreux, vous conviendriez vous-même que vous avez aperçu beaucoup d'actions louables, des qualités sublimes qui étaient comme ensevelies dans le cœur et que le péril fait produire au jour ; l'homme excité par le malheur à se montrer un ange, apparaît alors à ses semblables comme un dieu tutélaire.

– Vous me rappelez sagement, reprit le vieillard avec un sourire, qu'après un incendie on avertit souvent le possesseur consterné qu'il peut recouvrer l'or et l'argent qui sont fondus et épars dans les décombres : faible dédommagement, néanmoins précieux ! l'homme appauvri fouille alors dans les décombres et se réjouit de ce qu'il découvre.

C'est ainsi que je tourne volontiers des regards sereins vers ce petit nombre de tonnes actions dont la mémoire conserve le souvenir. Oui, je ne le nierai pas, j'ai vu des ennemis se réconcilier pour sauver leur ville d'un malheur ; j'ai vu des amis, des pères, des mères, des fils, tenter l'impossible en faveur de ceux auxquels ils étaient unis par les plus doux liens de la nature et de l'amitié ; j'ai vu l'adolescent devenir tout à coup homme mûr, le vieillard rajeunir, l'enfant même se changer en adolescent. Oui, le sexe même que l'on nomme faible se montre animé de courage, de force, et de la présence d'esprit la plus vive.

Et souffrez que je vous raconte en particulier l'action dont s'ennoblit, par un sublime essor de l'âme, une jeune fille, l'honneur de son sexe. Elle était restée seule avec d'autres jeunes filles dans une grande ferme : les hommes étaient partis pour repousser les étrangers. La cour fut assaillie d'une troupe de vils fuyards qui se livrèrent au pillage, et bientôt pénétrèrent dans l'appartement des femmes. A l'aspect de la beauté, de la taille divine de la jeune personne, de ces filles ornées de grâces, et qui étaient presque encore des enfants, un désir féroce s'empare de ces monstres ; ils se précipitent avec une fureur barbare vers ces colombes tremblantes, vers la fille

généreuse ; mais aussitôt elle arrache à l'un des scélérats le sabre dont il était ceint, et lui porte un coup terrible qui l'abat sanglant à ses pieds : et délivrant ses compagnes par sa mâle intrépidité, elle frappe quatre encore de ces brigands qui échappent à la mort par la fuite. Elle ferme ensuite la porte de la cour, et prête à ressaisir ses armes, elle attend qu'on vienne la secourir.

A cet éloge de la jeune fille le pasteur conçoit un espoir favorable à son ami ; il était prêt à dire : « Qu'est-elle devenue ? a-t-elle accompagné la fuite malheureuse de ce peuple ? »

Mais le pharmacien arrive en hâte, et, le tirant par l'habit, lui dit tout bas à l'oreille : Eh bien, je l'ai enfin trouvée parmi plusieurs centaines de femmes, d'après la description ? Venez donc, voyez-la de vos propres yeux, et prenez avec vous le juge pour recevoir les informations nécessaires.

Ils se retournent vers le juge ; mais appelé par les siens pour une affaire pressante, il a disparu.

Cependant le pasteur suit aussitôt, par l'ouverture d'une haie, son ami, qui l'instruisant avec un air fin :

– Apercevez-vous la jeune fille ? elle a emmaillotté le poupon ; je reconnais la vieille robe de coton et la taie bleue que renfermait le paquet remis par Hermann entre ses mains ; vraiment elle a fait un prompt et bon emploi de ces dons. Ces indices sont évidents, les autres ne le sont pas moins ; car son rouge corps de jupe, fermé par un beau lacet, élève son sein arrondi ; son corset noir marque sa taille ; le haut de sa chemise, soigneusement plissé, forme la fraise qui entoure son menton avec une grâce pudique ; son visage ovale et agréable annonce la candeur et la sérénité, les tresses fortes de ses cheveux sont roulées autour des épingles d'argent. Quoiqu'elle soit assise, nous voyons la richesse de sa taille ; son jupon bleu, sous le corset, descend en plis nombreux à ses chevilles bien formées. C'est elle sans doute : venez ; apprenons de quelqu'un si elle est bonne, vertueuse et habile ménagère.

Le pasteur considérait d'un œil attentif la jeune fille assise.

– Qu'elle ait charmé notre jeune homme, dit-il, certainement je ne m'en étonne pas ; elle peut soutenir l'épreuve aux yeux du plus expert. Heureux qui reçut de la nature, notre mère, une forme qui enchante ! dès qu'il se

produit, elle le recommande ; il n'est étranger nulle part ; on le recherche et l'on se sent arrêté près de lui s'il joint à cet extérieur ravissant les qualités attrayantes de l'âme. Je vous assure que ce jeune homme a trouvé une compagne qui répandra le charme et la sérénité sur les jours de sa vie, sera pour lui dans tous les temps une aide courageuse et fidèle ; un corps si parfait enferme une âme saine, et sa jeunesse active promet une heureuse vieillesse.

– L'apparence est souvent trompeuse, dit de son air réfléchi son compagnon ; je ne me fie pas aisément à l'extérieur ; j'ai si fréquemment éprouvé la vérité du proverbe : *Ne donne pas ta confiance à ton nouvel ami, avant que vous n'ayez consommé ensemble un boisseau de sel ; le temps seul t'apprendra si vous vous convenez et si votre amitié sera durable.* Commençons donc par chercher quelques bonnes gens qui puissent nous raconter ce qu'ils savent de la jeune fille.

– Ainsi qu'à vous la précaution me paraît sage, dit l'ecclésiastique en le suivant : ce n'est pas pour nous que nous recherchons une fille en mariage : cette démarche, faite pour un autre, est délicate et demande beaucoup de prudence.

Ils vont à la rencontre du juge toujours occupé de ses fonctions, et qu'ils voient reparaître.

– Dites-nous, lui dit le sage pasteur en pesant ses paroles, nous avons vu dans ce jardin voisin une jeune fille assise sous un pommier, et qui fait des habits d'enfant d'un vêtement de coton qu'on a déjà porté, et qu'elle a probablement reçu en don. Sa figure nous a plu ; elle paraît être une des plus estimables de son sexe. Dites-nous ce que vous savez à son sujet ; notre question naît de vues louables.

Le juge étant aussitôt entré dans le jardin pour la considérer :

– Elle vous est déjà connue, dit-il ; quand je vous racontais l'action signalée d'une jeune fille arrachant l'épée à un ravisseur, et se délivrant elle et ses compagnes, – c'est elle dont je vous parlais. Vous voyez vous-même qu'elle était capable de cette action ; elle est née forte et courageuse, mais elle n'est pas moins bonne. Elle a donné les plus tendres soins à son aïeul jusqu'au dernier jour où le chagrin sur le sort malheureux de sa petite ville

et la crainte de se voir dépouillé de ses possessions le précipitèrent dans le tombeau.

Elle a supporté de même avec la fermeté du courage la douleur que lui lit éprouver la perte de son fiancé, jeune homme dont l'âme était élevée, qui, dans la première ardeur du généreux sentiment de seconder la cause sublime de la liberté, se rendit à Paris même, et bientôt y termina ses jours par une mort horrible ; car il s'y montra, comme en son pays, l'ennemi de la ruse et de la tyrannie.

Telles furent les paroles du juge.

Les deux amis le remercient, prêts à le quitter ; le pasteur tire de sa bourse une pièce d'or : sa monnaie d'argent, il en avait fait une distribution généreuse en voyant, il y avait peu d'heures, passer les troupes désolées des fugitifs : il présente cette pièce d'or au juge :

– Partagez, dit-il, ce mince don entre vos pauvres ; Dieu veuille l'accroître !

Mais le juge refusant de recevoir ce don :

– Nous avons sauvé, dit-il, quelque argent, assez d'habits et d'autres effets, et j'espère que nous retournerons au lieu de nos foyers avant d'avoir épuisé le tout.

Le pasteur lui pressant la pièce dans la main :

– Personne, répond-il, ne doit en ces jours malheureux, être lent à donner, ni refuser d'être le dépositaire de ce qu'offre l'humanité. Sait-on combien de temps on gardera ce dont on est le possesseur paisible ? sait-on combien de temps encore on sera errant dans les pays étrangers, privé du jardin et du champ qui vous nourrissait.

– Eh ! dit le pharmacien d'un air empressé, si donc je m'étais muni d'argent ! somme petite ou grande, vous l'auriez ; car un grand nombre des vôtres doivent en être dépourvus. Je ne vous laisse pourtant pas aller sans vous faire un don ; vous connaîtrez au moins ma bonne volonté, quoique l'action ne l'égale pas.

Et tirant par les cordons une bourse de cuir brodée, dans laquelle il enfermait son tabac, il l'ouvre, et donne le contenu où se trouvaient quelques poignées.

– Le don, ajoute-t-il, est bien petit.

– Du bon tabac, dit le juge, est toujours bienvenu du voyageur.

Alors le pharmacien commence à faire l'éloge de son tabac de Virginie.

Mais le pasteur l'entraînant, et se séparant du juge :

– Hâtons-nous, dit-il ; notre jeune ami nous attend avec anxiété, qu'il entende au plus tôt l'heureuse nouvelle.

Ils marchent d'un pas rapide, ils arrivent. Le jeune homme, sous les tilleuls, était appuyé contre sa voiture ; ses chevaux fringants frappaient du pied et déchiraient le gazon ; il les tenait par la bride, et plongé dans ses pensées, il portait devant lui des regards immobiles, et n'aperçoit ses amis que lorsque arrivant ils l'appellent et s'annoncent par des signes de joie. Déjà le pharmacien avait de loin commencé à parler ; cependant ils s'approchent, et le pasteur prenant les mains d'Hermann, et coupant la parole à son compagnon :

– Sois heureux, jeune homme, dit-il ; ton coup d'œil juste, ton cœur droit ont fait le meilleur choix ; soyez heureux toi et la femme de ta jeunesse ; elle est digne de toi. Viens donc, tourne la voiture ; qu'elle nous conduise promptement au village pour que nous fassions la demande, et que nous amenions la vertueuse fille dans la maison de ton père.

Mais le jeune homme ne quittant point sa place, écoute, sans marquer de satisfaction, des paroles qui devaient l'animer de la plus douce confiance et d'une joie céleste ; il tire du fond de son cœur un soupir.

– Venus avec rapidité, dit-il, nous nous en retournerons peut-être confus, à pas lents. Depuis que je vous ai attendus, j'ai été en proie au doute, au soupçon, à la crainte, et à tous les sentiments qui peuvent tourmenter le cœur de celui qui aime. Parce que nous sommes riches, et qu'elle est dans la pauvreté et dans l'exil, croyez-vous qu'il nous suffise d'arriver pour que la jeune fille nous suive ? La pauvreté même, non méritée, inspire de la fierté : la jeune fille paraît se contenter de peu ; elle est active, dès lors le monde lui appartient. Et croyez-vous qu'une femme si belle et qui annonce des mœurs si parfaites, n'ait charmé aucun honnête garçon ? Croyez-vous qu'elle ait fermé jusqu'à ce moment son cœur à l'amour ? Ne nous menez pas si précipitamment au village ; nous pourrions retourner lentement les chevaux, et reprendre avec honte le chemin de notre demeure. Je crains bien qu'il n'y ait quelque part un jeune homme qui possède ce cœur, et que cette belle

main n'ait touché celle de ce bienheureux et ne lui ait donné sa foi. Ah ! je me vois alors devant elle, avec ma demande, couvert de confusion.

Le pasteur allait l'encourager, lorsque son compagnon, toujours prêt à discourir, lui enlève la parole :

– Vraiment ! autrefois que chaque action avait des formes réglées, nous n'aurions pas été dans cet embarras. Quand les parents avaient choisi pour leur fils une épouse, la première chose était d'appeler confidemment un ami commun ; on l'envoyait après cela au père et à la mère de la jeune personne, comme chargé de la demande en mariage. Paré solennellement, il allait un dimanche par exemple, après ledîner, faire une visite à l'honnête bourgeois ; il commençait par s'engager amicalement avec lui dans une conversation générale, adroit à la conduire et à la tourner prudemment selon ses vues. Enfin, après de longs détours, il parlait aussi et avec éloge de la fille de la maison, et il ne louait pas moins le jeune homme et la famille dont il était l'ambassadeur.

Les personnes intelligentes remarquaient le but ; l'ambassadeur intelligent remarquait bientôt leurs dispositions et pouvait s'expliquer. Si la demande était éludée, on n'avait pas reçu en face un refus humiliant ; mais si elle avait été agréée, le négociateur occupait dans la maison, à perpétuité, la première place à chaque festin de famille : car le couple, durant tout le cours de leur vie, se rappelait que cette main habile avait formé le premier nœud de leur union. A présent, tout ceci, comme d'autres bonnes coutumes est passé de mode, et chacun fait sa poursuite lui-même : que chacun donc aussi reçoive en personne le refus, joli présent qui peut lui être destiné, et qu'il demeure avec sa honte devant les yeux de la jeune fille.

– Arrive ce qui pourra, répond le jeune homme, qui à peine a écouté toutes ces paroles, et qui s'est déjà décidé en silence ; j'irai moi-même, et veux apprendre mon sort de la bouche de celle en qui j'ai la plus grande confiance, telle que jamais femme n'en inspira de semblable à un homme. Je suis bien persuadé que ce qu'elle dira sera bon, raisonnable. Quand même je la verrais pour la dernière fois, je veux une fois encore rencontrer ces yeux noirs, ce regard ouvert ; si je ne dois jamais la serrer contre mon cœur, je veux une fois encore voir cette taille accomplie, que je brûle

d'embrasser, cette bouche dont un baiser et un oui me rendront heureux pour toujours, dont un non m'enlèvera pour toujours le bonheur.

Mais souffrez que je reste seul et ne m'attendez pas ; retournez vers mon père et ma mère ; qu'ils apprennent que leur fils ne s'est point trompé, et que la jeune personne est le plus digne objet de ses vœux. Veuillez me laisser à moi-même. Le sentier qui mène à travers le coteau jusqu'au poirier, et là descend le long du vignoble, m'abrégera la route à mon retour. Oh ! puissé-je leur conduire avec joie et d'un pas rapide ma bien-aimée ! Peut-être qu'en suivant ce sentier je me glisserai seul vers notre maison, et qu'il m'est réservé de ne le parcourir désormais qu'avec tristesse.

Il dit, et présente les guides au pasteur qui les reçoit et maîtrisant avec habileté ses coursiers écumants s'élance dans la voiture, et occupe la place du conducteur.

– Mais tu hésites d'y monter, voisin précautionneux, et tu dis au digne pasteur : « Mon ami, je vous confie volontiers mon âme avec toutes ses facultés ; mais le corps et ses membres n'ont pas une garantie bien sûre quand une main sacrée s'empare des rênes de ce monde. » Tu souris, judicieux pasteur. « Prenez seulement place, réponds-tu, et confiez-moi sans crainte votre corps ainsi que votre âme. Depuis longtemps cette main est exercée à diriger les rênes, et cet œil sait suivre habilement les plus compliqués détours de la route. Tous les jours à Strasbourg, où j'accompagnais le jeune baron, notre char dont j'étais le conducteur, traversant la foule d'un peuple qui passe sa vie aux promenades, sortait avec rapidité des portes retentissantes, franchissait les campagnes poudreuses, et roulait jusqu'aux prairies et aux tilleuls éloignés. »

A demi rassuré, le voisin monte dans la voiture, et en s'asseyant prend la précaution de celui qui se dispose à faire un saut avec prudence.

Les coursiers volent, impatients de gagner l'écurie ; sous leurs pieds vigoureux s'élève un nuage de poussière.

Le jeune homme est longtemps à la même place : il voit la poussière s'élever dans les airs, il la voit se dissiper, et reste immobile, perdu dans de vagues pensées.

ERATO

CHANT VII

DOROTHÉE

Comme le voyageur au coucher du soleil, fixe une fois encore les yeux sur cet astre, qui descend de l'horizon et disparaît ; son œil ébloui en voit flotter l'image sur les sombres bosquets, et au sommet des rochers ; partout où il dirige ses regards il la voit à l'instant même se reproduire, et, vacillante, rayonner de riches couleurs : ainsi Hermann voit l'image de la jeune fille passer légèrement devant lui, et suivre le sentier qui mène au champ de blé. Mais tout à coup il sort du songe qui l'étonne, et il tourne

avec lenteur ses pas vers le village : il retombe dans le même étonnement, voit reparaître, voit venir à sa rencontre l'admirable vision. Il la considère avec la plus forte attention ; ce n'était pas une image illusoire, c'était la jeune fille en personne : tenant de ses mains par les anses deux cruches d'inégale grandeur, elle se hâtait d'arriver à la fontaine.

Il s'avance vers elle avec joie, et ranimé par sa vue, tandis qu'elle est vivement étonnée à son tour :

– Fille infatigable, dit-il, je te vois en ce moment encore, comme peu auparavant, occupée à soulager les maux d'autrui, à secourir l'humanité souffrante. Dis, pourquoi viens-tu seule à cette source éloignée, tandis que tes compagnons se contentent des fontaines du village ? Il est vrai que l'eau de cette source est douée d'une vertu particulière, et qu'on s'en abreuve avec plaisir ; tu veux sans doute en apporter à cette femme infirme, dont tu as sauvé la vie avec tant de zèle.

L'aimable fille fait un salut gracieux au jeune homme.

– La peine que je prends de me rendre à cette source, répond-elle, est déjà récompensée ; puisque je rencontre l'homme généreux qui nous a comblés de ses dons : l'aspect du bienfaiteur est aussi agréable que le bienfait. Venez, voyez de vos propres yeux ceux qui ont joui de vos largesses, et recevez les remerciements des cœurs que vous avez ranimés. Il faut cependant que je vous apprenne pourquoi je viens seule puiser à cette source pure et intarissable. Des hommes imprévoyants ont, à leur arrivée, troublé toutes les eaux du village, en faisant passer les chevaux et les bœufs par le réservoir qui en fournit aux habitants ; et le soin de laver le linge et les ustensiles a souillé tous les puits et tous les abreuvoirs : chacun n'est occupé que de soi ; absorbé par le besoin présent, il le soulage promptement et avec ardeur ; quant à la suite elle est loin de sa pensée.

En disant ces mots elle a descendu les larges degrés, accompagnée d'Hermann ; ils s'asseyent sur le petit mur de la source. Elle se baisse sur l'eau pour y puiser ; il prend l'autre cruche, et se baisse sur la même eau. Ils y voient leurs images, flottantes sur un ciel azuré ; ils se parlent par un mouvement de tête et se saluent aussi amicalement dans ce miroir.

– Je veux m'abreuver de cette eau, dit aussitôt le jeune homme devenu tout joyeux.

Elle lui présente la cruche. Ils restent assis sur le mur avec une confiance ingénue, appuyés sur les vases.

Cependant elle dit à son nouvel ami :

– Parle, comment te rencontré-je en ce lieu ? et cela sans ta voiture et tes chevaux, loin de l’endroit où je t’ai vu pour la première fois ; pourquoi es-tu venu ici ?

Hermann pensif baissait sa paupière. Il lève ensuite un regard calme vers Dorothée, l’attache avec tendresse sur les yeux de la jeune fille, et il sent que son cœur s’apaise et se rassure. Cependant lui parler de son amour, il ne l’aurait pu ; le regard de la jeune personne n’annonçait point de passion, mais de l’intelligence et de la sagesse, et commandait une réponse dictée par la raison. Il se décide aussitôt, et lui dit d’un ton affectueux et cordial :

– Ecoute-moi, mon enfant, je vais répondre à ta question. Tu es le sujet de ma venue ; pourquoi te le celer ? Un père et une mère que j’aime s’occupent du bonheur de ma vie ; moi, comme leur fils unique, je les aide avec zèle et fidélité à régir notre maison et nos biens ; chacun de nous a des travaux assignés, ils sont nombreux ; je soigne la culture de tous nos champs, mon père est l’administrateur vigilant de la maison, et ma mère active surveille et anime le ménage. Mais tu as sûrement appris par ton expérience combien les domestiques, tantôt par légèreté et tantôt par mauvaise foi, tourmentent la maîtresse de la maison, l’obligent à les renouveler fréquemment, c’est-à-dire à échanger leurs défauts contre d’autres défauts. Ma mère, depuis longtemps, désire d’avoir auprès d’elle une personne qui la soulage, non pas seulement en mettant la main à l’œuvre, mais encore en s’y trouvant portée par attachement, et qui remplace sa fille chérie, morte, hélas ! à la fleur de l’âge. Tu as paru aujourd’hui devant ma voiture ; je t’ai vue te livrer de si bon cœur à des soins généreux, j’ai vu que la force et la santé relevaient encore en toi les autres avantages de la jeunesse, j’ai entendu la raison parler par ta bouche ; captivé, j’ai couru vanter à mon père, à ma mère et à nos amis l’étrangère selon tout son mérite. Je te dirai enfin ce qu’ils désirent ainsi que moi. Pardonne si mon discours s’embarrasse.

– Ne craignez point d’achever, répond-elle ; loin d’être offensée, vous me voyez reconnaissante ; parlez ouvertement, le mot ne peut m’effrayer. Vous

voulez me louer comme servante auprès de votre père et de votre mère pour entretenir l'ordre qui règne dans votre maison, et vous croyez trouver en moi celle qui leur convient, une fille sage, active et d'un caractère doux. Votre proposition était courte, ma réponse le sera de même. Oui, je vais avec vous, et crois suivre ainsi ma destinée. Ici mon devoir est rempli ; j'ai rendu l'accouchée à ses parents, ils se félicitent qu'elle ait été sauvée ; la plupart d'entre eux sont réunis, les autres ne tarderont pas à les rejoindre. Tous peuvent arriver bientôt au moment de retourner dans leur patrie ; c'est ainsi que l'exilé aime à se flatter : moi, dans ces jours malheureux qui nous en font craindre d'autres encore, je ne me berce pas d'espérances légères. Les liens de l'humanité sont brisés ; qui les renouera ? ce sera la nécessité seule, amenée par l'excès des malheurs qui nous attendent. Si je puis gagner mon pain en servant sous les yeux de votre mère vertueuse, dans la maison de votre digne père, j'y suis très disposée ; car la réputation d'une fille errante est toujours incertaine. Oui, je vous suivrai, dès que j'aurai rapporté ces cruches à mes amis, et que ces bonnes gens m'aurent donné leurs bénédictions. Venez, je désire que vous les voyiez, et que vous me receviez de leurs mains.

Le jeune homme, ravi de la voir si disposée à le suivre, délibère s'il doit en ce moment l'instruire du véritable motif qui l'amène ; mais il se détermine à ne pas la tirer d'erreur, déjà heureux de pouvoir la conduire dans sa maison où il lui demandera son cœur et sa main. D'ailleurs, ô perplexité ! il a vu à son doigt un anneau d'or, c'est pourquoi il ne veut plus l'interrompre, et il écoute attentivement toutes ses paroles.

– Partons, reprit-elle : on blâme les jeunes filles qui se retardent près des fontaines, et cependant il est si agréable de jaser à côté d'une source jaillissante !

Ils se lèvent, se retournent, et, jetant un dernier regard sur la source, ils éprouvent un doux sentiment.

En silence, elle prend les cruches et monte les degrés suivie de celui qui l'aime. Il veut la soulager en se chargeant d'une des cruches.

– Non, dit-elle, en portant de chaque main un fardeau, l'équilibre allège le poids, et le maître dont à l'avenir je recevrai les ordres ne doit pas me servir. Ne me regardez pas avec tant de sérieux, comme pour plaindre ma

destinée. Il faut qu'une femme se dévoue de bonne heure aux soins domestiques que sa vocation l'appelle à remplir, et c'est par là qu'elle mérite d'arriver au pouvoir qu'une maîtresse doit exercer dans sa maison. La jeune fille, attentive à servir son père, sa mère, son frère, va, vient, prépare et apporte ce qu'ils désirent : c'est là sa vie : heureuse si elle s'est habituée à ne trouver aucun chemin trop pénible, à ne pas distinguer les heures de la nuit de celles du jour, à ne juger aucun travail trop minutieux, aucune aiguille trop fine, enfin à s'oublier elle-même et à vivre pour autrui ! Elle aura besoin de toutes ces vertus domestiques si elle devient mère, lorsque le nourrisson la réveillera, demandera de l'aliment à la femme affaiblie, et que les soins s'uniront pour elle aux douleurs : les forces réunies de vingt hommes ne supporteraient pas ces fatigues ; ils n'y sont point appelés ; mais ils doivent les apprécier avec l'œil de la reconnaissance.

Elle parle ainsi, traverse le jardin, arrive avec son compagnon devenu muet jusqu'à la grange où reposait l'accouchée qu'elle avait laissée contente, entourée de ses filles, ces jeunes personnes qu'elle délivra des ravisseurs, et qui offraient la belle image de l'innocence

Ils entrent, et d'un autre côté s'avance en même temps le juge, tenant de chaque main un enfant ; ils avaient été égarés, le vieillard venait de les retrouver dans la foule tumultueuse. Ils sautent avec joie vers leur mère chérie, l'embrassent, et se réjouissent à l'aspect du petit camarade, leur nouveau frère, qu'ils voient pour la première fois : ils sautent ensuite vers Dorothée, la saluent avec une vive amitié, demandant du pain, des fruits, et avant tout à boire. Elle présente à tous ceux qui l'entourent l'eau qu'elle apportait : les enfants en boivent, l'accouchée en boit aussi, ainsi que ses filles et le juge ; chacun s'est abreuvé avec plaisir, et vante l'excellence de cette eau ; elle avait une pointe acide, et c'était un breuvage restaurant et salubre.

Mais la jeune fille prend un maintien sérieux.

– Mes amis, dit-elle, c'est, je crois, pour la dernière fois que j'ai porté la cruche à vos lèvres et vous ai abreuvés de l'eau d'une source : lorsque à l'avenir, dans un jour brûlant, un breuvage vous ranimera ; lorsque à l'ombre vous jouirez du repos, de la fraîcheur d'une source pure, veuillez

songer à moi, et aux soins que l'amitié, plus que la parenté, m'a portée à vous rendre. Durant tout le cours de ma vie, je me souviendrai avec reconnaissance de vos bons services. Je vous quitte à regret ; mais en ce temps chacun est pour les autres une charge plutôt qu'une consolation, et si le retour dans notre patrie nous est interdit, il faudra qu'enfin nous nous dispersions tous dans les pays étrangers. Voici le jeune homme qui a été notre bienfaiteur, auquel nous devons les langes de cet enfant, et les aliments qui nous semblèrent envoyés par le ciel pour le soutien de notre vie. Il est venu me proposer de me rendre dans sa maison pour servir son père et sa mère, personnes vertueuses et opulentes ; je ne m'y refuse point, car partout une jeune fille doit remplir des soins domestiques, et ce serait pour elle un fardeau que de vivre dans l'indolence et d'être servie. Je suis donc volontiers ses pas ; il paraît être raisonnable, et je suis certaine que son père et sa mère le sont ainsi qu'il convient à des riches. Chère amie, vivez heureuse ; faites votre joie du nourrisson plein de vie dont les regards, tournés sur vous, annoncent déjà la force et la santé ; et lorsque avec ses langes si doux, si chauds, vous le presserez contre votre sein, oh ! pensez au bon jeune homme à qui nous en sommes redevables, et dont à l'avenir aussi je tiendrai la nourriture et le vêtement, moi votre parente et votre amie. Et vous, homme excellent, continua-t-elle en se tournant vers le juge, recevez mes remerciements, vous qui, dans un grand nombre d'occasions, m'avez servi de père.

Alors s'agenouillant devant l'accouchée, elle embrasse cette excellente femme qui fondait en larmes, et qui, dans sa douleur, peut à peine bégayer sa bénédiction. Toi cependant, juge vénérable, tu adresses à Hermann ces paroles :

– Mon ami, vous devez être compté parmi les hommes sages qui pour le gouvernement de leur maison, s'associent des personnes estimables. J'ai vu souvent que lorsqu'il s'agit d'acquérir, par échange ou par achat, des bœufs, des chevaux, des brebis, on en fait un examen attentif ; tandis qu'on semble se décider au hasard ou se reposer sur sa chance pour le choix d'un homme qu'on amène dans sa maison et auquel on la confie, qui, s'il est bon et habile, en est le soutien, mais qui, s'il a les qualités contraires, en est la ruine : on se repent ensuite, mais trop tard, de cette décision aveugle. Pour

vous, il paraît que vous l'entendez ; vous avez choisi pour servir votre père, et votre mère et vous, une fille accomplie. Ayez pour elle de justes égards : aussi longtemps qu'elle sera chargée des soins de votre ménage, vous aurez trouvé en elle, vous une sœur, vos parents une fille.

Cependant arrive un grand nombre des proches parents de l'accouchée, qui lui apportent divers secours, et l'instruisent qu'on lui prépare une demeure plus convenable. Ils apprennent la résolution que la jeune fille a prise ; ils font des vœux pour Hermann, et portent sur lui des regards significatifs qui expriment leurs pensées. Ces mots volent de chaque bouche à l'oreille du voisin :

– Si de son maître il devient son époux, elle sera bien pourvue.

Hermann lui prenant la main :

– Partons, dit-il ; le jour décline, et notre petite ville est assez éloignée.

Alors les femmes, parlant avec vivacité toutes à la fois, embrassent Dorothée. Hermann l'entraîne ; elle les charge encore de salutations et de vœux pour ses amis. Mais les enfants désolés, se précipitant sur ses habits avec des cris affreux et un torrent de larmes, ne veulent point laisser partir leur seconde mère. Plusieurs de ces femmes les répriment :

– Paix, enfants ! elle va dans la ville pour prendre les excellentes dragées que votre frère a commandées pour vous, lorsque la cigogne en nous l'apportant a passé devant le contiseur, et vous verrez bientôt revenir votre amie avec des cornets joliment dorés.

A ces mots, les enfants abandonnent ses vêtements ; Hermann l'arrache avec peine encore à de nouveaux embrassements ; ils partent ; tant qu'ils sont en vue, tous agitent leurs mouchoirs, comme dernier adieu.

MELPOMÈNE

CHANT VIII

HERMANN ET DOROTHÉE

Ils dirigent ensemble leurs pas vers le soleil qui terminait sa course, et qui, enveloppé de profondes nuées, annonçait un orage : ses rayons ardents dardaient çà et là hors de ce voile, à travers les campagnes, de longs traits d'une lueur effrayante.

– Puisse, dit Hermann, le menaçant orage ne pas nous envoyer de la grêle et des torrents de pluie ! car tout promet la plus belle récolte.

Ils jettent un coup d'œil satisfait sur les longues tiges de blé qui s'agitaient tout autour d'eux dans le champ qu'ils traversaient, et étaient près d'atteindre jusqu'à la hauteur de leurs tailles élevées.

– Homme, excellent, dit la jeune fille à l'ami qui la guide, vous auquel je devrai bientôt un sort heureux, l'abri d'un toit, pendant que tant de fugitifs sont exposés à l'orage qui se prépare, faites-moi connaître, avant mon arrivée, votre père et votre mère, que je suis disposée, du fond de mon âme, à servir avec zèle ; car il est plus aisé de complaire à son maître quand on connaît son caractère, les soins qu'il regarde comme les plus importants et sur lesquels sa volonté est prononcée. Apprenez-moi donc comment je pourrai gagner leur affection.

– Oh ! que je t'approuve, fille prudente, accomplie, répond le jeune homme plein de sens, de vouloir t'instruire de leur caractère avant ton arrivée 1 Pour avoir négligé cette attention, j'ai jusqu'ici fait d'inutiles efforts pour servir mon père à son gré, tout en me chargeant de veiller matin et soir sur la culture des champs et de ses vignobles, avec le même soin que s'ils m'appartenaient en propre. Je n'eus pas de peine à contenter ma mère, elle rendit justice à mon zèle ; tu seras de même à ses yeux la plus excellente des filles en soignant sa maison comme si elle était à toi. Mais il en est autrement de mon père : il aime qu'aux actions se joignent encore de certaines apparences qui le flattent. Vertueuse fille, ne me regarde pas comme un fils dénaturé si, dès l'abord, je te parle de son faible, à toi qui n'es encore pour nous qu'une étrangère. Oui, je te le jure, c'est la première fois qu'un tel aveu sort de mes lèvres, qui ne s'ouvrent jamais pour un babil léger ; mais tu m'inspires tant de confiance que mon cœur s'épanche avec toi. Ce bon père se plaît à certaines manières, certaines formes cérémonieuses dans le commerce de la vie, il exige des témoignages extérieurs d'attachement et de vénération : un mauvais serviteur, qui saurait profiter de ce penchant, parviendrait peut-être à captiver sa bienveillance, tandis que le meilleur, s'il ne s'y prêtait pas, pourrait devenir l'objet de son aversion.

– J'ai le ferme espoir de les contenter l'un et l'autre, répond-elle avec joie, et en doublant légèrement le pas dans le sentier qui s'obscurcissait. Le caractère de ta mère est parfaitement semblable au mien, et dès mon

enfance les manières agréables ne me furent pas étrangères. Autrefois les Français, nos voisins, mettaient un grand prix à la politesse ; elle était commune aux nobles, aux bourgeois, et à ceux qui vivent sous le chaume ; chacun la recommandait à ses enfants. Chez nous, en Allemagne aussi, les enfants venaient le matin apporter leurs souhaits au père et à la mère, en leur baisant la main et en leur faisant la révérence, et ils se conduisaient avec politesse et décence le jour entier. Tout ce que je tiens, depuis mon enfance, d'une bonne éducation et d'une heureuse habitude, tout ce que mon cœur pourra m'inspirer – je veux le consacrer au respectable vieillard. Mais qui me dira ce qu'il me reste à savoir, comment je dois me conduire envers toi-même, toi, le fils unique de la maison, et à l'avenir mon supérieur ?

Comme elle parlait ainsi, ils étaient arrivés sous le poirier. La lune, dans tout son plein, répandait sa clarté majestueuse du haut de la voûte céleste ; la nuit était venue, et avait jeté son voile sur les dernières lueurs du soleil ; devant leurs yeux s'étendaient, en de grandes masses qui se touchent, une lumière aussi claire que celle du jour, et les ombres ténébreuses de la nuit. Hermann entend avec plaisir cette question amicale, sous le bel arbre qui l'ombrageait, en ce lieu qu'il aime, et qui, ce jour même, a été le témoin des pleurs qu'il a répandus pour sa chère exilée.

Tandis qu'ils s'asseyaient pour se reposer un moment, le jeune homme transporté d'amour, saisissant la main de la jeune fille :

– Que ton cœur te le dise, lui répond-il, et suis librement ce qu'il te dira.

Mais il ne hasarde pas un mot de plus, quoique l'heure soit si favorable ; il craint de s'attirer un non ; et sa main, hélas ! a touché l'anneau qu'elle portait au doigt, cet indice qui déjà l'a troublé.

Ils étaient assis en silence, lorsque la jeune fille prenant la parole :

– Quelle douceur me fait éprouver l'admirable clarté de la lune ! elle égale celle du jour. Je distingue dans la ville les maisons, les cours, jusqu'à cette fenêtre sous ce toit ; je crois pouvoir en compter les carreaux.

– La maison que tu vois, dit le jeune homme contenu par cette réponse, est notre demeure où je vais te déposer, et cette fenêtre sous le toit est celle de ma chambre, qui peut-être sera la tienne, car nous ferons une autre distribution de nos logements. Ces champs nous appartiennent, les blés y

ont mûri pour tomber demain sous la faux ; ici, à l'ombre de ce poirier, nous goûterons le repos et prendrons notre repas. Mais descendons le vignoble et traversons le jardin ; vois l'orage épouvantable qui s'approche de nous en lançant des éclairs, et qui bientôt ensevelira l'aimable clarté de la pleine lune.

Ils se lèvent, descendent, portent leurs pas le long du champ à travers les riches épis. Prenant plaisir à la clarté nocturne, ils sont arrivés au vignoble, et commencent à marcher dans l'obscurité.

Il conduit ses pas sur les pierres nombreuses et informes, degrés du berceau. Elle descend lentement, les mains appuyées sur l'épaule de son guide : la lune, dont la lumière fugitive vacillait à travers le berceau, jette sur eux ses derniers regards, et bientôt environnée de nuages orageux, elle laisse le couple dans les ténèbres.

Hermann, plein de force, est attentif à soutenir la jeune fille, penchée sur lui pour assurer sa marche ; mais, comme elle ne connaît pas ce sentier et ces pierres de masses inégales, le pied lui manque et éprouve un craquement léger, elle est près de tomber ; soudain le jeune homme intelligent, se tournant vers elle, a étendu le bras et soutenu sa bien-aimée ; elle tombe doucement sur son épaule ; leurs joues se touchent. Immobile comme le marbre, contenu par les ordres sévères de sa volonté, il ne la presse pas sur son sein d'une plus forte étreinte, et se borne à ne pas céder au poids. Chargé de ce précieux fardeau, il éprouve un sentiment plein de charme ; il sent les battements et la chaleur du cœur de l'être adoré, il recueille l'haleine embaumée qu'elle épanchait sur ses lèvres, et il soutient sans broncher avec un courage mâle la taille divine de la jeune fille.

Pour déguiser la douleur qu'elle ressentait :

– C'est, dit-elle en plaisantant, un signe malheureux, selon l'avis des gens graves, lorsque en entrant dans une maison, non loin du seuil, le pied vient à craquer. Que n'ai-je donc reçu un meilleur présage ! Arrêtons-nous un moment : que diraient ton père et ta mère si tu leur amenais une servante boiteuse ? tu leur paraîtrais un maître peu intelligent.

URANIE

CHANT IX

LA PERSPECTIVE HEUREUSE

Muses, si favorables au tendre amour, vous qui jusqu'ici avez guidé l'excellent jeune homme dans sa route, qui avez pressé son amante sur son cœur avant qu'elle lui ait promis sa main, venez à notre secours, achevez de former l'union de ce couple aimable, et dissipez promptement les nuages qui s'élèvent pour troubler leur bonheur ; mais auparavant, dites-nous ce qui se passe en ce moment dans la maison paternelle.

La mère, remplie d'impatience et de craintes, rentre pour la troisième fois dans le salon qui réunissait l'hôte et ses deux amis, et dont elle venait à peine de sortir tout inquiète ; elle parle de l'orage qui s'approche, du subit obscurcissement de la lune, de la longue absence de son fils, et des périls où la nuit l'expose ; elle blâme vivement les deux amis de s'être si tôt séparés du jeune homme, sans avoir abordé l'étrangère, sans lui avoir proposé l'hymen auquel il aspire.

– N'aggrave pas le mal, dit le père mécontent ; tu vois que nous sommes nous-mêmes pleins d'impatience, et dans l'attente de l'issue.

Mais le voisin, assis tranquillement, prend la parole :

– Dans ces heures de trouble, je ne cesse de reconnaître ce que je dois à feu mon père qui, lorsque j'étais enfant, arracha de mon cœur toutes ces racines de l'impatience jusqu'au dernier filet, et depuis ce temps je sais attendre mieux qu'aucun des sages.

– Dites-nous, je vous prie, repartit l'ecclésiastique, quel secret employa le vieillard pour opérer ce chef-d'œuvre ?

– Volontiers, reprit le voisin, chacun peut le mettre à profit. Dans mon enfance, il m'advint une fois d'être impatient, en attendant avec un grand désir la voiture qui nous devait mener à la fontaine des tilleuls. Cependant elle n'arrivait pas ; courant çà et là comme une belette, je montais, descendais les degrés, je me précipitais de la fenêtre à la porte ; le sang me picotait dans les doigts, je grattais les tables, trépignais des pieds dans toute la chambre, mes pleurs allaient couler. Rien n'échappait à cet homme flegmatique ; mais comme enfin je me portai jusqu'au plus haut point de l'extravagance, il me prit tranquillement par le bras, me conduisit à la fenêtre, et me dit ces paroles remarquables : « Vois-tu là, en face de nous, l'atelier de ce menuisier ? il est fermé aujourd'hui, demain il sera ouvert ; là sont toujours en mouvement les rabots et les scies, et du matin au soir les heures s'écoulent dans le travail ; mais écoute ceci : Un matin viendra où le maître et tous ses garçons emploieront leur industrie à te préparer un cercueil, qui sortira bien vite de leurs mains ; ils s'empresseront d'apporter ici la maison de planche, qui reçoit finalement le patient comme l'impatient, et qui sera bientôt pressée de son toit. » Mon imagination me fit tout voir en réalité, les planches jointes, la couleur noire préparée ; je m'assis

paisiblement, et j'attendis la voiture avec patience et résignation. Depuis ce temps, lorsque d'autres, dans une attente incertaine, courent de toutes parts en désespérés, moi je suis forcé de penser au cercueil.

– L'idée frappante de la mort, dit le pasteur en souriant, ne s'offre pas au sage comme un objet d'épouvante, ni à l'homme pieux comme son dernier terme ; elle fait rétrograder celui-là vers la vie en lui enseignant à la bien régler et soutient celui-ci lorsqu'il est dans l'affliction, par l'espérance d'un bonheur futur ; le trépas, pour l'un et l'autre, se change en vie. C'est donc à tort que ce père n'a montré à l'enfant sensible dans la mort que la mort. On doit présenter à l'adolescent comme digne d'envie le tableau d'un âge mûri dans l'exercice des vertus, et au vieillard le tableau de la jeunesse, afin que tous deux se plaisent à voir ce cercle perpétuel, et qu'ainsi la vie s'achève dans l'activité de la vie.

Mais la porte s'ouvre, et le couple admirable paraît : les tendres parents et les amis, frappés de surprise à l'aspect de la jeune fille sont captivés par sa beauté et par la richesse de sa taille, et la trouvent parfaitement assortie au jeune homme ; oui, la porte semble être trop petite pour les recevoir au moment qu'ils posent ensemble le pied sur le seuil.

Hermann la présente à son père et à sa mère, et leur dit ce peu de mots avec rapidité :

– Voici une personne telle que vous pouvez la désirer pour votre maison. Mon père chéri, veuillez la bien accueillir, elle en est digne ; et vous, ma mère chérie, interrogez-la, dès à présent, sur tout ce qui concerne la conduite intérieure d'une maison. et vous verrez combien elle mérite de vous appartenir de plus près.

Se hâtant de tirer le digne pasteur à l'écart :

– Homme excellent, venez promptement à mon secours, et déliez ce nœud, moment qui me fait trembler ; car je n'ai point engagé cette jeune fille à me suivre comme ma fiancée, elle croit entrer dans la maison comme servante, et je crains qu'elle ne la fuie avec courroux dès qu'on lui parlera d'hymen ; mais que tout soit décidé à cet instant même, elle ne doit pas rester plus longtemps dans l'erreur, et je ne peux plus rester dans le doute ; hâtez-vous, et donnez-nous un nouveau témoignage de votre sagesse, que nous honorons.

L'ecclésiastique rejoint aussitôt les assistants ; mais, hélas ! déjà l'âme de la jeune personne a été blessée par ces paroles du père, prononcées avec son ton badin, quoiqu'en de bonnes intentions :

– Voilà qui me plaît, mon enfant, je me réjouis de voir que mon fils n'a pas moins de goût que son père qui, étant jeune, prenait toujours la plus belle pour danser, et qui enfin alla chercher la plus belle pour l'amener dans sa maison comme son épouse, c'était cette petite mère. On reconnaît d'abord à l'épouse quel est le tour d'esprit de celui qui l'a choisie, et s'il a le sentiment de ce qu'il vaut. Vous n'avez pas non plus, n'est-ce point, délibéré longtemps ; il me semble, en effet qu'il n'est pas si pénible de le suivre.

Hermann n'avait entendu qu'une légère partie de ces paroles ; cependant il éprouve au dedans de lui-même un tremblement général, et tous les assistants à la fois gardent le silence.

Mais la fille admirable, navrée jusqu'au fond de l'âme d'une raillerie qui lui paraît insultante, reste immobile ; une rougeur subite se répand sur son visage et sur son cou ; néanmoins elle se contient, elle rassemble ses esprits, et dit ensuite au vieillard, sans cacher tout son chagrin :

– Oh ! certainement votre fils ne m'a point préparée à une telle réception, quand il m'a fait le portrait de son père, de ce citoyen excellent. Je sais que vous êtes un homme courtois et affable qui se comporte envers tout le monde selon la convenance des personnes. Mais il paraît que vous n'avez pas assez de compassion pour la pauvre fille qui vient seulement de passer votre seuil, et qui est disposée à vous servir ; sans quoi vous ne m'auriez pas fait sentir, par une ironie amère, la distance de mon sort à celui de votre fils et à votre sort. Sans doute j'entre pauvre, avec un humble paquet, dans une maison pourvue de tout ; ce qui donne de l'assurance à ses joyeux habitants : je me connais très bien, et sais quels doivent être nos rapports ; mais est-il généreux de m'accueillir, à l'instant même de ma venue, avec une raillerie qui, peu s'en faut, me repousse loin du seuil où j'ai à peine posé le pied ?

Hermann, plein d'anxiété, s'agitait, et conjurai d'un signe l'ecclésiastique, son ami, de se jeter comme arbitre au milieu de ce débat, pour dissiper cette erreur en un moment.

L'homme prudent s'approche aussitôt ; il considère le chagrin secret de Dorothée, la douleur qu'elle maîtrise, ses larmes qu'elle retient au bord de sa paupière. Alors, par une prompte impulsion de son esprit, il se détermine, au lieu de dénouer tout à coup cette confusion, à la prolonger un instant, afin de sonder les sentiments de la jeune personne, tandis qu'elle est émue.

– O fille étrangère ! lui dit-il dans ce dessein, la résolution que tu as prise de servir chez des étrangers a été trop précipitée, si tu n'as pas assez considéré à quoi l'on se soumet en mettant le pied dans la maison de son maître ; car de la main donnée dépend le sort de l'année entière, et un seul oui oblige à beaucoup de résignation. Les courses fatigantes, la sueur amère, causée par un travail qui presse et qui toujours renaît, ne sont pas ce que le service a de plus pénible ; un maître actif prend quelque part à ces soins ; mais souffrir de son humeur quand il blâme à tort, ou qu'il donne à chaque instant de nouveaux ordres sans pouvoir être d'accord avec soi-même ; essayer les emportements d'une maîtresse qui prend feu à la moindre occasion, les rudesses et les mutineries des enfants ; voilà ce qu'il faut cependant supporter, sans négliger son travail, sans dépit ni murmure. Mais tu ne me parais pas faite pour cet état, puisqu'une plaisanterie de ce père a déjà si profondément blessé ton âme, quoique rien ne soit plus fréquent que de plaisanter une jeune fille en soupçonnant qu'un jeune homme a touché son cœur.

Frappée de cette dernière parole qui n'a pas manqué le but, vivement émue, elle ne se contient plus ; ses sentiments se manifestent avec énergie, sa poitrine se gonfle, un soupir s'y fait passage, et elle dit aussitôt en versant un torrent de larmes brûlantes :

– Oh ! que l'homme raisonnable qui veut donner ses conseils à l'affligé, sait peu qu'une parole froide ne peut dégager un cœur du poids des peines dont le ciel a permis qu'il fût chargé ! Vous êtes heureux, la joie est votre partage ; comment une raillerie pourrait-elle vous blesser ? mais le malade sent avec douleur la main même légère qui le touche. Non, la feinte me serait inutile, quand même je pourrais y recourir. Décidons-nous à cet instant ; le retard ne ferait qu'augmenter mes peines, les rendre plus profondes, et peut-être me plonger dans un chagrin secret qui minerait mes jours avec lenteur. Laissez-moi partir, je ne peux rester dans cette maison, je

veux en sortir, et vais retrouver mes pauvres parents que j'ai laissés dans le malheur, ne songeant qu'à m'en tirer moi-même. C'est ma ferme résolution ; elle me permet de vous faire l'aveu d'un sentiment qui, si j'étais restée ici, eût été enseveli dans mon sein durant de longues années. Oui, la raillerie de ce père a profondément blessé mon âme. Ce n'est pas que j'aie un orgueil et une sensibilité peu convenables peut-être à l'état où j'entrais ; mais il est vrai que mon cœur a senti du penchant pour le jeune homme qui, dans ce jour, m'est apparu comme un sauveur.

Quand il s'est éloigné de moi, et que j'ai poursuivi ma route, il est resté présent à ma pensée ; je songeais à la personne heureuse à laquelle il avait déjà peut-être donné sa foi, et dont il portait l'image dans son cœur. Et quand je l'ai revu près de la source, il me semblait qu'un des immortels paraissait à mes yeux satisfaits. Je l'ai suivi de si bon cœur lorsqu'il a voulu m'engager à vous servir ! Je veux l'avouer encore ; durant notre route, un espoir a flatté mon âme, celui de mériter peut-être un jour sa main, lorsque je serais parvenu à me rendre indispensable au bonheur de votre maison.

Hélas ! je vois seulement à cette heure les dangers auxquels je m'exposais en vivant près de celui pour qui j'avais un secret penchant ; je vois à cette heure la grande distance qui se trouve entre une fille dénuée de biens et un jeune homme opulent, fût-elle la première de son sexe par son mérite. J'ai fait tout cet aveu pour que vous ne méconnaissiez pas le cœur qui a été blessé, circonstance à laquelle je dois d'avoir pu faire un retour sur moi-même : sans elle, mon sort eût été de cacher mes vœux intimes, de voir votre fils bientôt amener dans sa maison son épouse ; et comment eussé-je alors pu supporter mes peines secrètes ? Heureux avertissement ! mon secret est échappé de mon sein lorsque le mal n'est pas sans remède. Que tout soit révélé. Rien ne doit me retenir plus longtemps ici où je me vois confuse, agitée, où j'ai fait le sincère aveu de mes sentiments et de ma folle espérance. Ni la nuit qui se couvre au loin de nuages amoncelés, ni le tonnerre roulant qui retentit à mon oreille, ni les torrents de pluie qui se précipitent du ciel sur les campagnes avec violence, ni le bruissement des vents orageux, rien n'arrêtera mes pas. J'ai soutenu tous ces assauts dans notre fuite désastreuse et près de l'ennemi qui nous poursuivait. Je vais m'exposer encore à ce qui peut m'arriver sur la terre, comme j'y suis

accoutumée depuis longtemps, saisie, entraînée par le tourbillon du temps où nous sommes, qui me sépare de tout. Vivez heureux, je ne resterai plus un moment, le sort en est jeté.

En achevant ces mots elle se retirait précipitamment et dirigeait ses pas vers la porte, ayant encore son humble paquet, lorsque la mère entourant de ses bras la jeune fille et la retenant :

– Dis, s’écrie-t-elle stupéfaite, que signifient tout ceci et tes larmes inutiles ? Non, je ne te laisse point aller, tu es la fiancée de mon fils ; je n’en veux pas d’autre.

Le père mécontent regardait la fille éplorée, et il dit avec humeur :

– Ainsi, pour prix de toute ma complaisance, ce qui m’est le plus désagréable doit m’arriver à la fin du jour ! car rien ne me révolte plus que les pleurs des femmes, les cris passionnés, qui rendent inextricable ce qu’un peu de raison débrouillerait plus facilement. Je ne puis être témoin plus longtemps de cette étrange scène ; conduisez-la vous-même à sa fin, je me retire pour me coucher.

Se tournant aussitôt, il voulait se rendre à la chambre où était son lit nuptial, et où le sommeil lui faisait goûter le repos ; mais son fils le retenant :

– Mon père, lui dit-il d’une voix suppliante, ne précipitez rien, et ne soyez point irrité contre la jeune fille. Je dois seul porter la peine de tout ce trouble, que cet ami, trompant mon attente, vient d’augmenter encore par sa feinte. Prenez la parole, homme vénérable, vous à qui j’ai confié mon bonheur ; loin d’ajouter à nos tourments, veuillez tout éclaircir ; car l’estime respectueuse que je vous porte s’affaiblirait si les peines d’autrui, au lieu de vous engagera l’exercice de votre haute sagesse, n’étaient pour vous que le sujet d’une joie maligne.

– Quelle prudence, dit le pasteur avec un sourire, eût mieux réussi à tirer du cœur de cette excellente enfant l’aimable aveu que nous venons d’entendre, et à nous dévoiler son caractère ? Ta tristesse ne s’est-elle pas aussitôt convertie en joie, en ravissement ? Parle-lui donc toi-même : lui faut-il d’autres éclaircissements que les tiens ?

Alors Hermann s’avançant vers Dorothée :

– Ne regrette point tes larmes et cette douleur passagère, lui dit-il avec tendresse ; elles confirment mon bonheur, et, je l’espère, le tien. Je ne suis pas venu à la fontaine pour proposer à l’étrangère, à la fille la plus accomplie, d’être notre servante, j’y suis venu pour obtenir ton cœur et ta main. Mais, hélas ! mon œil intimidé n’a pu voir quel était le penchant de ton cœur ; je n’ai aperçu dans tes regards que de l’amitié lorsque tu m’as salué dans le paisible miroir de la source. Te conduire dans notre maison était déjà la moitié de mon bonheur. Veuille le rendre parfait ; oh ! que je puisse bénir ce moment !

Elle lève vers le jeune homme des yeux où règne l’émotion la plus tendre, et ne se refuse pas à cet embrassement et à ce baiser, le comble des délices lorsqu’il est pour des amants le gage longtemps désiré du bonheur futur de leur vie, bonheur qui leur paraît alors illimité.

Le pasteur avait tout expliqué aux autres. Mais la jeune fille s’avance, pleine de grâce vers le père, s’incline devant lui, pénétrée de respect et d’affection, et lui baisant la main qu’il retirait :

– Que la justice, dit-elle, vous fasse pardonner à celle qu’une erreur a troublée, les larmes de la douleur et les larmes de la joie. Oh ! pardonnez-moi la sensibilité à laquelle d’abord je me suis livrée ; pardonnez-moi aussi celle que j’éprouve en ce moment, et laissez-moi le temps de me reconnaître dans le bonheur inopiné qui m’arrive, et que chacun ici partage. Oui, que ce premier chagrin, causé par moi qu’une surprise a égarée, soit le dernier. Le service fidèle auquel la servante s’était engagée, et que l’affection lui aurait allégé, vous sera rendu par votre fille.

Aussitôt le père l’embrasse, en cachant ses larmes. La mère s’approche d’elle avec confiance, et la baise tendrement : leurs mains, l’une dans l’autre, se serrent en signe d’amitié ; les deux femmes en pleurs gardaient le silence.

Alors le bon et judicieux pasteur se hâte de saisir la main du père, et lui tire, non sans peine, du doigt potelé, l’anneau nuptial ; il prend l’anneau de la mère, et unit les deux jeunes gens.

– Que ces anneaux d’or, dit-il, soient destinés à former l’étroite union d’un second hymen, aussi heureux que le premier ! Hermann est pénétré d’amour pour Dorothée ; elle avoue qu’il est l’objet de ses vœux. Je vous

unis donc en ce moment, et vous bénis pour le reste de vos jours, par la volonté d'un père et d'une mère, et sous les yeux de ce témoin notre ami.

Le voisin aussitôt s'incline vers eux, et leur adresse ses sincères souhaits. Mais le pasteur, en voulant attacher l'anneau au doigt de la jeune personne, aperçoit avec étonnement celui qu'elle y portait, et qu'Hermann a considéré avec tant d'inquiétudes lors de leur rencontre près de la source.

– Quoi ! dit-il avec enjouement, ce sont donc , ici tes secondes fiançailles ? Pourvu que le premier fiancé ne se présente pas à l'autel pour s'opposer à votre union !

– Oh ! souffrez, répond-elle, que je consacre un moment à ce souvenir : l'homme vertueux qui, à son départ, me donna cet anneau, et qui ne revit pas ses foyers, le mérite bien. Il prévint tout, lorsque l'amour de la liberté et le désir de consacrer ses forces à la grande révolution l'entraînèrent à Paris, où il trouva la prison et la mort.

« Vis heureuse, me dit-il, je pars ; tout s'agite sur la terre, tout semble se disjoindre ; les bases fondamentales des États les plus solides se rompent, l'héritage abandonne l'ancien possesseur, l'ami se sépare de l'ami, l'amant même de son amante. Je te laisse en ce lieu, et si jamais je t'y revois, – mais qui peut le savoir ? ce sont peut-être les dernières paroles que je t'adresse. On l'a dit avec raison, et on doit le dire à présent plus que jamais, l'homme n'est qu'un étranger sur la terre ; le sol ne nous appartient plus, les richesses passent de mains en mains ; l'or et l'argent des maisons et des temples se fondent, se dégagent de leurs formes anciennes et sacrées ; tout est en mouvement, comme si l'univers, dont la structure semblait consommée, voulait briser ses liens pour rebrousser dans le chaos et la nuit, pour en sortir sous une forme nouvelle. Tu me conserveras ton cœur, et si jamais nous nous retrouvons sur les ruines du monde, nous serons des êtres renouvelés, libres, à l'abri des coups du sort ; car celui qui aura franchi de tels jours, qu'est-ce qui pourrait encore l'entraîner ? Mais si nous ne sortons pas tous deux vainqueurs de ces orages, si c'est la dernière fois que je t'embrasse, oh ! que mon image soit présente à ta pensée, et attends avec la même égalité d'âme le bonheur et l'infortune. Si une nouvelle patrie et un nouveau lien t'appellent, reçois avec gratitude les avantages que la fortune t'aura destinés ; aime ceux qui t'auront donné leur amitié, sois

reconnaissante envers tes bienfaiteurs ; mais que la prudence guide tes pas ; ne t'expose pas à l'amertume d'une seconde perte. Que tes jours te soient chers ; cependant n'attache pas à la vie un plus grand prix qu'aux autres biens, il n'en est point qui ne soient trompeurs. »

Telles furent ses paroles, et cet homme à l'âme noble ne reparut plus à mes yeux. Je perdis ensuite tout ce que je possédais, et je me suis bien souvent rappelé ses exhortations. J'y pense encore en ce moment où l'amour me prépare ici le bonheur, où l'espérance m'ouvre le plus riant avenir. Oh ! pardonne, mon excellent ami, si en serrant ton bras je tremble encore. Je suis comme le nautonier, auquel le sol le plus solide, qu'enfin il aborde, paraît chancelant.

Elle dit, et place l'anneau qu'elle vient de recevoir près de celui qu'elle portait.

Mais Hermann, dont l'âme est aussi intrépide que tendre :

– Dorothée, dit-il, que notre union, dans ce bouleversement général, soit d'autant plus solide et durable ; opposons ensemble aux malheurs notre courage ; songeons à conserver des jours qui doivent nous être chers, et la possession des biens qui peuvent les embellir. Celui dont l'esprit vacille en des temps où tout s'ébranle, étend le désastre ; mais celui dont l'âme est inaltérable se crée lui-même un monde où il règne.

Il n'est pas digne des Germains de propager ce moment épouvantable, ni de flotter tour à tour d'un sentiment à l'autre. Ceci est à nous, c'est notre bien ! que personne n'y touche ! c'est ce qu'il nous faut dire et soutenir. On loue encore les peuples intrépides qui s'armèrent pour la défense de leur patrie, de leurs lois, de leurs parents, leurs femmes, leurs enfants, et qui résistant jusqu'au dernier succombèrent dans la lutte. Nous sommes l'un à l'autre, et maintenant tout ce qui est à moi m'appartient doublement et m'est plus cher que jamais ; je ne veux point le posséder avec crainte et trouble, mais avec assurance et courage. Si les ennemis nous menacent encore cette année ou dans un temps plus éloigné, viens me présenter mes armes et m'en revêtir. Persuadé, comme je pourrai l'être, que mon père, ma mère et ma maison seront les objets de tes soins, oh ! j'opposerai aux dangers un cœur intrépide. Si tous nous étions animés des mêmes

sentiments, la force s'opposerait à la force et nous jouirions bientôt des bienfaits de la paix.

FIN



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Werther ; Hermann et Dorothee

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6538007m>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 On se rappelle le bel endroit de *René* : « Quand le soir était venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtais sur les ponts pour voir se coucher le soleil... » Dans le tableau naturel que trace Goethe, on remarquera, comme différence fondamentale avec Chateaubriand, le sentiment cordial et domestique, la *joie d'enfants* à cette veillée de Noël.

2 Il se rappelle en cet endroit l'*Odyssée*, livre I, vers 96-99.

3 N'est-ce pas pourtant un peu en vue de ce gros public qu'il a immolé en partie ses amis, ou du moins sacrifié la pudeur de l'amitié ?

4 Il a été traduit en français par M.L. Poley, Paris, à la librairie de Glaeser, rue Jacob, 9. – 1855.

5 Que le lecteur ne se donne pas la peine de rechercher les lieux ici nommés, on s'est vu obligé de changer les vrais noms qui se trouvent dans l'original.

6 Petite monnaie d'Allemagne.

7 On a supprimé ici les noms propres, afin de ne faire de peine à personne, quoique au fond un auteur ne doive pas attacher grande importance au jugement d'une jeune fille pas plus qu'à celui d'un jeune homme si volage.

8 On a supprimé ici les noms de quelques auteurs de notre pays ; ceux qui ont part aux prédilections de Charlotte, le devineront par leur cœur, quand ils liront ce passage ; les autres n'ont pas besoin de le savoir.

9 Il existe un excellent sermon du célèbre Lavater sur ce sujet.

10 Le petit poème dont Werther fait ici la lecture, est intitulé, dans l'original, *Chants de Selma*.

11 Célèbre tragédie de *Lessing*.

12 Personnages de *la Flûte enchantée*, dont Mozart venait de composer la musique au moment où se passe le récit.

Table des matières

1. Page de titre
2. PRÉFACE
3. WERTHER
4. DEUXIÈME PARTIE
5. L'ÉDITEUR AU LECTEUR
6. HERMANN ET DOROTHÉE POÈME EN NEUF CHANTS
7. CALLIOPE
8. CHANT ! LE MALHEUR PARTAGÉ
9. TERPSICHORE
10. CHANT II HERMANN
11. THALIE
12. CHANT III LES BOURGEOIS
13. EUTERPE
14. CHANT IV LA MÈRE ET LE FILS
15. POLYHYMNIE
16. CHANT V LE COSMOPOLITE
17. CLIO
18. CHANT VI LE SIÈCLE
19. ERATO
20. CHANT VII DOROTHÉE
21. MELPOMÈNE
22. CHANT VIII HERMANN ET DOROTHÉE
23. URANIE
24. CHANT IX LA PERSPECTIVE HEUREUSE
25. Notes
26. À propos de cette édition numérique